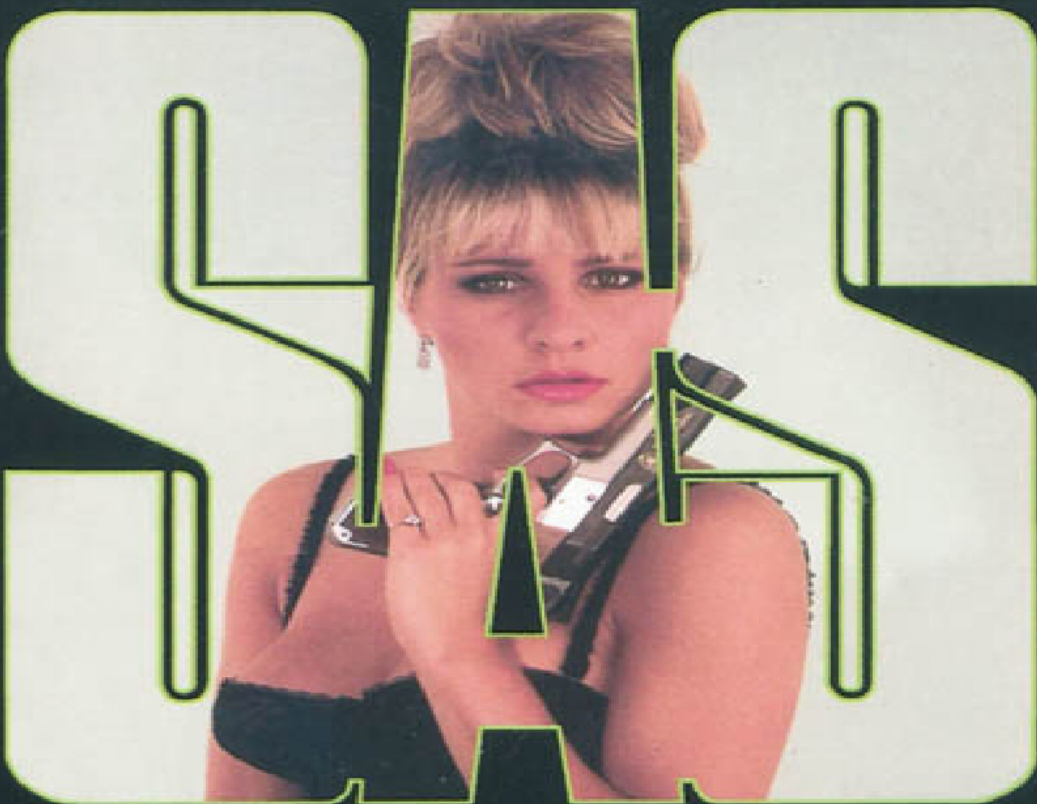


**SAS [090] – La
taupe de
Langley**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



LA TAUPE DE LANGLEY

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S. A. S.-090

LA TAUPE DE LANGLEY

CHAPITRE PREMIER

Deux gardes de la CIA en costume sombre, le visage dénué d'expression, encadraient Vitaly Tolkachev, à l'arrière de l'Oldsmobile noire qui filait à toute vitesse sur l'autobahn Koln-Stuttgart. L'adjoint au Premier Directorate du KGB tirait sur sa cigarette, le visage tout aussi impassible, le regard fixé sur les sapins couverts de neige qui bordaient l'autobahn.

Un panneau bleu apparut au-dessus de la voie rapide annonçant : Flughafen, 1 000 mètres.

La Ford qui précédait le véhicule où se trouvait le général du KGB mit son clignotant. L'homme assis à côté du chauffeur de l'Oldsmobile – le directeur de la Division « Soviet Bloc⁽¹⁾ » de la CIA venu de Washington – se retourna et adressa un sourire chaleureux au Soviétique :

— Nous y sommes !

Vitaly Tolkachev eut un hochement de tête imperceptible, comme si la nouvelle ne le concernait pas. Derrière eux, une autre Ford grise collait à leur pare-chocs. Les trois véhicules avaient mis une vingtaine de minutes pour venir de Camp King, la structure de la CIA en Allemagne de l'Ouest où on debriefait les défecteurs de l'Est. Le général du KGB s'y trouvait depuis trois jours, soumis à des interrogatoires épuisants. Depuis la seconde où il avait quitté l'ambassade d'Union Soviétique à Bonn pour monter dans une Mercedes conduite par un agent de la CIA, tout s'était déroulé à une vitesse hallucinante, avec une pression croissante. Vitaly Tolkachev s'y attendait et après avoir donné quelques informations du plus grand intérêt, il avait mis un terme à son debriefing, s'enfermant dans un mutisme absolu.

Le principal, il le livrerait après une négociation serrée avec les responsables de la CIA. C'était son capital, ce qui l'aiderait à recommencer une vie nouvelle et peut-être à échapper aux tueurs du KGB acharnés à lui faire payer sa trahison. Or, la CIA, dans le passé, avait souvent laissé tomber les défecteurs comme lui, après les avoir pressés comme des citrons. Instruit par l'expérience, Vitaly Tolkachev n'avait pas l'intention de subir le même sort.

Ils longeaient maintenant la clôture du gigantesque aéroport. Dans

le lointain, on distinguait à travers une brume légère les avions sur leurs parkings. L'aérogare était encore distante de deux kilomètres. Vitaly Tolkachev écrasa sa cigarette et jeta un coup d'œil professionnel aux deux hommes qui l'encadraient.

L'un d'eux avait posé sur ses genoux sa mini-Uzi et mâchonnait son chewing-gum. Déconcentré.

— Pourquoi prenons-nous un vol normal ? demanda-t-il. C'est un risque inutile.

En principe, les défecteurs partaient sur un avion militaire de l'US Air Force.

— Limité, très limité, affirma aussitôt le directeur de la Soviet Bloc Division. Et nous ne pouvions pas faire autrement.

— Pourquoi ?

L'Américain eut une grimace agacée.

— Ces Messieurs du *Verfassungsschutz*⁽²⁾ veulent être certains que nous ne vous kidnappons pas... Comme vous avez choisi la liberté à partir de leur territoire, ils se sentent concernés.

Un sourire ironique éclaira fugitivement les traits froids du général du KGB.

— Et comment vont-ils procéder ?

— Un représentant du *Verfassungsschutz* nous attend à l'aérogare. Il vous demandera si vous partez de votre plein gré et vérifiera que vous n'êtes ni drogué ni contraint moralement. Après votre défection, les Soviétiques ont prétendu que nous vous avions enlevé et que vous seriez emmené de force aux USA dans un avion militaire.

Vitaly Tolkachev haussa les épaules.

— C'est de bonne guerre.

— Bien sûr ! se hâta d'approuver l'Américain, mais les Allemands sont très susceptibles et nous ne voulons pas les froisser. C'est une simple formalité. Les risques d'interception sont nuls. Dans dix minutes, tout sera terminé et vous embarquerez.

Les bâtiments de l'énorme aérogare approchaient. Ils se dirigeaient vers l'aile A, réservée aux vols internationaux. L'agent de la CIA sentit sa tension se relâcher. Il avait pris toutes les précautions pour cette opération à hauts risques. L'Oldsmobile noire où ils se trouvaient avait été empruntée à l'ambassade américaine de Bonn. Avec ses vitres teintées à l'épreuve des balles, son blindage, et même son plancher antimines, il faudrait au moins une roquette antichar pour la détruire.

Le secret du transfert avait été hermétiquement gardé et les Américains n'avaient même pas demandé une protection spéciale au BND⁽³⁾ par crainte d'une fuite possible. Du côté allemand, seules deux personnes étaient au courant : le directeur du *Verfassungsschutz* et son représentant, averti une heure plus tôt. Délai trop bref pour organiser un attentat.

De plus, dix gardes du corps de la CIA étaient répartis dans les voitures et plusieurs membres du « Secret Service » les attendaient avec le représentant de l'administration allemande. L'ultime formalité accomplie, Vitaly Tolkachev embarquerait directement sous un faux nom dans le « 747 » à destination de Washington.

Six sièges du compartiment des First avaient été réservés par la CIA pour le défecteur, l'homme de la Soviet Bloc Division et quatre gardes du corps. À moins d'envoyer des chasseurs soviétiques abattre le « 747 », le KGB était impuissant.

L'Oldsmobile ralentit. Vitaly Tolkachev se pencha en avant. Il ne se fiait à personne quand il s'agissait de sa sécurité. Certes, ceux qui le protégeaient étaient des professionnels, mais il connaissait les ruses de ses amis du KGB. Dans un cas comme le sien, une unité spéciale du Département S était affectée immédiatement à la récupération ou à l'élimination du traître. Ses membres étaient particulièrement motivés car un échec entraînait des conséquences hautement négatives pour leurs prochaines affectations...

Son regard parcourut le trottoir devant l'aérogare. Plusieurs hommes engoncés dans des vestes fourrées y tapaient la semelle. Chacun avait un petit écouteur enfoncé dans l'oreille droite, relié par un fil à un walkie-talkie accroché à leur ceinture. Les membres du service de sécurité de la CIA. À part eux, le trottoir était vide, balayé par un vent glacial.

Près d'une porte tournante voisine, un groupe de passagers, blottis dans une encoignure, attendaient un bus, dans un monceau d'enfants et de valises.

Vitaly Tolkachev repéra également un homme de haute taille au visage couperosé qui fixait le vide d'un air compassé. Sûrement le représentant du Verfassungsschutz. La première Ford stoppa le long du trottoir et ses quatre occupants en jaillirent aussitôt, sans même dissimuler leurs pistolets-mitrailleurs. Ils prirent position devant l'Oldsmobile, barrant le trottoir. Vitaly Tolkachev se retourna. La seconde Ford venait de s'arrêter aussi. Même manège, mais cette fois, à l'arrière de la voiture noire. De cette façon, le trottoir était complètement bouclé, les huit gardes tournés vers l'extérieur, là où un danger pouvait surgir.

Comme le Soviétique esquissait le geste de descendre, l'agent de la CIA l'arrêta.

— Un moment.

Les hommes qui attendaient sur le trottoir s'étaient tournés vers eux. Ils avancèrent, formant un arc de cercle autour de la portière arrière droite.

Le directeur de la Soviet Bloc Division inspecta les lieux du regard quelques secondes puis appuya sur un loquet. Les quatre serrures se

débloquèrent avec un claquement sec. Il se tourna alors vers Vitaly Tolkachev.

— Nous pouvons y aller, Général.

Le garde à la droite du Soviétique ouvrit la portière et sauta à terre, rejoignant ses collègues. L'arme pointée à l'horizontale, le dos tourné à celui qu'il protégeait. Son collègue fit de même à gauche, surveillant la chaussée. De loin, rien n'attirait vraiment l'attention. Pas de sirène, pas de gyrophare, pas de voiture de police. Seulement l'embarquement d'une personnalité comme l'aéroport de Francfort en connaissait tous les jours...

Vitaly Tolkachev glissa sur la banquette de l'Oldsmobile, rassuré. Lui-même n'aurait pas fait mieux.

Le défecteur émergea à l'air libre, entouré aussitôt d'un véritable mur humain. Les agents de la CIA s'étaient resserrés autour de lui en cocon hérissé de pistolets-mitrailleurs...

Vitaly Tolkachev se dirigeait déjà vers la porte de l'aérogare lorsque son mentor l'arrêta :

— Attendez, Général, il y a encore la petite formalité dont je vous ai parlé.

L'envoyé du Verfassungsschutz se tenait à quelques pas, raide comme la justice, serrant contre lui un porte-documents. L'Américain s'en approcha, flanqué de Vitaly Tolkachev.

— Voilà le général Vitaly Tolkachev, Sir, annonça-t-il. Il quitte le terri...

Le fonctionnaire du Verfassungsschutz le coupa sèchement :

— Ne lui soufflez pas ses réponses, voulez-vous ?

Se tournant vers le Soviétique, il s'adressa à lui dans sa langue.

— Général Tolkachev, me garantissez-vous que vous avez quitté de plein gré votre ambassade ?

— Da.

— Quittez-vous le territoire allemand de votre propre volonté ?

— Da.

— Savez-vous que les hommes qui vous accompagnent appartiennent à la CIA ?

Un pâle sourire éclaira le visage de Vitaly Tolkachev.

— Da.

L'Allemand semblait désemparé par la sécheresse des réponses. Il hésitait sous le regard furibond de l'Américain.

Ce dernier lança à son second :

— On va y aller. Faites dégager la porte là-bas.

Deux agents de la CIA se précipitèrent, faisant refluer à l'intérieur

un groupe de touristes qui s'exécutèrent sans protester. Excédé, le Directeur de la Soviet Bloc Division fit face au haut fonctionnaire allemand.

— C'est terminé ?

— Oui, je pense, fit ce dernier de mauvaise grâce. Il faut simplement que le général Tolkachev signe sa déclaration.

Au fur et à mesure, il avait coché les réponses sur un questionnaire préparé à l'avance qu'il tendit au Soviétique.

Ce dernier prit le stylo et apposa en bas de la feuille un paraphe hâtif. Choqué, le fonctionnaire du Verfassungsschutz lui fit remarquer :

— Une fois dans l'avion, vous n'aurez plus aucun recours auprès des autorités allemandes.

Vitaly Tolkachev lui adressa un sourire ironique et lui lança en plein visage :

— Vous étiez aussi méticuleux quand vous expédiiez les gens dans les camps de concentration ?

Toute sa famille avait été décimée par les nazis et il n'aimait pas les Allemands... Horriblement gêné, le haut fonctionnaire recula en balbutiant. L'Américain en profita pour entraîner le défecteur vers la porte.

— Venez, nous allons rater ce fichu avion.

Beau joueur, l'Allemand cria :

— Bonne chance, Général !

Vitaly Tolkachev fit un pas vers la porte, surveillant machinalement autour de lui, par-dessus les épaules de ses gardes.

Son regard tomba sur une valise bleue abandonnée près de la porte où se trouvaient auparavant les touristes.

Quelqu'un de moins prudent n'y aurait prêté aucune attention. Mais lui se méfiait de tout. Il pointa le bras vers le bagage abandonné. Au même moment, la valise bougea, commençant à rouler dans leur direction.

— *Smotrite tchemodan !*^{4}

Vitaly Tolkachev avait hurlé en russe, instinctivement. Les gardes s'immobilisèrent comme un seul homme, le doigt sur la détente, cherchant d'où venait la menace. Aucun ne regarda vers le sol, cherchant une menace humaine.

Seul, le défecteur fixait la valise bleue. Lui avait compris. Le bagage roulait doucement vers le groupe. Une grosse Samsonite montée sur roulettes, comme beaucoup de ce modèle... Probablement propulsée par un moteur et un système de transmission dissimulés à l'intérieur.

Le général Vitaly Tolkachev pivota violemment sur lui-même pour remonter dans l'Oldsmobile dont la portière était encore ouverte.

Il y eut une brève bousculade, les gardes ne saisissant pas ce qui se passait.

L'un d'eux repéra la valise quelques secondes après qu'elle eut commencé à se déplacer. Elle avait déjà parcouru une certaine distance et ne se trouvait plus qu'à cinq ou six mètres du groupe.

Le Directeur de la Soviet Bloc Division la vit en même temps que lui et eut l'impression qu'une main géante lui écrasait la poitrine.

Il hurla.

— *Don't shoot ! Don't shoot !*

D'un élan désespéré, il se rua sur Vitaly Tolkachev, cherchant à le jeter à terre.

Au même instant, le garde lâcha une rafale de sa mini-Uzi sur la valise bleue, plus par affolement devant cet événement insolite que pour l'arrêter.

Le Directeur de la Soviet Bloc Division enregistra le staccato de l'arme automatique ; il aperçut un des gardes, hagard, le dos au mur, l'arme verticale, cherchant des yeux une cible. Puis une terrifiante explosion lui creva les deux tympans tandis qu'une boule rouge énorme semblait se ruer sur lui, l'enveloppant d'une chaleur d'enfer.

La valise se trouvait encore à environ quatre mètres de Vitaly Tolkachev lorsqu'elle explosa. La déflagration aspira tout l'oxygène de l'air qui brûla avec une flamme blanche, balayant comme des fétus de paille les hommes qui étaient sur le trottoir. Les enveloppant d'un nuage à plus de deux mille degrés, écrasant leurs poumons, broyant leurs viscères...

Le général Vitaly Tolkachev ouvrit la bouche pour un ultime hurlement de terreur, ce qui hâta sa fin de quelques millièmes de seconde, lui grillant les poumons instantanément.

CHAPITRE II

Paul Kramer écrasa d'un geste rageur la sonnerie du réveil et s'ébroua. Six heures et demie. Dehors, il faisait encore nuit, mais tous les freeways de Virginie et du Maryland étaient déjà en train de déverser leur flot d'automobilistes sur la capitale fédérale. Beaucoup de bureaux ouvraient à sept heures. D'habitude, Paul Kramer quittait sa petite maison de L street vers six heures trente pour se trouver à son bureau de Langley, en Virginie, de l'autre côté du Potomac, à sept heures pile. De cette façon, il arrivait à trouver une place pas trop éloignée dans l'immense parking de la CIA.

Mary, sa femme, se leva à son tour.

— Tu as mal dormi, remarqua-t-elle, tu n'as pas arrêté de bouger. Tu as un problème ?

— Fais du café, répliqua Kramer, ignorant sa question, je suis pressé.

Elle enfila une robe de chambre rose et disparut vers la cuisine, laissant son mari gagner la salle de bains. Paul Kramer frotta ses gros yeux noirs, proéminents et ensommeillés, puis ouvrit sa douche à fond, tapotant sa brioche. Son corps musculeux de sportif s'était empâté, il ne lui restait plus guère de cheveux et tout son charme s'était réfugié dans ses yeux vifs et rieurs et dans sa grande bouche sensuelle un peu molle.

La douche lui fit du bien. Il était en train de tailler sa moustache fournie lorsque Mary apporta le café sur le lit, avec ses œufs brouillés et son jus de tomate qu'il but d'un trait.

Le téléphone sonna.

Paul Kramer n'eut pas le temps de l'atteindre, déjà sa femme avait décroché.

— Allô ?

Elle écarta le récepteur de son oreille, tournant le regard vers Paul.

— Il n'y a personne.

— Ça doit être une erreur, grommela-t-il.

Mal à l'aise. Le cœur tapant brusquement contre ses côtes. Furieux de n'avoir pas décroché lui-même.

— C'est peut-être un de tes copains qui te fait une blague, suggéra Mary.

Depuis cinq ans, Paul Kramer dirigeait la Division D de la Central Intelligence Agency, chargée des écoutes. Il commença à tourner son café, se demandant si cette unique sonnerie correspondait à ce qu'il avait espéré depuis plusieurs jours. Son breakfast terminé, il s'habilla rapidement.

— Tu rentres tôt ? demanda sa femme. Je voudrais aller au bowling.

— J'sais pas.

Il avait rendez-vous à huit heures, dans F street, à un des bureaux secrets de la CIA, pour une présentation de matériel électronique. Ce qui lui avait permis cette grasse matinée relative.

Mary lui jeta un regard intrigué.

— Qu'est-ce que tu as ? Depuis quelques jours, tu n'es pas à prendre avec des pincettes...

— Rien, grommela Paul Kramer. Je suis fatigué.

Son costume était taché mais il s'en moquait. L'élégance n'avait jamais été son fort. Mary vint se presser contre lui. De tout son corps.

— Essaie de ne pas rentrer trop tard.

Il la repoussa presque, ayant perdu depuis longtemps tout désir pour elle. Parfois, son tempérament sanguin le menait encore à une brève étreinte, sans un mot, après un dîner arrosé de bière... Il fermait son attaché-case lorsque le téléphone sonna de nouveau. L'adrénaline se rua dans ses artères et il arracha presque le récepteur de son socle.

— Allô ?

— Monsieur Kramer ?

— Oui.

— Il faudrait que vous passiez me voir. Hier Wall street a clôturé très bas. Il serait prudent de vendre avant que ce ne soit trop tard.

Paul Kramer demeura muet quelques instants. Il lui semblait que tout son sang s'était précipité dans ses jambes et le tirait vers le bas. Il lui fallut un effort surhumain pour répondre.

— Oui, oui, très bien, je vais venir ce matin.

Il raccrocha. Mary le fixait de ses yeux bleus pleins d'innocence.

— Un problème ?

— Non, rien, une histoire de placements... Tu es prête ?

Mary, originaire de Porto-Rico, travaillait comme interprète à l'ambassade d'Espagne. D'habitude, Paul partait bien avant elle.

— Dans cinq minutes, fit-elle, tu es gentil.

Tandis qu'elle se préparait, il alla dans le coin-bureau du living-room, ouvrit un tiroir et bourra son attaché-case des papiers et des documents qu'il contenait. Puis, il ôta la cassette du petit magnétophone qui enregistrait toutes ses conversations téléphoniques et la jeta avec. Un dispositif qu'il avait bricolé lui-même pour s'amuser. Son pouls battait à cent cinquante. La glace lui renvoya

l'image d'un visage hagard. Ses mains étaient moites et il les essuya à son mouchoir. Son regard affolé sautait d'un coin à l'autre, tandis qu'une idée étrange surnageait dans sa panique.

La voix de l'homme au téléphone lui était connue. Cette façon de traîner sur les dernières syllabes. Et cela ajoutait encore à son désarroi.

— Je suis prête, cria Mary.

Les phares allumés, le break Ford marron descendait L street. Il ne faisait pas froid pour un mois de décembre, mais une bruine pénétrante noyait les rues encore sombres. Paul Kramer tourna dans la 17^e Rue et déposa sa femme un peu plus loin.

— À ce soir, n'oublie pas le bowling, lui cria-t-elle.

— À ce soir, grommela Paul.

Il continua tout droit, longeant le parc de la Maison Blanche, puis tourna à gauche dans Pennsylvania Avenue. Les travaux dans le centre ralentissaient considérablement la circulation et il mit vingt minutes à atteindre un parking qu'il connaissait. Il trouva ensuite un tabouret libre dans une cafétéria voisine. Devant un café fumant, il essaya de faire travailler son cerveau embrumé. Pendant des mois, il s'était vaguement attendu à ce qui arrivait ce matin. Puis cette crainte s'était estompée, se transformant en une lointaine menace. Comme le cancer chez les autres. Dans le brouhaha du comptoir, il tentait de faire le point, les lèvres sèches et l'estomac noué.

Déjà dans un autre univers.

La voix retentissait à ses oreilles. « Il serait prudent de vendre avant que ce ne soit trop tard. » Le message codé qu'il avait espéré ne jamais entendre. Dans son affolement, il en arriva même à se demander si ce n'était pas vraiment son agent de change qui l'avait appelé. Mais c'était impossible : il avait depuis longtemps vendu son maigre paquet d'actions. Il sortit de son délire et retrouva un peu de calme.

Il devait réagir.

Il vida encore trois tasses d'un café insipide et tiède, puis reprit son attaché-case. Décidant d'aller à sa banque à pied. Vingt minutes de plus à tuer. Il fut un des premiers clients, se fit conduire à la salle des coffres. Dans le sien, il y avait des papiers et une grosse enveloppe brune qu'il ouvrit. Les vingt-cinq liasses de mille dollars étaient bien serrées les unes contre les autres. Il referma l'enveloppe et la glissa dans son attaché-case. Il y avait aussi un Colt « 38 » qu'il laissa. Ses jambes flageolaient. En sortant de la banque, il regarda autour de lui. Rien de suspect dans l'intense circulation matinale, noyée d'un léger

brouillard. Il avait encore deux heures à tuer. Il reprit sa voiture et fila vers le Mason Memorial Bridge. Comme s'il se rendait à son travail.

Les pensées s'entrechoquaient sous son crâne. Il avait du mal à réaliser que sa vie avait basculé.

Le *Robin Hood*, au fond du monumental hall de l'hôtel *Willard* ressemblait au fumoir cossu d'une résidence virginienne, avec ses boiseries et ses scènes de chasse. Le bar était presque vide. L'heure du déjeuner approchait, mais les fonctionnaires de la Maison Blanche voisine planchaient encore sur leurs dossiers. Paul Kramer commanda un Johnny Walker et s'installa face à la porte.

Il consulta sa montre : midi.

L'heure de son rendez-vous pré-arrangé avec quelqu'un qu'il n'avait vu qu'à quelques rares occasions. L'angoisse l'étreignait. Et s'il ne le reconnaissait pas ? Fébrilement, Paul Kramer scrutait tous les nouveaux venus. Le bar se remplissait rapidement maintenant. Il aperçut soudain un homme de haute taille, athlétique, avec une crinière très noire, seul. Le nouvel arrivant s'accouda au bar, après avoir effleuré du regard Paul Kramer.

C'était celui qu'il attendait ! Il faillit se lever et aller lui parler, mais se retint à temps. C'était à l'autre de le contacter... Quelques instants plus tard, il bénit sa prudence. Deux hommes venaient de pénétrer à leur tour dans le bar. Paul Kramer eut l'impression de recevoir un courant de 100 000 volts. Il avait croisé à plusieurs reprises l'un de ces deux hommes dans les bureaux de l'« Intelligence Community » de F street. C'était un agent du FBI attaché à l'OFM⁽⁵⁾. C'est-à-dire le contre-espionnage, la surveillance des diplomates étrangers en poste à Washington. Le *Willard* n'était sûrement pas un endroit où il viendrait simplement prendre un verre. Trop cher et trop chic. Donc, il était en mission... Paul Kramer essuya ses mains à sa serviette en papier, se demandant s'il pourrait se lever. Brièvement, il croisa dans la glace du bar le regard de l'homme à l'épaisse crinière noire.

Posé sur lui.

L'autre détourna aussitôt les yeux. Paul Kramer n'osait plus bouger. Il se demanda si sa panique transparaissait. Agitant le bras, il cria d'une voix trop forte au barman :

— *Another round !*⁽⁶⁾

Il avait envie de disparaître sous terre. Si son contact l'abordait, c'était foutu... D'un autre côté, s'il se retrouvait tout seul, c'était l'horreur aussi. Mais la première terreur était la plus forte.

Il but son second Johnny Walker d'un coup. Ne sachant quelle

décision prendre. Les deux agents du FBI jouaient avec des noyaux d'olives, bayant aux corneilles et ne semblaient pas s'intéresser à lui. Il faillit crier de joie quand l'homme du bar se laissa glisser de son tabouret et sortit, posant un billet de dix dollars sur le comptoir... Dix secondes plus tard, les deux agents du FBI s'esquivèrent à leur tour, laissant juste le montant de leur addition, sans pourboire.

Paul Kramer attendit quelques minutes, vida son scotch et, comme un automate, traversa l'immense hall aux colonnades majestueuses pour se retrouver dans Pennsylvania Avenue.

Il y avait une contravention sur le pare-brise de la Ford marron, qu'il arracha et jeta à terre. Quelle importance maintenant... Il démarra en direction du pont Rochambeau. Pour se donner le temps de réfléchir. Aucune procédure de secours n'avait été prévue par ses employeurs. Il était maintenant livré à lui-même et le message reçu le matin signifiait que le temps lui était compté.

Dans quelques heures, si ce n'était pas déjà fait, le M and S Directorate, chargé de la sécurité intérieure de la CIA, et le FBI seraient à ses trousses. Un violent coup de klaxon l'arracha à ses sombres pensées : il avait failli emboutir un taxi. Tant qu'il roulait, il ne risquait pas grand-chose. Reprenant un peu de sang-froid, il décida de se livrer à une rupture de filature en règle, afin de s'assurer qu'il n'était pas suivi. Ensuite, il aviserait.

Paul Kramer remontait lentement Wisconsin Avenue, un œil dans le rétroviseur de sa Pontiac de location. Il avait abandonné la Ford marron dans un des parkings du National Airport pour ce véhicule anonyme, avec la certitude de ne pas être suivi. Puis, après avoir grignoté un sandwich, sans appétit, il avait pris sa décision. Il franchit le croisement avec U street et ralentit devant un petit building dont le rez-de-chaussée abritait un restaurant japonais et un bar dont l'enseigne annonçait *The Good Guys*. Une allée plongeait vers un discret parking où se trouvaient déjà plusieurs voitures. Sans lâcher son attaché-case, Paul Kramer poussa la porte du bar.

Accueilli par un juke-box tonitruant, jouant du hard-rock. Une estrade coupait en deux une salle en longueur. Entouré par des chaises en rangs serrés, presque toutes occupées par des hommes dont les tenues allaient du jeans au costume trois-pièces.

Sur le podium, une fille nue se trémoussait lascivement, se cambrant pour offrir sa croupe aux spectateurs les plus proches. L'un d'entre eux, un billet d'un dollar à la main, se dandinait gauchement en face d'elle, ce qui lui permettait de lui adresser ses ondulations les plus obscènes. Elle lui prit le billet, le frotta sur son sexe nu et le jeta

sur un tas, dans un coin de l'estrade. Encore quelques ondulations et elle descendit du podium après avoir enfilé une mini-robe. Certains des clients partirent et Paul en profita pour s'installer sur une chaise au premier rang. La gorge sèche, serrant son attaché-case sur les genoux.

C'était sa démarche la plus pénible et la plus délicieuse. Il en était à son troisième Johnny Walker et la tête commençait à lui tourner. Il en commanda un quatrième qu'il paya d'avance quatre dollars. La musique reprit. Une fille jaillit du couloir et sauta sur l'estrade, se dépouillant d'un coup de sa jupe. Puis, les mains sur les hanches, le bassin roulant lentement, elle parcourut son public du regard, une expression salace dans ses grands yeux noirs. Paul Kramer en avait les mains moites, détaillant les seins pointus, la taille microscopique et la croupe cambrée comme celle d'une Noire. Elle n'était pas très grande, mais ses talons de douze centimètres lui donnaient une silhouette élancée. Son regard tomba sur Paul Kramer et un sourire cruel découvrit aussitôt des dents éclatantes. D'un geste, elle rejeta en arrière ses longs cheveux noirs, cambra encore sa poitrine dure, et, rien que pour lui, à quelques centimètres, se mit à mimer un coït lent et voluptueux, projetant son sexe en avant, se caressant, tournoyant lentement, comme pour offrir ses fesses à un membre invisible, haletant, la bouche entrouverte.

Paul l'aurait tuée. Derrière lui, les spectateurs sifflaient de joie. L'un d'eux se leva et arriva près de l'estrade, brandissant un billet de cinq dollars. La fille s'approcha avec une lenteur calculée, prit l'extrémité du billet et l'approcha lentement de ses jambes écartées, entraînant la main du donateur.

— Kareen !

Paul Kramer n'avait pas pu s'empêcher de gémir, mais son cri s'était perdu dans le brouhaha... Kareen tourna quand même la tête vers lui, avec un sourire pervers, attirant la main de son admirateur entre ses cuisses. Contrairement à la coutume, elle laissa l'homme tripoter son sexe quelques secondes, avant d'arracher le billet et de le jeter sur le tas.

Et le spectacle continua. Les hommes se succédaient, apportant leur obole. Kareen mimait l'amour et Paul Kramer souffrait. Quelle éclatante salope ! Son corps mince n'avait pas un pouce de graisse. Quand il regardait le triangle noir entre ses jambes, il en avait le vertige. Trois semaines qu'il ne l'avait pas labourée... Il en avait presque oublié le goût... Sur une dernière pirouette, la strip-teaseuse descendit de l'estrade, frôlant Paul Kramer qui la hélé :

— Kareen !

Elle ne répondit pas, s'éloignant entre les chaises en balançant sa croupe arrogante.

Il se leva, fonça vers la sortie. Jamais les filles ne passaient deux fois de suite. Les *Good Guys* marchait de dix heures à deux heures du matin. Non-stop. Tout Washington y venait. Un quart d'heure ou une heure. Un peu de fantasme bon marché.

Paul Kramer courait vers le parking. Son cœur cogna en apercevant la Jetta rouge cabossée de Kareen. Elle était en train d'ouvrir la portière et en entendant ses pas, se retourna vers lui avec un sourire venimeux.

— Tu aurais pu me donner cinq dollars, toi aussi ! ironisa-t-elle. Je me le serais bien fait, ce type, il doit avoir une grosse queue.

— Salope !

Il l'avait retournée et la plaquait contre lui, les yeux fous, sentant la masse dure de son pubis, le sang cognant dans ses tempes. Elle le repoussa brutalement.

— Tire-toi, cloporte ! Sinon, j'appelle les flics. Avec ton boulot, ça fera bien.

— J'ai quelque chose à te dire, plaida Paul Kramer. Important.

— Tire-toi, lança-t-elle, j'ai rendez-vous avec un mec, moins radin que toi. Et qui baise mieux.

À l'expression de ses yeux, elle comprit qu'il risquait de la tuer et se radoucit imperceptiblement, lâchant d'une voix basse :

— Écoute, je suis pressée. Toi et moi, c'est terminé. Je n'ai pas les moyens d'avoir un mec comme toi. OK ?

Ils s'étaient séparés trois semaines plus tôt, parce que Paul refusait de lui offrir la veste en vison dont elle rêvait. Ce n'était pas la première fois. À chaque dispute, elle retournait travailler aux *Good Guys*, ce qui le rendait fou. Mais ce jour-là, il n'avait pas les trois mille dollars. Depuis, il lui arrivait de se masturber dans son lit en pensant à elle. Lorsque le téléphone avait sonné, ce matin-là, il avait cru que c'était Kareen, revenue à de meilleurs sentiments.

Il avala sa salive.

— Kareen, annonça-t-il, la merde, c'est fini. On va vivre ensemble, je quitte ma femme et j'ai du fric.

Kareen Norwood secoua la tête avec une mimique incrédule.

— Arrête tes conneries ! Je sais bien que tu voudrais recommencer à me baiser, mais moi pas.

Sans mot dire, Paul Kramer la libéra, posa l'attaché-case sur le capot de la Jetta et prit l'enveloppe marron dont il répandit le contenu dans l'attaché-case.

— Regarde !

Les liasses de billets de cent dollars dégouлинаient sur les papiers... Kareen Norwood les fixa, incrédule.

— Où as-tu pris tout ce fric ?

— C'est mon problème, tu me crois ou non ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda-t-elle d'un ton nettement radouci.

Il referma l'attaché-case.

— D'abord, on se tire.

— Quand ?

— Maintenant. Tu as un passeport ?

— Oui, chez moi. Où tu veux aller ?

— À Miami. Ensuite plus loin. Au soleil. Baiser et se reposer. Après, nous irons encore ailleurs.

— Où ?

— Je te le dirai plus tard. Tu viens oui ou non ? Elle le fixait de son regard perçant, essayant de comprendre. Il avait mangé du lion et en même temps, elle le sentait fragile. Mais tout cet argent la fascinait.

— D'accord, mais il faut que je passe chez moi.

— Je te suis, fit Paul Kramer.

Elle sauta au volant de la Jetta tandis qu'il reprenait sa voiture de location.

Trente secondes plus tard, ils dévalaient Wisconsin Avenue en direction de la 31^e Rue.

Paul Kramer, garé en face du bureau de poste de la 31^e Rue observait l'escalier extérieur du petit immeuble où Kareen Norwood occupait un studio. Dans un état second. La porte s'ouvrit sur la strip-teaseuse, un gros sac à bout de bras. Elle avait passé un pull et un jean hyper collant glissé dans de hautes bottes noires ; ses longs cheveux étaient retenus pas un bandeau. Il l'aida à mettre son sac à l'arrière. À peine assise, elle se tourna vers lui.

— C'est pas une blague tout ça ? On va pas se retrouver encore dans un motel de merde ?

Sans, mot dire, il tira de sa poche une liasse de mille dollars et la fourra dans sa main.

— Dans une heure, on sera dans un avion, dit-il. Eastern a un vol pour Miami à quatre heures. Nous ferons les réservations.

Il fit demi-tour dans la rue en pente pour reprendre M street vers l'est. Puis, il fourra sa main droite sous le pull de Kareen, prenant à pleine main un sein aigu et plein, le pressant entre ses doigts. Il en avait des sueurs froides de désir.

— Je vais te baiser comme jamais, lança-t-il. On n'aura que ça à faire...

— Mais comment tu as fait avec ton boulot ? objecta Kareen, toujours les pieds sur terre.

Elle était arrivée à Washington trois ans plus tôt, d'une obscure petite ville de l'Indiana, se disant la fille d'un chef indien et avait eu du mal à survivre. N'ayant aucune attache, elle était prête à tout... Mais, quand même, cette soudaine volte-face de son amant

l'inquiétait.

— Je change, fit Paul Kramer. J'ai trouvé un autre truc et on va voyager. Très loin... ajouta-t-il mystérieusement.

Sa main quitta le sein et se crispa sur l'entrejambe du jean. Comme d'habitude, Kareen ne portait pas de culotte et il pouvait sentir le contour moelleux de son sexe qu'il se mit à masser jusqu'à ce que le tissu en soit tout humide... Ce qui le mit dans un état pas possible. Ils filaient dans la 14^e Rue pour gagner le pont Rochambeau. Kareen réalisa soudain qu'il ne bluffait pas.

Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas eu mille dollars en cash. À son tour, sa main se posa sur la protubérance entre les jambes de son amant.

— Tu es formidable, Paul ! murmura-t-elle. J'ai toujours su que tu t'en sortirais. Tu sais, j'aime vraiment baiser avec toi...

Paul Kramer jeta un coup d'œil dans le rétro. Ils étaient seuls pratiquement. À cette heure, il n'y avait pas encore de gros trafic vers la Virginie. D'un geste fébrile, il fit descendre sa fermeture éclair, libérant un gros membre raide.

— Vas-y, dit-il, je ne peux plus attendre.

Docilement, Kareen referma ses doigts autour du sexe gonflé, commençant à faire coulisser doucement la peau. Un geste qu'elle avait accompli des dizaines de fois dans le petit parking des *Good Guys*. Mais cela, Paul voulait l'ignorer. En même temps, son autre main se glissa sous la chemise de son amant, et elle se mit à lui agacer la pointe d'un sein, tout en murmurant des obscénités à son oreille.

Il faillit en rater l'embranchement du pont. Il respirait comme un soufflet de forge. Kareen, sans souci des voitures qui les doublaient, s'employait à agacer l'énorme membre qui émergeait d'un vrai paillason de poils noirs, agaçant le gland gorgé de sang d'un ongle habile. Paul Kramer en avait les yeux prêts jaillir de leurs orbites. Juste avant d'entrer sur le pont Rochambeau, il empoigna la nuque de Kareen et lui rabattit le visage sur le sexe qui se contractait spasmodiquement sous l'effet du désir.

Kareen le serra docilement entre ses lèvres, continuant de la langue ce qu'elle avait commencé. Paul délirait, le regard brouillé, oubliant tous ses problèmes, les doigts crispés sur la nuque.

— Je vais t'en mettre plein la chatte ! grogna-t-il.

Si seulement il avait pu stopper sur le pont, il aurait joint le geste à la parole. Maintenant, Kareen, excitée à son tour, le pompait goulûment, une main étreignant ses testicules, comme pour en extraire le sperme. Au milieu du pont, il eut un spasme violent qui le décolla de son siège et il lança plusieurs jets successifs au fond du gosier de la strip-teaseuse qui avala stoïquement, elle qui recrachait toujours le sperme de ses amants de rencontre.

Mais c'était un grand jour.

Paul Kramer avait du mal à tenir son volant. Il retomba sur son siège, vidé, au moment où il négociait la sortie vers le George Washington Parkway menant au Domestic Airport.

Kareen continuait à lécher le sexe assouvi, la tête enfouie sous le volant, songeant à de grandes plages au soleil avec une mer émeraude, ce qui atténuait le goût amer du sperme au fond de sa gorge.

Une horrible pensée la fouailla quelques instants. Et si tout cela n'était qu'un bluff ? Après tout, il n'avait fait que lui montrer l'argent et il pouvait lui reprendre de force les mille dollars... Elle jeta un coup d'œil aux traits congestionnés de l'agent de la CIA. Il flottait dans un autre monde et, machinalement, sa main retrouva le chemin du sexe de Kareen.

— Bon dieu, fit-il, ce soir je vais te la mettre si profond qu'elle te ressortira par la gorge.

— Où ? demanda Kareen d'une voix inquiète.

Il sourit.

— C'est la surprise. Loin de ce putain de pays.

Il tourna à droite dans l'embranchement menant à l'aéroport et pénétra dans le parc AVIS. Dix minutes plus tard, la navette les déposait devant le terminal d'Eastern. Kareen attendit tandis qu'il retenait les billets. Il revint avec et ils filèrent jusqu'à la salle d'embarquement. C'était un « 747 » tout neuf et on embarquait déjà. Ce n'est que dans l'avion que Kareen eut la curiosité de regarder son billet.

— Tiens, remarqua-t-elle, je m'appelle Douglas maintenant ?

Paul se pencha vers elle et glissa de nouveau une main sous son gros chandail, lui torturant la pointe d'un sein.

— Ouais ! Et on va bien s'amuser.

La fellation dont il venait de bénéficier n'avait pas encore apaisé son désir. Il avait hâte de tenir entre ses bras le corps souple et ferme de Kareen. Il ferma les yeux, imaginant tout ce qu'il allait lui faire qu'il n'avait jamais osé jusqu'alors. La tête lui tournait. Il s'était passé trop de choses depuis le matin. Dans un grondement d'enfer, le « 747 » s'arracha de la piste. Kareen regardait avidement par le hublot. C'était la seconde fois qu'elle prenait l'avion.

Paul Kramer ferma les yeux. Il quittait toute une vie et ne ressentait rien. À peine un petit pincement au cœur. Mais maintenant, il avait confiance en son étoile. Il prenait son destin en main. Et avec Kareen dans son lit, la vie serait formidable. Sauf si le FBI l'attendait à Miami.

CHAPITRE III

Malko suivit du regard l'homme qui venait de pénétrer dans la salle à manger privée de la CIA, au sixième étage du grand bâtiment blanchâtre en U. Les cheveux courts, athlétique, un visage dénué d'expression, un costume gris mal coupé. Avant même que Franck Woodmill, le Directeur Adjoint des Opérations, ne le présente, on savait que c'était un flic.

— James Maxwell, qui dirige l'Office of Foreign Missions du FBI, annonça-t-il. James, vous avez déjà rencontré Peter Stone. Je vous présente un de nos meilleurs chefs de mission, Malko Linge.

Il avait omis le titre. Pour le FBI, cela ne faisait pas sérieux. Peter Stone, le responsable du Directorate M and S, chargé de la sécurité à la CIA, versa du café au nouvel arrivant et Franck Woodmill lui lança d'un ton impatient :

— Alors, James, vous avez avancé ?

James Maxwell prit un dossier dans son briefcase.

— *Right*, Franck ! Je crois qu'on sait à peu près tout maintenant. Paul Kramer a pris le vol Eastern 564 reliant Washington à Miami à 16 h 04 le 4 décembre. Il voyageait sous le nom de John Douglas, accompagné d'une jeune femme brune se faisant passer pour sa femme.

— Vous l'avez identifiée ? demanda Franck Woodmill.

James Maxwell prit le temps de mettre deux morceaux de sucre dans son café avant de replonger dans son dossier.

— Certainement. Elle s'appelle Kareen Norwood. Il s'agit d'une strip-teaseuse travaillant dans un bar, le *Good Guys*. Elle a quitté son domicile et son job le jour même. D'après notre enquête, elle était la maîtresse de Paul Kramer depuis longtemps.

Le DDO laissa échapper un soupir résigné et se tourna vers le responsable de la Division M and S.

— Rien là-dessus dans son dossier ?

— Rien, Sir, avoua l'autre, penaud.

Une cinquantaine d'agents étaient affectés à la surveillance des trois mille employés de la CIA. Beaucoup de choses pouvaient leur échapper.

— Je continue, dit James Maxwell d'une voix égale. Le vol a eu

une heure de retard. Ils sont restés moins de quarante minutes à Miami Airport et ont embarqué sous leur vrai nom sur le vol Air France de 16 h 04 à destination de Pointe-à-Pitre. Ils ont couché sur place et sont repartis le lendemain sur le vol Air France 253 pour Saint-Domingue. Ils ont franchi l'immigration de la même manière et se sont ensuite installés à l'hôtel *Comercio*, calle El Corde qui se trouve dans la vieille ville, la « zona colonial ». Ils y sont encore.

Avec un sourire modeste, il referma son dossier. Il avait quand même fallu quatre jours de travail intensif à trente agents du FBI pour arriver à ce résultat... Il reprit du café, le regard perdu sur les arbres visibles par les grandes baies vitrées. Du sixième étage de la CIA, à Langley en Virginie, on se serait cru isolé dans une forêt primitive... Franck Woodmill garda le silence quelques instants avant de le briser par une question :

— Ils avaient une réservation sur ce vol Eastern ?

— Oui, Sir, faite le matin même.

Le DDO s'adressa à nouveau à son responsable de la Sécurité.

— Rien ne laissait prévoir cela ?

— Absolument rien, Sir, affirma Peter Stone. Nous avons interrogé sa femme, Mary, qui est dans tous ses états. Elle se doutait que Paul Kramer avait des aventures, mais n'aurait jamais pensé que quelque chose de semblable puisse se produire. Il a, paraît-il, reçu un coup de fil le matin de son départ. D'après ce qu'il lui a dit, un problème de placements boursiers.

Woodmill se tourna vers l'homme du FBI.

— Vous avez vérifié ?

— Paul Kramer n'avait pas de portefeuille boursier, laissa tomber James Maxwell. Il était en rouge à sa banque et remboursait difficilement le crédit de sa maison. Il lui arrivait de prendre des sommes assez importantes en cash, jusqu'à 1 000 dollars. Son coffre à sa banque ne contenait plus rien d'intéressant.

— Il était sur écoute ?

— Non, Sir, aucune demande ne nous avait été faite.

Un ange passa et s'enfuit pudiquement vers les frondaisons. Malko décroisa les jambes pour se dégourdir un peu. Les trois heures et demie de Concorde pour traverser l'Atlantique avaient été moins éprouvantes que le vol dans la navette New York – Washington, sur un vieux « 727 » comportant certes un téléphone, mais bourré, et en retard. Après le caviar, il s'était détendu, écouteurs aux oreilles au rythme de Kassav, se déconnectant de l'Europe et du froid. Les trois Américains semblaient avoir oublié sa présence. Il était en train d'assister au cauchemar de tous les responsables du Renseignement. La découverte d'une taupe... Et bien des points lui semblaient bizarres.

Franck Woodmill reprit la parole.

— James, savez-vous ce qu'a fait Kramer entre le moment où il est parti de chez lui et celui où il a pris l'avion ?

— À peu près, dit le représentant du FBI. Il a loué une voiture, est passé à sa banque pour se rendre à son coffre. Ensuite, il y a un trou de deux heures et on le retrouve au *Good Guys*, où il récupère Kareen Norwood. Ensuite, après être passé chez la fille, ils ont pris l'avion.

— Personne avec eux ?

— Non. Mais je dois vous préciser quelque chose qui n'est pas dans mon rapport.

— Pourquoi ?

— Ce n'est qu'une hypothèse. Le jour du départ de Kramer, deux de mes hommes effectuaient une filature de routine sur un agent du KGB identifié depuis longtemps, un certain Igor Kokand, qui est sous-directeur de l'*Aeroflot*.

» Or, Kokand s'est rendu au bar du *Willard* où il est resté une demi-heure sans parler à personne, mes agents sont formels. Comme s'il s'agissait d'un contact délibérément rompu, parce qu'il s'était aperçu qu'on le suivait.

— Et alors ?

— Mes deux agents croient avoir reconnu Paul Kramer sur les photos qu'on leur a montré depuis. Il se trouvait au bar. Mais ils n'en sont pas absolument sûrs.

Franck Woodmill leva les yeux au ciel, l'estomac noué par la rage.

— Autrement dit, fit-il, si vos types avaient été plus discrets, on piquait ce salaud de Kramer avec son contact du KGB...

James Maxwell secoua la tête.

— Non, mes hommes avaient ordre de suivre Kokand. Ils n'avaient aucune autorité pour arrêter Kramer. Ils l'auraient photographié et auraient rendu compte. C'est la procédure normale.

— Bien, admit le Directeur Adjoint des Opérations. Je vous remercie, James. J'espère que, maintenant, le téléphone de Kramer est écouté. Il va peut-être appeler sa femme...

— Certainement, Franck, affirma l'agent du FBI. Nous avons fait le nécessaire.

— Mieux vaut tard que jamais, soupira le DDO avec une philosophie un peu grinçante.

Une histoire à lui gâcher ses vacances de ski à Denver.

James Maxwell ramassa ses affaires, rajusta son badge rouge qui lui donnait accès au sixième étage, serra les mains et referma doucement la porte derrière lui. Aussitôt, Franck Woodmill se tourna vers le responsable de la Sécurité.

— Avez-vous commencé à mesurer l'ampleur des dégâts ?

Peter Stone eut un hochement de tête découragé.

— Cela va prendre des semaines. J'ai mis une équipe spéciale pour

interroger WALNUT⁽⁷⁾. Avant d'être à la tête de la Division D, Paul Kramer a occupé des tas de postes dans la maison où il est depuis près de vingt-cinq ans. Il y compte de nombreux amis. Dieu sait ce qu'il a pu communiquer aux Popovs.

Franck Woodmill avait envie de grimper aux murs.

— Bon sang, explosa-t-il, personne ne s'est aperçu que ce type avait des besoins d'argent, qu'il était une « cible » privilégiée ?

— Non. Maintenant, nous découvrons qu'il a emprunté de l'argent à plusieurs de ses amis, mais ils ne l'avaient pas dit. L'année dernière, il y a eu un contrôle avec un « lie-detector⁽⁸⁾ » mais il n'était pas là. Malade. Ensuite, on a oublié de lui faire passer le test...

De mieux en mieux.

— OK, OK, je vous remercie, Peter, fit le DDO.

À son tour, le responsable de la Sécurité se leva et fila en rasant les murs. Franck Woodmill prit aussitôt Malko à témoin.

— Pourvu que Bob Woodward n'entende pas parler de cette affaire ! Sinon, nous allons avoir les Sénateurs, les Congressmen et la presse sur le dos. Pour l'instant, personne à l'extérieur n'est encore au courant.

— Ce sont des choses qui arrivent dans les meilleurs Services, remarqua Malko. Vous n'empêcherez jamais l'attrait de l'argent... En plus, ce Paul Kramer semble avoir eu un poste relativement subalterne. Il n'était pas au courant des opérations vraiment hermétiques, n'est-ce pas ?

— Non, pas vraiment, fit Woodmill d'un ton distrait.

— Il avait accès aux listes « bigot » ?

Il s'agissait des documents concernant des agents étrangers travaillant clandestinement pour la CIA, toujours traités dans des chemises barrées de bleu. Seules quelques personnes connaissaient les noms correspondants aux codes.

— Non, affirma le DDO.

— Alors les dégâts sont limités, conclut Malko. Mais pourquoi s'est-il enfui, puisque personne ne semblait le soupçonner ?

Franck Woodmill regarda d'abord les murs comme pour sonder d'invisibles micros. Pur fantasme : ce sanctuaire était régulièrement vérifié par les « plombiers » de la Company et n'y avaient accès que les gens du septième étage.

— C'est une longue histoire, dit l'Américain. Qui motive votre présence ici.

Malko, prévenu par la station de la CIA à Vienne, avait sauté dans le premier Concorde d'Air France pour gagner après le plus vite possible Washington. Une limousine de la CIA l'attendait et l'avait amené directement à la Centrale.

— Ce que je vais vous dire ne doit être répété à personne, fit le

Malko le regarda, surpris. Que signifiait cette mise en garde inattendue ? Franck Woodmill alluma une cigarette avec un pâle sourire.

— Malko, j'ai dû me battre pour obtenir le feu vert afin que vous traitiez cette affaire. Vous n'êtes pas citoyen américain et ce genre de problème doit normalement se régler en famille. Vous savez comment sont les gens du CE⁽¹⁰⁾. Des paranos...

— Alors, pourquoi moi ?

Woodmill le fixa gravement.

— Parce que j'ai une confiance totale en vous.

— Merci.

Franck Woodmill enchaîna aussitôt.

— Il y a quelques jours, nous avons recueilli en Allemagne un défecteur soviétique très important, Vitaly Tolkachev. Adjoint au Premier Directorate du KGB. Nous l'avions contacté depuis longtemps et il a profité d'un voyage officiel à Bonn pour s'enfuir.

— C'est rare de récupérer quelqu'un d'aussi haut niveau, remarqua Malko.

— Absolument. Nous étions fous de joie. Le debriefing a commencé à Camp King à côté de Francfort, mais on l'a interrompu au bout de trois jours. Tolkachev, avant de livrer tout ce qu'il savait, exigeait de négocier ses conditions directement avec le DCI. Nous avons donc décidé de le transférer à la Ferme⁽¹¹⁾ pour continuer. Mais...

— Il y a eu l'explosion de Francfort...

— Exact. Les Allemands nous avaient imposé de faire voyager Tolkachev sur une ligne normale. Ce que nous pensons être une équipe « S » du KGB a monté l'attentat à la valise piégée avec un dispositif particulièrement astucieux pour la faire se déplacer. En plus de Tolkachev, nous avons eu trois morts, quatre blessés graves, et du côté du Verfassungsschutz un mort.

— Il fallait s'attendre à une réaction des Soviétiques...

— Certes. Mais de notre côté, quatre personnes seulement étaient au courant des détails et du timing de l'opération... Les Allemands avaient été prévenus à la dernière minute. Trop tard pour qu'une fuite permette d'organiser un attentat.

— Vous avez découvert la source de la fuite ?

— Non, justement.

— Avant d'être tué, Tolkachev avait fait des révélations intéressantes ?

— Une horreur, laissa tomber Franck Woodmill. D'abord, il nous a balancé Paul Kramer et un de nos agents en Allemagne. Mais, d'après lui, le KGB avait une taupe très haut placée chez nous. Il prétendait avoir vu dans une armoire à Moscou, place Djerzinski, des documents relatifs à des opérations que nous avons menées en 1987. Il s'agissait donc d'une taupe active, qui en plus, aurait apporté aux Soviétiques des informations précieuses sur certains de nos projets hyper-secrets. Tolkachev ne savait que le nom de cette taupe : *Roger*. Seuls, deux généraux du KGB connaissaient sa véritable identité.

— Donc, la mort de Tolkachev ne change rien, remarqua Malko.

— Si. Il prétendait posséder des éléments qui nous auraient menés à l'identification de la taupe par recoupements. Par exemple le lieu où il avait été « tamponné », la façon dont il communiquait avec le KGB, et des éléments de sa personnalité. Grâce à cela, on aurait pu utiliser avec les suspects la technique du « baryum meal⁽¹²⁾ ». Jusqu'à ce qu'on trouve.

Malko était songeur. Les défecteurs avaient toujours été des gens à prendre avec des pincettes...

— Êtes-vous certain que Tolkachev ne bluffait pas ? demanda-t-il. Ce ne serait pas la première fois qu'un défecteur aurait promis des révélations mirobolantes qui se dégonflent ensuite. Mais il essaient, avant, d'en retirer un peu d'argent.

— C'est une hypothèse qu'on ne peut pas éliminer, reconnut Franck Woodmill. Le mélange du vrai et du faux. Car sa révélation sur Paul Kramer était exacte, la fuite de ce dernier l'a prouvé. Dès la défection de Tolkachev, les Soviétiques se sont empressés de l'avertir probablement par l'intermédiaire de son officier traitant.

— L'histoire de la « super-taupe » pourrait aussi être une intox du KGB, qui n'aurait pas hésité à sacrifier Tolkachev pour la crédibiliser et semer le doute chez nous. Ce ne serait pas la première fois que les Soviétiques immoleraient un de leurs agents. On peut aussi imaginer qu'ils aient découvert les intentions de Tolkachev et l'aient nourri à son insu de fausses informations, invérifiables après sa mort.

Le DDO termina son café.

— Tout est possible, admit-il. Mais je crois que cette mystérieuse taupe existe et que ce n'était pas Kramer. Ce dernier ignorait tout de l'exfiltration de Francfort. Seuls chez nous, le Directeur, l'adjoint du Directeur, le Directeur des Opérations et moi-même étions au courant. Plus celui que nous avions envoyé pour le convoier et qui est mort dans l'attentat.

» En plus, les projets mentionnés par Tolkachev et dont les Soviétiques auraient eu connaissance n'étaient pas du ressort de Paul Kramer.

— Votre analyse n'est pas optimiste, remarqua Malko.

— Non. Mais je veux être fixé.

— Comment ?

— Il faut mettre la main sur Kramer et le faire parler. Peut-être, après tout, a-t-il pu se procurer des informations que je considère hors de sa portée.

— Apparemment, cela ne devrait pas poser un gros problème, remarqua Malko. Vous savez qu'il se trouve à Saint-Domingue.

Le directeur adjoint des Opérations secoua la tête d'un air désabusé.

— Mon cher Malko, les choses ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent. Normalement, dans un cas similaire, c'est le FBI qui est chargé d'arrêter le coupable. Seulement, dans l'histoire Kramer, il y a un hic. Nous ne possédons aucune preuve matérielle de sa trahison, à part un enregistrement au magnétophone en russe d'un défecteur mort depuis. Paul Kramer n'est même pas officiellement recherché, puisque nous ne l'avons pas accusé ouvertement. Nous pensions le surveiller pour qu'il nous mène à son officier traitant.

— Mais il s'est enfui ?

— Avec sa maîtresse, souligna Franck Woodmill. N'importe quel avocat vous rira au nez quand vous parlerez d'espionnage. Tous les jours, il y a des hommes qui quittent leur femme pour aller au soleil avec leur maîtresse. En plus, il se trouve sur le territoire d'un état indépendant où le FBI n'a aucun pouvoir d'arrestation. Nous devons donc obtenir la collaboration des autorités locales.

— À Saint-Domingue, vous n'êtes quand même pas mal placés, remarqua Malko.

En 1961, à la mort du dictateur Raphaël Trujillo, les « Marines » avaient débarqué pour restaurer la démocratie. Depuis, les liens économiques et politiques étaient très forts entre les deux pays.

— Bien sûr, reconnut Franck Woodmill. Mais ce sont des « latinos » et, au fond, ils ne nous aiment pas. Ils refuseront de l'extrader. C'est en tout cas l'avis du State Department et de nos propres experts. Quant au FBI, vous les connaissez... Ce sont des maniaques de la légalité.

» Donc, ils ne bougeront pas tant que les autorités locales n'auront pas arrêté Paul Kramer pour le leur livrer. Ça peut prendre quelques années.

Malko était en train de réfléchir à cette fuite bizarre.

— Pourquoi Paul Kramer a-t-il choisi Saint-Domingue et non Cuba ou directement un pays de l'Est ?

Le directeur adjoint des Opérations soupira :

— Je n'en sais rien. Apparemment, sa fuite s'est mal passée. Maxwell a sûrement raison. Igor Kokand devait être son traitant et n'a pu le contacter comme prévu, à cause de l'incident du *Willard*. Kramer

s'est donc trouvé livré à lui-même après avoir été averti qu'il était grillé. Il a pris sa maîtresse sous le bras et s'est tiré.

» D'abord à Miami, probablement parce qu'il avait peur que les vols internationaux ne soient surveillés au départ de Dulles airport. Ensuite, de Miami, il n'avait pas de vol pour Cuba ou un pays de l'Est. Peut-être a-t-il un contact à Saint-Domingue ? Il pensait pouvoir gagner un autre pays à partir de là et il y a eu un contre-temps. Ou encore il attend un contact prévu là-bas ? Je n'en sais fichtre rien.

— Que fait-il à Saint-Domingue ?

— Rien. D'après nos informations, il passe son temps à baiser et à aller à la plage. Notre station locale le surveille, mais ils n'ont pas autorité pour agir. Notre chef de station, Henry Fairmont, a seulement obtenu de la police locale qu'on ne le laisse pas sortir du pays tant que la situation n'est pas claire. Pour l'instant, il n'a même pas essayé...

— C'est bizarre, non ?

— Plus que bizarre. Voilà un type qui file comme un pet sur une toile cirée et qui s'arrête après, comme si de rien n'était. On dirait qu'il se contente seulement de passer des vacances avec sa pute... Il n'y a qu'une seule façon de tirer cela au clair : le ramener et le confesser.

— Vos gens sur place n'ont pas essayé ?

— Je leur ai donné l'ordre de ne pas bouger. D'abord parce qu'ils ne sont pas de taille. Ensuite, tant que nous n'aurons pas mis un dispositif destiné à l'empêcher de s'échapper je veux l'endormir.

— Et le dispositif, c'est quoi ?

— D'abord, nous avons un excellent « clandestin » à Saint-Domingue, un certain Jim Harley, qui tient un bar dans la « zona colonial ». Il est prévenu et possède de nombreux contacts sur place. Notamment dans la police. De plus, vos amis Chris Jones et Milton Brabeck sont en train de faire leurs valises pour aller au soleil...

Chris et Milton étaient deux anciens du Secret Service récupérés par la CIA pour diverses basses besognes. Deux cents kilos de muscles à eux deux, pas de cas de conscience, une haine viscérale des ennemis de l'Amérique, un armement digne d'un porte-avions et un dévouement sans faille à Malko.

— Et moi, je complète votre dispositif ?

Franck lui jeta un regard choqué.

— Non, vous le dirigez. J'ai prévu que vous partiez ce soir. Sur Pointe à Pitre et ensuite, via Air France, pour Saint-Domingue.

— Une fois là-bas, enchaîna Malko, je vais poliment demander à Paul Kramer de me raconter sa vie de taupe ?

Franck eut un sourire féroce.

— Ne faites pas l'idiot. Je veux que vous le rameniez à la Ferme et qu'on le mette sur le grill jusqu'à ce qu'il crache tout ce qu'il sait.

Il n'avait pas élevé la voix, mais son ton donna froid dans le dos à

Malko. Qui comprenait mieux pourquoi on avait fait appel à lui.

— Donc, ma mission consiste à procéder à l'enlèvement d'un citoyen américain en territoire étranger. Même à Saint-Domingue, cela doit être un délit.

La DDO haussa les épaules, philosophe.

— S'il y avait un problème, dites-vous que j'aurais encore plus d'emmerdes que vous. Alors, ne vous faites pas prendre. Je vous ai préparé tout ce dont vous avez besoin.

Il poussa vers Malko une grosse enveloppe jaune en kraft. Malko était content au fond de retrouver Chris et Milton. Et après le froid de l'Autriche un peu de soleil ne lui ferait pas de mal. Dommage qu'Alexandra, sa pulpeuse fiancée, n'ait pu l'accompagner. L'histoire Paul Kramer l'intriguait.

— Je pourrais rencontrer la femme de Kramer avant de partir ? demanda Malko.

Le DDO lui jeta un coup d'œil surpris.

— Si vous voulez, mais le FBI a déjà entièrement démonté la maison, retourné les matelas et démoli le sol de la cave. Plus des heures d'interrogatoires avec elle qui visiblement ne sait rien.

— Quand même...

Dans une affaire aussi tortueuse, autant ne rien négliger.

Franck le raccompagna et prit l'ascenseur avec lui. En traversant le hall au sol de marbre, Malko aperçut au passage l'inscription gravée dans le mur, à gauche de l'entrée :

« Et tu connaîtras la vérité, et la vérité t'affranchira ».

Il se demanda si Paul Kramer se doutait de ce qu'il l'attendait. Et si sa vérité était celle de Franck Woodmill.

CHAPITRE IV

Mary Kramer avait les yeux rouges, les traits tirés et les épaules voûtées. L'agent du FBI qui avait amené Malko jusqu'à la petite maison de L street se retira pour regagner le volant de sa voiture de l'autre côté de la rue. Une guirlande de gui était encore clouée sur la porte de la maison de brique marron. Malko s'installa dans un canapé à fleurs en face de la jeune femme que le FBI avait averti de sa venue.

— Je suis désolé de vous ennuyer, mais j'essaie de tirer au clair l'histoire de cette disparition, dit-il. Avez-vous eu des nouvelles de votre mari ?

Elle baissa les yeux et fit d'une voix presque inaudible :

— Non.

— Que pensez-vous qu'il se soit passé ?

— Je n'en sais rien, des dizaines de gens me l'ont demandé, dit-elle d'une voix brisée. Paul était un brave homme, il adorait ses enfants, je ne comprends pas.

— Vous saviez qu'il avait une maîtresse ?

Mary Kramer demeura silencieuse quelques instants avant de répondre.

— Je me suis doutée de quelque chose. Un jour, il y a des mois, j'ai trouvé une photo dans sa poche. Il m'a juré que c'était terminé.

— Qu'allez-vous faire ?

Elle leva un regard embué de larmes.

— Je ne sais pas. Attendre qu'il donne de ses nouvelles. Continuer à travailler, je ne... Il faut que... Oh, je vous en prie, laissez-moi.

Malko avait honte de la torturer ainsi, peut-être pour rien. Qu'espérait-il apprendre de nouveau alors que le FBI l'avait interrogée des heures ? Mais Mary Kramer continua.

— Si seulement il pouvait revenir pour Noël, à cause des enfants ! Nous devons partir à Saint-Domingue pour une semaine.

Malko tiqua.

— À Saint-Domingue ? Pourquoi ? Vous y avez des amis ?

— Non, Paul avait vu un article dans un magazine, disant que c'était très beau et pas cher.

Elle se tut, ravalant ses larmes.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où se trouve votre mari ?

demanda-t-il. C'est ma dernière question.

Mary Kramer secoua la tête.

— Non, si je le savais, j'irais tout de suite le chercher. Mais j'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte et il entendit ses sanglots derrière le battant à peine refermé.

Il avait juste le temps de filer à l'aéroport. Mais sa visite n'avait pas été inutile. Il savait maintenant pourquoi Paul Kramer avait choisi Saint-Domingue. Cela complétait le raisonnement de Franck Woodmill. Il ne s'agissait pas d'une fuite méticuleusement préparée. Paul Kramer s'était senti fait comme un rat et avait filé sur la première destination venue.

Ce qui était moins explicable, c'est qu'il y soit resté.

Paul Kramer repoussa son assiette, pratiquement intacte, contenant un énorme T-bone steak dont la consistance laissait supposer que le bœuf était venu à pied d'Argentine. De toute façon, l'angoisse lui nouait l'estomac, lui coupant tout appétit, Heureusement qu'il y avait les « Cuba libre^{13} ». Le garçon surgit, inquiet.

— *No le gusta la carne, senior ?*^{14}

— Si, si, fit Paul Kramer, donnez-moi un autre « Cuba libre ».

Son sixième depuis ce matin. Les vagues de la mer des Caraïbes, de l'autre côté du Malecon, l'avenue longeant la côte qui s'étirait tout le long de la ville, commençaient à prendre des contours flous.

La terrasse du *El Gaucho* était noyée par le vacarme infernal des vieilles américaines pétaradantes et des bus poussifs. Ils étaient d'ailleurs les seuls clients. Profitant de cet isolement, Kareen Norwood se pencha sur son amant et l'embrassa sur l'oreille, glissant à l'intérieur une langue coquine, qui commença à s'y agiter comme un petit animal.

— Ce que tu es gentil ! J'avais vachement envie de ce bracelet.

Avant le déjeuner, ils avaient poussé jusqu'au *Sheraton* voisin et Paul Kramer lui avait offert un bracelet d'ivoire serti d'or. Ensuite, ils s'étaient installés au bar pour vider une bouteille de Moët millésimé dans le bar sinistre et délicieusement frais de l'hôtel.

— C'est rien, fit l'agent de la CIA d'une voix légèrement pâteuse.

Les « Cuba libre » et la chaleur poisseuse le poussaient irrésistiblement au sommeil. Soudain, une vieille voiture s'arrêta dans un petit parking de l'autre côté du Malecon, crachant une demi-douzaine de jeunes gens des deux sexes. Laissant les portières ouvertes, ils mirent la radio à fond, du « merengue » à tout va, posèrent une bouteille de rhum sur le toit, après se l'être partagée et se

mirent à danser, face à la mer, improvisant une petite fête avec des moyens limités.

Entre le rhum, le soleil, la danse et l'amour, les Dominicains survivaient pas trop mal.

Aussitôt, Kareen se mit à se trémousser sur sa chaise, ondulant comme un cobra amoureux.

— C'est chouette, cette musique, fit-elle. Ça me donne envie de baiser.

Comme il ne réagissait pas, elle posa la main sur sa cuisse poilue et avança quelques doigts aventureux sous le short, tortillant le sexe endormi.

— Viens, dit-elle, on va baiser et ensuite, on ira prendre du soleil. Après, il va pleuvoir et je ne bronzerai plus.

Depuis leur arrivée à Saint-Domingue, cinq jours plus tôt, elle avait deux obsessions : faire l'amour et bronzer. Vêtue de maillots plus provocants les uns que les autres, Kareen se dorait sur toutes les coutures, tantôt dans les criques de rochers désertes semées le long de l'Avenida Las Americas, vague autoroute à deux voies reliant la ville à l'aéroport. Elle était bordée d'innombrables petits motels noyés dans la végétation tropicale, destinés à accueillir les couples de rencontre.

Une fois, ils s'étaient même amusés à y aller pour y terminer un flirt brûlant entamé sur les rochers. Paul avait dû prendre Kareen debout, appuyée au mur, tant les draps étaient sales...

Sous la caresse, il ouvrit les yeux, revenant à la vie, se retourna et hurla :

— *La cuenta, por favor !*

Les doigts se démenaient maintenant sous le short, dansant une sarabande effrénée. Le climat tropical décuplait la puissance sexuelle de Paul qui faisait l'amour du matin au soir. Kareen profitait de sa béatitude sexuelle pour se faire offrir des tas de cadeaux, comme ce bracelet d'ivoire. Jamais la jeune femme n'avait vécu une période aussi féérique. Le soleil, l'atmosphère hispanique, les fiacres qui se traînaient paresseusement le long de la mer et vous promenaient le soir tombé pour trois dollars. La veille, Kareen avait profité de la pénombre pour prendre son amant dans sa bouche et le faire jouir en plein Malecon, au rythme du trot.

Le garçon s'approcha, apportant l'addition et coula un regard allumé vers le short maintenant tendu de Paul Kramer. Celui-ci laissa une poignée de pesos sur la table et se leva.

Kareen, aussitôt, lui prit la taille et l'entraîna vers le Malecon.

La chaleur humide leur tomba sur les épaules. Déjà de gros nuages blancs obscurcissaient le soleil. Ils s'éloignèrent à pied : leur hôtel, le *Comercio*, se trouvait à moins d'un kilomètre, au cœur de la zona colonial. Paul jeta un regard distrait aux deux navires échoués à

quelques dizaines de mètres du Malecon, jetés là par un typhon d'une violence inouïe, une semaine plus tôt. Son excitation retomba d'un coup. Dès qu'il cessait de boire et de faire l'amour la même question obsédante revenait dans sa tête, y tournant sans fin. Qu'allait-il devenir ?

Certes, il avait encore de quoi tenir plusieurs mois, avec ses vingt mille dollars. Mais ensuite ?

Dès son arrivée, après s'être arraché des bras de Kareen, il s'était jeté sur l'annuaire téléphonique. Horrible déception. Pas une seule ambassade des pays de l'Est. Pas même Cuba ! L'île n'était pourtant qu'à une cinquantaine de kilomètres, mais les deux pays n'entretenaient aucune relation. Il y avait seulement une représentation du Nicaragua sandiniste. Paul avait relevé le nom de deux diplomates et, dès le lendemain, téléphoné, et demandé à parler à un conseiller.

En anglais, son espagnol étant nul.

On l'avait éconduit. Il avait écrit un mot qu'il avait lui-même déposé à l'ambassade. Anonyme. Disant seulement que quelqu'un désirait un contact urgent avec Mike de l'ambassade d'Union Soviétique de Washington. Il n'avait pas osé appeler celle-ci au téléphone, craignant de se faire repérer.

Le lendemain, il avait rappelé l'ambassade sandiniste pour obtenir la réponse à son message, et on l'avait de nouveau éconduit. Ce qui l'avait plongé dans un profond désespoir. Lorsqu'il s'était enfui de Washington, il était persuadé qu'à Saint-Domingue, il entrerait facilement en contact avec ses « employeurs ».

Maintenant, il réalisait que son seul lien avec les Soviétiques était un homme de haute taille, brun, jovial, probablement originaire du sud de la Russie, qu'il ne connaissait que sous le nom de Mike. Il n'avait même pas un numéro de téléphone. C'était toujours Mike qui l'approchait, à jours fixes, dans un restaurant de Connecticut Avenue où il déjeunait souvent.

Maintenant, il se sentait perdu, à cheval entre deux mondes... Et cette conne de Kareen qui ne se doutait de rien ! Il lui avait raconté qu'il prenait quelques semaines de vacances avant de commencer son nouveau job en Europe... Mais, la nuit, il restait des heures, les yeux ouverts, à se demander ce qu'il allait faire. Il avait envoyé un SOS par lettre à l'ambassade d'Union Soviétique à Washington, à l'attention de Mike. Étant donné la rapidité du courrier à Saint-Domingue, il serait encore là au printemps. Par moment, il avait envie de se rendre à l'ambassade américaine et de tout raconter...

De ce côté-là, aussi, c'était l'angoisse. Les deux premiers jours, il s'attendait à chaque seconde à voir débarquer des policiers. Dès quatre heures, il se ruait au *Sheraton* pour avoir le *Miami Herald* à son arrivée.

Pas un mot sur lui. À tout hasard, il avait rasé sa grosse moustache, afin de modifier un peu son apparence.

Mais rien ne s'était produit. Comme si la CIA l'avait oublié... Or, c'était impossible : quitter son job, sans prévenir, dans le monde du Renseignement, suffisait pour déclencher une chasse à l'homme. Ils devaient connaître maintenant par Mary l'existence de Kareen. Pensaient-ils que sa fuite ne couvrirait qu'une fugue amoureuse ? Mais il y avait le coup de téléphone déclenchant l'exfiltration d'urgence. Une procédure standard chez les taupes.

Et si c'était une intox des Soviétiques désirant le griller, pour une raison qu'il ignorait ?

Tout cela tournait dans sa tête, jusqu'à la folie. Mary et les enfants aussi. Chaque fois qu'il passait devant un téléphone, il devait accomplir un effort gigantesque pour ne pas l'appeler, certain qu'elle lui pardonnerait. Il avait envie d'entendre la voix de ses gosses, d'expliquer son absence. Ces cinq jours lui semblaient une éternité. Au fond de lui-même, il sentait bien qu'il se fatiguerait vite de Kareen.

Seulement, sa ligne était forcément écoutée maintenant. On le localiserait. Or, plus il y pensait, plus il se persuadait que le calme actuel venait simplement du fait que la CIA avait perdu sa trace.

Kareen s'arrêta brutalement.

— Shit, il fait trop chaud, on va prendre un taxi.

Paul ne discuta pas, toujours noyé dans ses pensées, regardant machinalement autour de lui. Une ou deux fois, il lui avait semblé être suivi, mais c'était probablement une fausse impression provoquée par son angoisse. Immobile au milieu du trottoir, il décida que s'il ne recevait pas de réponse de l'ambassade d'URSS à Washington d'ici la fin de la semaine, il partirait pour Haïti ou le Mexique. Là, il y avait une représentation diplomatique d'Union Soviétique.

Toutes les histoires qui couraient sur les agents doubles lui revenaient en mémoire. Quand les Soviétiques n'en avaient plus besoin, ils les jetaient comme de vieux kleenex... À cette idée, Paul Kramer se sentait bouillonner de haine, et repensait à la voix qui l'avait prévenu. Heureusement qu'il l'avait enregistrée... C'était sa seule fortune ce petit bout de bande magnétique qu'il avait dissimulé au milieu de ses cassettes de musique. Parfois, il l'écoutait. Kareen l'avait même surpris une fois et il avait dû lui raconter un conte de fées...

Les vieilles américaines continuaient à défiler dans un fracas d'enfer sur le Malecon. Pas un taxi. Kareen avait beau gesticuler, c'était l'heure sacrée de la sieste.

Une jeune femme très brune surgit soudain à côté de Paul, avec un sourire engageant, et dit en mauvais anglais :

— *Señor*, venez voir mes peintures. Très bon marché. *Muy bonitas*.

Il se retourna, aperçut une centaine de tableaux naïfs haïtiens, étalés le long des murs d'un immeuble en construction, sous la garde de trois négrillons.

— Merci, fit Paul, je n'ai pas besoin de tableaux.

La fille brune le prit gentiment par le bras, insistant d'une voix pressante :

— *Señor*, pour faire un cadeau à votre femme.

L'Américain la détailla. Ses yeux pétillaient dans un visage sensuel, avec une grosse bouche rouge. Ses cheveux étaient ramenés en palmier sur le côté de sa tête d'une façon bizarre.

Sa robe de coton cloqué moulait un corps tout en courbes, plus épanoui que celui de Kareen, avec une lourde croupe et une taille marquée. Celle-ci, agacée, lui lâcha le bras.

— Je m'en fous des tableaux. Je veux rentrer à l'hôtel.

Elle se détacha de Paul et gagna le bord du trottoir pour mieux attirer l'attention.

Aussitôt, la fille brune dit à voix basse :

— C'est Mike qui m'a dit que vous achèteriez des tableaux.

Paul Kramer eut l'impression de recevoir le ciel sur la tête. Réprimant une furieuse envie de hurler de joie. Un taxi venait enfin de stopper au bord du trottoir. Kareen se retourna en hurlant :

— Tu viens ! Je crève de chaleur.

La fille brune barra le chemin à Paul. D'une voix pressante, elle lui lança :

— Je m'appelle Mercedes. Il faut me suivre. Vous êtes en danger.

La joie de Paul s'évanouit, balayée par une angoisse horrible. Le cauchemar recommençait.

CHAPITRE V

Une vieille femme en noir, debout au milieu de la calle Arzopisto Nouel, comptait méticuleusement des billets d'un peso au chauffeur du taxi collectif qu'elle venait de quitter, provoquant un embouteillage monstre sur la place Independencia. Des bus en ruines, des américaines sans âge, et des épaves bricolées klaxonnaient à tout va, englués tout autour du parc occupant le centre de la place où une maigre végétation essayait de survivre à la fumée des gaz d'échappement.

Chris Jones, assis à côté du chef de station de la CIA à Saint-Domingue, Henry Fairmont, émit un soupir découragé.

— On ferait mieux de continuer à pied...

Fairmont approuva, talonné par un énorme bus qui tentait de se faufiler dans un espace qui n'aurait pas suffi à une moto.

— Pourquoi pas ? D'autant que la calle El Conde est piétonnière.

De la place Independencia partaient toutes les rues étroites de la zona colonial, la partie ancienne de Saint-Domingue. Un fouillis de ruelles bordées de baraques croulantes en bois peint, recouvertes de tôle ondulée, avec çà et là le joyau d'un bâtiment rénové de la grande époque où Saint-Domingue, première découverte de Christophe Colomb, s'appelait encore *Hispaniola*.

Milton Brabeck, assis à côté de Malko à l'arrière, regarda d'un œil méfiant la foule pouilleuse.

— Va falloir se faire désinfecter après ça !

Aux yeux des deux gorilles, les microbes tropicaux étaient infiniment plus redoutables qu'un « 357 Magnum ». Ils demeuraient persuadés qu'à boire l'eau d'un robinet du tiers-monde, on tombait raide mort.

Ils mirent tous les trois pied à terre. Henry Fairmont leur cria :

— Bonne chance. Rendez-vous à l'ambassade.

Malko et les deux gorilles avaient fait leur liaison au *Sheraton*, quelques heures plus tôt.

À peine avaient-ils contourné la place qu'une nuée de cireurs se rua sur eux. Avec leurs cent quatre-vingt-quinze centimètres, leurs cheveux courts et leurs costumes incongrus dans cette chaleur humide, les deux Américains ne passaient pas inaperçus. Seulement leur

artillerie ne pouvait vraiment pas se glisser sous une chemise... Trois cireurs accrochés à chacun de ses pieds, Chris Jones dut s'arrêter. Dans leur entrain, les gosses commençaient déjà à cirer ses chaussettes... Milton se secouait furieusement, comme un éléphant entravé. Pour sauver la situation, Malko jeta quelques billets sur le trottoir et ils purent repartir.

— Je me gratte déjà, fit Chris Jones, ils doivent être pleins de bêtes...

La calle El Conde commençait de l'autre côté de la place. Ils plongèrent au milieu de la foule. C'était la kermesse ; chaque boutique vomissait des flots de musique, interrompus par de tonitruantes réclames, les trottoirs disparaissaient sous les étals volants, il y avait des guirlandes partout : à Saint-Domingue, on commençait à fêter Noël avec trois semaines d'avance. Malko scrutait les numéros. L'hôtel *Comercio* était à l'autre bout, vers la rivière. Ils avaient décidé d'attaquer Paul Kramer de front. Se sentant coincé, l'Américain craquerait peut-être et se laisserait escorter jusqu'à l'aéroport. Malko avait mis une option sur un jet privé afin de le ramener directement sur Washington.

La chaussée était littéralement noire de monde. Une gamine au regard effronté s'accrocha à Chris, lui murmurant des propositions peu honnêtes en espagnol. Milton se rapprocha en ricanant, tendant le bras vers un calicot tendu en travers de la rue : « Protejase del Sida. Feliz navidad »^[15].

— T'as envie d'entrer dans le club...

Chris Jones fit un saut de côté, horrifié. S'il avait eu un lance-flammes, on aurait pu craindre le pire. Il regarda autour de lui, comme si tous ceux qui le frôlaient étaient atteints de l'horrible maladie.

— Nous sommes arrivés, dit Malko.

La façade jadis blanche du *Comercio* était jaunie par l'humidité et il fallait enjamber des grappes de marchands installés sur le trottoir pour atteindre l'entrée. Malko pénétra le premier dans le hall minuscule. La réception était en face, occupée par un moustachu qui lui adressa un éblouissant sourire commercial.

— *Caballeros ! Buena ! Quiere un apartamento. Muy lujoso.*

À la façon dominicaine, il ne prononçait pas les « s ».

— Je cherche un ami qui habite chez vous, dit Malko. Paul Kramer.

Le visage du réceptionniste se ferma. Il secoua lentement la tête.

— *Señor*, ce doit être une erreur. Il n'y a pas de caballero de ce nom ici.

— Je suis certain qu'il est descendu ici, insista Malko.

— Non, non, *señor*. Excusez-moi, je dois passer un télex.

Il tourna les talons, entra dans un petit bureau derrière la réception. Sans voir que Chris Jones le suivait. Quand il se retourna, c'était trop tard. Il était coincé entre le mur et la masse musculeuse du gorille dont les yeux gris et froids plongeaient dans les siens. D'un geste sec, ce dernier le frappa en plein front du plat de la main, le faisant rebondir contre le mur. Cela fit un bruit sourd et le réceptionniste poussa un grognement, la bouche ouverte, groggy.

— *Donde esta el señor Kramer ?* demanda poliment le gorille.

À force de fréquenter des Portoricains, il s'était mis à l'espagnol. Sa victime poussa un couinement plaintif.

— Mais je ne sais pas, señor, je vous jure.

Milton s'approcha, souriant, un briquet Zippo au poing. Un coup de mollette et une flamme de cinq centimètres en jaillit.

— Il a des petits poils qui le gênent, là dans la narine gauche, fit-il. Tiens-le bien, je voudrais pas faire de dégâts en nettoyant...

Il avança la main jusqu'à ce que le réceptionniste sente la chaleur de la flamme. Son couinement se mua en supplication.

— Non, non, ne faites pas ça. Je vais vous dire... Il était là, le señor Kramer, mais il est parti hier. Il m'a dit que des gens le cherchaient, qu'il ne fallait pas révéler qu'il avait séjourné ici. Je ne sais rien de plus. Je vous le jure.

— C'est tout ? demanda Chris doucereux. Qui le cherchait ?

L'autre baissa les yeux.

— Je ne sais pas, señor. Il a parlé de *narcotraficantes*, mais peut-être il a menti.

Ses gros yeux noirs allaient de Chris à Milton, pleins de terreur.

Saint-Domingue était une plaque tournante du trafic de cocaïne et Paul Kramer s'était fait passer pour un dealer malhonnête. Malko s'approcha et fit signe à Milton d'éteindre son Zippo.

— Vous savez où il est allé ?

Le réceptionniste secoua vigoureusement la tête.

— Non, non, il est parti avec la señora. Ils portaient leurs bagages eux-mêmes. Il m'a dit qu'un taxi les attendait pour les conduire à l'aéroport, mais je ne l'ai pas vu. Les voitures ne viennent pas ici.

Il n'y avait rien de plus à apprendre. Laissant le réceptionniste retrouver sa sérénité, les trois hommes replongèrent dans le vacarme de la calle El Conde.

Paul Kramer leur avait filé entre les doigts. Étrange coïncidence : la veille de leur arrivée. Malko repensa aux doutes de Franck Woodmill. Y avait-il une « supertaupé » qui l'avait averti ?

— Il faut vérifier les vols qui partaient hier, fit Malko. Ensuite, nous ferons le point.

L'ambassade américaine ressemblait à une vieille demeure coloniale anglaise, un bâtiment d'un seul étage au milieu d'une superbe pelouse, entouré d'un parc, en plein centre de Saint-Domingue. Henry Fairmont, le chef de station, fit entrer Malko dans un bureau aux boiseries sombres où il régnait un froid glacial.

— Je me suis renseigné, annonça-t-il. Hier, quatre vols seulement sont partis. Deux pour New York et Miami, un pour San Juan, et un Air France pour Pointe-à-Pitre et Paris. J'ai pu obtenir les listes de passagers. Paul Kramer ne s'y trouvait pas. D'ailleurs, la police dominicaine me jure qu'ils ne l'auraient pas laissé sortir.

Flegmatique, longiligne et terne, Henry Fairmont semblait modérément perturbé par la disparition de Paul Kramer.

— Où peut-il être ? demanda Malko. Êtes-vous certain qu'il n'a pu quitter le pays par un autre moyen ?

— Non, avoua le chef de station. Ici, on n'est certain de rien. Les Dominicains sont des gens charmants, légers, pas xénophobes, mais totalement corrompus, surtout la police et l'armée. Officiellement, j'ai l'assurance que les autorités me signaleront toute tentative de départ de Kramer. Mais s'il peut acheter un policier ou un militaire, il filera tranquillement. Saint-Domingue sert de plaque tournante aux avions des *narcotraficantes* qui arrivent de Colombie. Des tas de militaires sont dans le coup et surveillent des terrains clandestins ou des atterrissages sur les terrains officiels. Il peut repartir avec un de ces avions...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Pouvez-vous demander à vos homologues dominicains de le localiser, s'il est toujours à Saint-Domingue ?

— Certes, je le peux, dit Henry Fairmont, mais il prétendront qu'ils n'en savent rien. Il y a beaucoup de touristes, surtout sur la côte nord, du côté de Puerto Plata, qui est un endroit de rêve. Même s'ils le voulaient, ils ne pourraient pas le retrouver facilement. Et il n'y a aucune charge contre lui. Il faudrait que nous recherchions officiellement Paul Kramer... En attendant, voyez Jim Harley, il a beaucoup plus de contacts que moi, chez des gens, disons plus souples.

Henry Fairmont aurait pu s'appeler Ponce Pilate... Il raccompagna Malko jusqu'au porche du charmant building colonial blanc aux volets verts entouré d'un somptueux gazon anglais...

Malko reprit l'avenue Simon Bolivar, passant un peu plus loin devant le Consulat US, impressionnant bloc de béton de six étages. Des centaines de Dominicains y faisaient la queue dès l'aube dans l'attente problématique du visa qui les arracherait à leur pauvreté.

Malko espérait que le stringer de la CIA pourrait l'aider plus efficacement que le chef de station qui paraissait nul : Saint-Domingue

n'était pas un lieu « chaud » et on n'y mettait pas les épées de la CIA.

Un loqueteux avec un vieux fusil de chasse veillait languissamment devant le *Raffles*, dormant debout contre le mur. C'était la coutume à Saint-Domingue de se payer ainsi des gardes qui ne gardaient rien. Dans la calle Hostos, les masures en bois de la zona colonial avaient fait place à des immeubles hispaniques restaurés qui lui donnaient un air de fête. Jadis cela avait été le centre de la ville, maintenant « Pequeno Haïti » s'étalait le long de l'avenue Mella avec ses trois cents mille réfugiés faméliques et sidaïques. Mais les bars et les restaurants pullulaient, et les camions faisant trembler les vieilles maisons, venant des deux grands ponts enjambant le Rio Ozama qui délimitait la ville de l'est.

Le *Raffles* était désert, à l'exception d'une microscopique serveuse au sourire aguichant, se trémoussant au rythme d'un « merengue » endiablé. Un vieux canot était suspendu au plafond et les sièges de bois sombre donnaient un aspect austère aux deux salles.

— Jim Harley ? demanda Malko.

La serveuse lui jeta un regard sournois.

— Vous aviez rendez-vous ?

— Oui.

— Venez, *señor*.

Elle écarta le rideau, découvrant un escalier blanc en colimaçon, si étroit qu'on s'y écorchait les coudes. Le derrière rond se balançait devant lui au rythme du merengue qui jouait à tue-tête dans le bar vide. Malko cligna des yeux devant une lumière éblouissante : ils venaient de déboucher sur une terrasse dominant la zona colonial.

Malko aperçut, étendu sur une serviette de bains, un homme de grande taille, massif et enrobé de graisse, les cheveux très noirs coupés court, vêtu uniquement d'un slip en faux léopard détaillant ses attributs sexuels de façon obscène. Des coques en plastique noir recouvraient ses yeux du soleil brûlant, le rendant provisoirement aveugle. La serveuse s'arrêta en face de lui et appela :

— Señor Jim ! Un caballero para tu.

Le corps entier enduit d'huile solaire, il tenait un réflecteur argenté pour mieux se bronzer le visage. À dix années lumière, on aurait reconnu un homosexuel flamboyant...

Il ôta les coques protégeant ses yeux, se redressa d'un mouvement gracieux, sourit à Malko et demanda :

— *Señor*, qui êtes-vous ?

— Malko Linge, annonça Malko en serrant la main couverte d'huile. Henry Fairmont m'a donné vos coordonnées.

— Ah oui ! fit chaleureusement Jim Harley, vous êtes l'homme de Washington à la recherche de cet affreux Kramer. Excusez-moi, j'essaie de prendre un peu de soleil. L'après-midi, il pleut toujours... Je vous rejoins dans cinq minutes au bar. Demandez à Chupita de vous préparer une Pinacolada, elle les fait à merveille.

Débarrassé de son huile solaire, vêtu d'un discret polo et d'un jeans pas trop moult, Jim Harley était moins voyant. Seule la gourmette en or où son nom était incrusté en lettres de diamants détonnait un peu. Mais après tout, on était sous les tropiques. Par contre, côté professionnel, ce n'était pas un imbécile. Malko avait pu en juger par ses réactions, lorsqu'il lui avait exposé le cas Kramer.

— Je pensais qu'Henry Fairmont allait me demander de surveiller ce Kramer, dit-il. Il m'a seulement fait vérifier s'il se trouvait bien au *Comercio*. Pour le reste, il m'a dit de procéder par sondage... Je n'allais pas m'amuser à le suivre, ni à dépenser de l'argent. Je n'ai pas de budget et il ne m'aurait jamais remboursé...

Les deux hommes semblaient se détester cordialement...

Malko demanda :

— On peut compter sur les Dominicains ?

Jim Harley eut un sourire amusé, et répondit, après avoir bu d'un coup son expresso très sucré :

— La dernière fois qu'ils ont été méchants, on leur a envoyé dix mille « Marines »... Alors, ils sont prudents, mais ils ne nous aiment pas. D'autant qu'on leur achète de moins en moins de sucre et que le vieux Président Joachim Balagues, à 83 ans, n'a plus peur de rien...

— Comment dénicher Paul Kramer ? demanda Malko. S'il est encore à Saint-Domingue.

Jim Harley but la moitié de sa bière, pensif et demanda :

— Vous avez un budget ?

Cela semblait être son obsession.

— Oui.

— Alors, on va le trouver. Je travaille un peu aussi pour le DEA. J'ai des contacts chez les flics et les militaires. Ils gagnent des salaires de misère : cinq cents pesos par mois, de quoi acheter des cigarettes, même si la vie n'est pas chère. Si vous pouvez consacrer mille dollars à ce truc, je vous mets la main sur Paul Kramer. Et s'il n'est plus là, je saurai où et quand il est parti.

— Comment ?

— J'ai une informatrice à la DNI⁽¹⁶⁾, la police politique de la Présidence, Flor Mochis. Elle a besoin d'argent et a un bon réseau d'informateurs. Un étranger ne peut pas se planquer à Saint-Domingue

sans que les flics le sachent ou qu'il soit protégé par les militaires. C'est encore eux – la clique de Trujillo – qui tiennent tout, de l'import-export aux bordels. Flor et moi, on connaît. Mais il faut faire attention. S'ils vous prennent pour un agent de la DEA, ils peuvent vous flinguer à vue. Le dernier qui est venu a terminé dans le port. Ils l'y ont jeté vivant, empaqueté dans un filet de pêcheur, avec un bloc de béton. Les crabes et les poissons ont tout nettoyé. On aurait pu revendre son squelette à l'Académie de médecine...

Encourageant. Malko prit cinq billets de cent dollars dans sa poche et les étala sur le comptoir.

— Transmettez mes hommages à la señora Flor Mochis, dit-il.

À l'heure des satellites et du laser, on n'avait encore rien trouvé de mieux pour résoudre un problème qu'un indicateur bien motivé... Jim Harley prit l'argent et consulta son chrono incrusté de diverses pierres précieuses.

— Revenez ce soir, ici. Je vous la présenterai. Vous verrez, c'est un personnage étonnant. À côté d'elle, Maggie Thatcher est douce comme un chaton...

CHAPITRE VI

Paul Kramer, pour la dixième fois, fixait d'un œil distrait la même cassette vidéo porno. Au début, les images crues l'avaient émoustillé et il avait même profité du trouble de Kareen pour la sodomiser par surprise tandis qu'elle regardait l'étalon du film en faire autant à sa partenaire.

Depuis, l'anxiété et la banalisation avaient eu raison de son désir.

Kareen, vêtue d'un slip de maillot, s'arracha du lit et ouvrit le petit frigo.

— Merde, il n'y a plus de bière !

Elle se dirigea vers la porte et voulut l'ouvrir. Le battant résista. Elle examina la serrure quelques instants et se retourna interloquée et déjà hystérique :

— Mais on est enfermés !

Paul Kramer leva un œil torve.

— Ça doit être une erreur, fit-il. Je vais appeler.

Il écrasa le bouton de la sonnette qui faisait venir le serveur passant la nourriture et les plats dans la chambre par un petit guichet. Cela faisait deux jours qu'ils se trouvaient dans cette chambre du motel *Cabanas por el Mar*, un des innombrables établissements semant l'avenida de Las Americas, à la sortie de Saint-Domingue. Des bungalows alignés dans les bananiers et les cocotiers. Chacun d'entre eux comportait un garage et une chambre communiquant avec une salle de bains rudimentaire, une télé et un magnétoscope Samsung. Les clients entraient en voiture dans le garage, passaient dans la chambre où ils déposaient sur un guichet l'argent de la location pour deux ou trois heures, 100 pesos. Un garçon venait récupérer l'argent et une éventuelle commande de boisson ou de repas... Ensuite, ils repartaient de la même façon. Tout était géré d'un bungalow central qui passait les cassettes pornos.

La discrétion absolue...

Toute la journée, les voitures se succédaient, avec des passagères s'aplatissant sur leur siège à l'entrée pour qu'on ne puisse pas les reconnaître...

C'est Mercedes, la jeune femme qui l'avait contacté en pleine rue, qui avait amené Paul et sa compagne dans ce motel, après lui avoir donné l'ordre de quitter leur hôtel. Succinctement, elle avait expliqué

au défecteur de la CIA que « Mike » son « traitant » soviétique l'avait chargée, à travers de multiples intermédiaires, de veiller sur lui, en attendant qu'on puisse le faire partir pour un pays sûr où ses mérites seraient reconnus... Il n'avait pu prendre le contact prévu à cause de la surveillance du FBI à Washington, mais ses peines touchaient à leur fin...

Paul Kramer l'aurait embrassée. Sa joie était un peu retombée quand Mercedes l'avait averti :

— La CIA va tout faire pour vous retrouver. Nous savons qu'ils ont envoyé des tueurs pour vous abattre s'ils n'arrivent pas à vous faire revenir. Il faut vous cacher. Je m'occupe de tout. Une voiture viendra vous chercher dans une heure. Ne posez aucune question et faites ce que vous dira le chauffeur.

Cela s'était passé comme prévu. Kareen avait trouvé bizarre leur déménagement brusqué. En plus, Mercedes leur avait interdit de sortir. Finie la plage. Les premières heures, la vidéo l'avait distraite. Paul lui avait raconté une vague histoire de concurrence commerciale qu'elle avait fait semblant de gober... Le soir, Mercedes était revenue leur répéter de ne pas se montrer dehors et assurer Paul Kramer qu'il serait contacté par un « responsable ». Elle avait éludé toutes les questions et il ignorait même si c'était une Dominicaine travaillant pour un réseau de soutien communiste ou si elle était cubaine.

La seconde journée s'était écoulée, interminable et personne ne s'était montré. De nouveau, l'angoisse étreignait Paul Kramer. Il sursauta : Kareen était en train de secouer la porte comme une folle. Il bondit du lit et l'arracha du battant. Folle de rage, elle lui fit face.

— Qu'est-ce que c'est que cette salade ! hurla-t-elle. Pourquoi on est enfermés ? Je veux me tirer.

Violemment, Paul la gifla. Deux fois, trois fois, quatre fois. Jusqu'à ce qu'elle s'effondre en sanglots. Il la prit par les épaules et lui dit d'une voix pleine de fureur contenue :

— Écoute. J'ai décidé d'aller travailler dans un pays étranger pour des gens qui me paient très bien. Tu as vu ? Seulement, la CIA ne voulait pas que je parte. C'est pour cela que je dois me cacher, sinon, je serais obligé de revenir à Washington et je n'aurais plus de fric. Tu veux continuer à te foutre à poil pour les connards des *Good Guys* ?

Elle baissa la tête, ses sanglots se calmant et demanda d'une petite voix :

— Où on va aller ?

— En Europe, fit-il évasivement.

Il n'eut pas le temps de préciser. Un coup venait d'être frappé à la porte. Une clef tourna dans la serrure et la porte fut rabattue vers l'intérieur. Personne n'entra. Intrigué, Paul Kramer fit un pas en avant, scrutant l'obscurité.

Une voix étouffée demanda aussitôt :

— *Señor Kramer ?*

— Oui.

— Je suis la personne que vous attendez. Suivez-moi.

Le pouls de Paul Kramer monta instantanément à 150.

Il rentra une seconde dans la chambre pour lancer à Kareen, matée :

— Je reviens !

— Fermez à clef, intima l'inconnu d'une voix sans réplique.

Paul s'exécuta, prit la clef et rejoignit l'homme qui le guida dans un sentier traversant les massifs de bananiers. Ils débouchèrent au bord de l'avenida de las Americas. Ils traversèrent pour gagner les rochers surplombant la mer des Caraïbes. Les phares d'une voiture éclairèrent un visage basané et Paul Kramer fut déçu : ce n'était pas un Soviétique.

Il lui tendit la main et dit d'une voix un peu chargée d'emphase, en anglais rocailleux.

— Je suis le capitaine Manuel Rodriguez, des forces armées cubaines.

Un petit frisson parcourut Paul Kramer. Un Cubain des Services de Renseignement. Un de ceux contre qui il avait lutté pendant un quart de siècle.

— Enchanté, bredouilla-t-il. Vous êtes venu de la part de Mike ?

— Exact, confirma le Cubain, ma mission consiste à vous exfiltrer de la République Dominicaine vers Cuba. De là, vous serez acheminé à votre destination définitive. Moscou.

— Moscou ! répéta Paul Kramer.

— Bien sûr, renchérit le Cubain. Vous y serez récompensé comme vous le méritez et travaillerez désormais à bâtir la paix mondiale.

Toujours le même discours. Il avait l'impression de rêver. Mais il se reprit aussitôt.

— Que dois-je faire ?

— Rien, dit son interlocuteur. Je suis désolé de vous imposer cette résidence indigne de vous, mais le gouvernement de ce pays est aux ordres de l'impérialisme américain, aussi nous devons être prudents. Des agents de la CIA vous cherchent dans toute la ville. Il faudra partir clandestinement. Je suis en train de mettre les détails au point.

— Je vais attendre longtemps ? demanda anxieusement Paul Kramer.

— Non. Mais nous devons nous organiser. Les Américains ont promis une grosse prime. Je pense que je reviendrai vous chercher dans deux jours. D'ici là, courage. Vous n'avez besoin de rien ?

— Des journaux.

— Je vous en ferai porter.

— Et s'ils me découvrent ici ?

Le Cubain lui adressa un sourire rassurant.

— Ne craignez rien. Vous êtes sous notre protection.

Ils retraversèrent et avant de rentrer au motel, le Cubain étreignit Paul Kramer. Il sentait l'eau de toilette bon marché.

— *Adios, amigo !*

Il se perdit dans l'ombre des bas-côté et Paul le vit monter dans une voiture qui n'alluma pas ses feux de position tout de suite : impossible de distinguer son numéro. Un bon professionnel... Il regagna le bungalow à la fois exalté et angoissé. Cette fois, il devenait un traître à part entière. Il essaya de chasser de son esprit l'image de Mary et de ses deux enfants.

Kareen était prostrée sur le lit. Il annonça, fanfaron :

— Nous partons dans deux jours.

Le large rebord du feutre noir porté droit comme les Indiens de Bolivie cachait en partie le visage de Flor Mochis. Quand elle leva la tête, Malko aperçut deux yeux noirs étirés d'une dureté inattendue chez une femme, des pommettes saillantes et une large bouche pulpeuse rouge comme une grenade. Elle s'ouvrit sur des dents éblouissantes lorsque la jeune femme tendit à Malko une longue main fine.

— *Buenos noches, señor.*

Elle avait une voix rauque, comme si elle s'était rincé la gorge au rhum toute la journée. Sa lourde poitrine était enfermée dans un chemisier noir ouvert très bas ; son pantalon ajusté, de même couleur, disparaissait dans des santiags, sa taille était sanglée dans une large ceinture de cuir cloutée. Malko se dit que le lieutenant Flor Mochis était une des plus attirantes salopes tropicales qu'il ait jamais croisée.

— Allons nous asseoir, suggéra Jim Harley.

Le *Raffles* était déjà plein de Noirs bruyants, agglutinés au bar. Flor gagna la première un box dans la seconde salle, permettant à Malko d'admirer une croupe ronde et cambrée. Il ne s'attendait pas à une telle créature... Elle laissa tomber son sac sur la table avec un bruit sourd. Il contenait sûrement plus qu'un mouchoir et du rouge à lèvres. La serveuse déposait déjà devant elle une « Pinacolada » et Malko commanda une vodka.

Posément, elle ôta son feutre et planta son regard dans celui de Malko. Avec un intérêt non dissimulé. Les blonds ne couraient pas les rues à Saint-Domingue.

— Flor est un de mes meilleurs investissements dans ce pays, dit Jim Harley.

— Je n'en doute pas, assura Malko.

— Tu as trouvé quelque chose ? enchaîna aussitôt l'Américain.

Elle le toisa avec un sourire ironique.

— Tu crois que c'est facile ! Un peu de patience. J'ai alerté tous les *lagartos*⁽¹⁷⁾ qui traînent. Ils vont venir, ils ont faim.

— Vous pensez que Paul Kramer est encore ici ? demanda Malko.

Elle écrasa une cacahuète dans ses longs doigts, expédiant à Malko un regard qui embrasa son ventre.

— J'ai vérifié à l'aéroport, j'y ai des amis... Rien du côté officiel. Chez les narcos, j'en aurais entendu parler. Par la frontière avec Haïti aussi. Il n'y a pas beaucoup d'étrangers qui s'y rendent en ce moment... À mon avis, Kramer n'a pas quitté le pays.

— Cuba n'est pas loin...

Elle acheva son verre, d'une longue gorgée.

— *Claro que si !* fit-elle, mais il n'y a pas de liaisons. Même les pêcheurs de là-bas ne viennent pas.

On lui apporta une seconde « Pinacolada » qu'elle attaqua avec la même énergie.

Malko l'observait. Les boutons de son chemisier semblaient prêts à sauter sous la pression de ses seins. Son regard remonta, croisant celui de Flor. Il crut y lire quelque chose de sexuel et de violent. Et, brutalement, la lumière s'éteignit.

Jim Harley jura.

— *Shit !* La panne.

Toute la rue s'était éteinte. Au bar, on s'affairait autour des bougies. Malko demanda :

— Ça peut durer longtemps ?

— Quelques heures ou quelques jours, dit l'Américain, tout ce quartier est pourri.

— Et on coupe chez les pauvres avant les riches ! compléta Flor Mochis.

Quand la serveuse vint poser une bougie sur la table, Malko s'aperçut qu'elle avait déjà vidé sa seconde « Pinacolada »... Jim Harley se leva pour aller s'occuper du groupe électrogène. Flor héla la serveuse d'un geste autoritaire. Quelques secondes plus tard, on lui apportait une « Pinacolada » toute neuve.

Flor y trempa ses lèvres et tourna vers Malko des yeux où dansait la lueur de la bougie. Ils étaient les seuls dans leur coin, mais au bar, les consommateurs s'étaient mis à chanter. Sa cuisse s'appuyait contre celle de Malko, assis à côté d'elle sur la banquette.

— Première fois que vous venez à Saint-Domingue ?

— Oui.

— Vous aimez ?

— Beaucoup. Les femmes sont superbes. Vous particulièrement.

Elle eut un rire de gorge, rauque et chaud.

— *Claro que si !* et elles aiment les hommes. Ici, on fait tout le temps l'amour. Les hommes riches ont trois ou quatre maîtresses qu'ils voient tous les jours.

— Vous êtes mariée ?

— Non.

Elle lui souriait dans la pénombre, sa cuisse toujours collée à la sienne.

Elle se pencha pour prendre son verre : un de ses seins s'appuya contre la main de Malko et il s'aperçut qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Un contact électrique qui sembla troubler Flor autant que Malko. Elle renversa la tête en arrière sur le dossier de la banquette, les seins dardés, les pointes se dessinant sous la soie.

Lentement, elle tourna son visage vers lui. Ses yeux noirs avaient un éclat magnétique. Leurs regards restèrent accrochés.

Et la lumière se ralluma... Saluée par les hurlements des clients du bar. Aussitôt un merengue endiablé jaillit des haut-parleurs. La tension entre Flor et Malko baissa d'un cran.

Un homme traversa la salle, s'approchant d'eux. Flor Mochis leva la tête et lui lança d'une voix froide.

— *Hola, Juan, que tal ?*

Le dénommé Juan se pencha à son oreille après lui avoir adressé un sourire servile et se mit à chuchoter. Flor ne bronchait pas. Quand il eut fini, elle prit dans son sac quelques billets, en fit une boule et la fourra dans la main de son informateur qu'elle congédia d'une tape sur la hanche.

Malko remarqua que le dénommé Juan semblait encore plus fasciné par les seins de Flor que par sa prime. C'était rare de rencontrer un bombe sexuelle de cet acabit... Dès qu'il se fut éloigné, elle se tourna vers Malko.

— Le señor Kramer est sous la protection du colonel Ricardo Gomez. Il est caché dans un motel et s'apprête à quitter Saint-Domingue.

CHAPITRE VII

Malko regarda le sourire triomphant de Flor Mochis. Impressionné par son efficacité.

Non seulement sa voisine était une splendide créature, mais elle connaissait son métier...

— Qui est le colonel Ricardo Gomez ? demanda-t-il.

— Un lagarto, laissa-t-elle tomber. Il gagne 1 200 pesos par mois⁽¹⁸⁾, mais il a une villa sur l'avenida Mirador del Sur, une BMW, quatre maîtresses ; et une splendide hacienda, à côté de la grande sucrerie du « gringo », à la Rumana.

— Comment fait-il ?

— Il se débrouille. Les bordels. La protection du trafic de drogue. L'immobilier. Son père était un ami de Raphaël Trujillo. Il a gardé des relations...

— Il est engagé politiquement ?

— Non, il n'y a que l'argent qui l'intéresse.

— L'affaire Paul Kramer, c'est politique, remarqua Malko. Il a des contacts avec les Cubains ou les gens de l'Est ?

Le vacarme au bar où le rhum coulait à flots s'était encore amplifié, les clients tapant sur le comptoir pour rythmer les merengues. Flor et Malko étaient obligés de hurler pour s'entendre.

— Non, affirma-t-elle. Mais pour les dollars, il rend n'importe quel service...

— Vous savez comment Kramer et son amie doivent partir ?

Elle le regarda, surprise.

— Mon informateur ne m'a parlé que d'une seule personne. L'Américain.

Qu'était devenue la strip-teaseuse ? Nouveau mystère.

— Vous connaissez le nom du motel où se trouve Paul Kramer ? demanda-t-il.

— *Claro que si ! Au Cabanas por el Mar*, sur l'avenida de Las Americas, en dehors de la ville. Ce n'est pas un vrai hôtel, il reçoit seulement les couples pour une heure ou deux.

— Allons-y.

Flor marqua une imperceptible hésitation, puis se leva, enfonça son feutre noir presque au ras des yeux, ramassa son sac et fit d'un ton décidé :

— *Vamos*.

— Je dois récupérer des gens qui travaillent avec moi, dit Malko. On passe d'abord au *Sheraton*.

Flor se retourna et s'immobilisa.

— Non, fit-elle d'un ton péremptoire. Il ne faut pas nous faire remarquer. Là-bas, on va seulement en couple... Et si nous le trouvons, j'ai ce qu'il faut, ajouta-t-elle en tapotant son sac en bandoulière d'un air entendu.

Il n'y avait plus qu'à s'incliner.

Jim Harley, qui s'affairait au bar, leur adressa un clin d'œil appuyé et les sifflements admiratifs de ses clients imbibés de rhum couvrirent un instant le merengue quand Flor défila devant eux, hiératique comme une princesse inca.

Dehors, l'air était tiède et humide. Flor Mochis se dirigea vers les débris d'une Chevrolet de la guerre de 14 qui semblait tenir uniquement par la peinture. Au moment de s'y installer, elle se retourna vers Malko :

— Vous avez une voiture ?

— Oui.

— Prenons-la. La mienne est connue et dans ce genre d'endroits, ce ne sont jamais les femmes qui conduisent.

Ils prirent place dans la Colt de location de Malko et Flor posa son sac à terre. Elle le guida pour sortir de la « zona colonial » et gagner le pont Duarte qui enjambait le rio Ozana, pour aboutir sur l'autoroute à deux voies qui longeait la côte. À leur gauche, des néons clignotaient tous les cent mètres : les innombrables motels de passe et quelques bars en plein air installés sur le bas-côté de l'avenida de Las Americas.

Cinq kilomètres plus loin, un panneau lumineux bleu et blanc apparut à gauche : *Cabanas por el Mar* avec, en lettres rouges : *Lo Mejor*.

— C'est là, annonça Flor Mochis.

Malko coupa l'autoroute un peu plus loin et revint vers l'entrée du motel. Ses phares éclairèrent des dizaines de tableaux appuyés au mur d'enceinte du motel, éclairés par des lumignons posés sur le sol.

À côté de l'entrée, une silhouette enveloppée d'un poncho veillait sur les tableaux. En voyant la voiture elle se précipita, forçant Malko à s'arrêter pour ne pas l'écraser. Il aperçut deux grands yeux noirs, un visage avenant et la fille demanda :

— *Señor*, venez voir mes tableaux.

— *Vamos, vamos*, grommela Flor.

La vendeuse de tableaux n'insista pas et disparut dans l'obscurité.

Malko remonta une allée bordée des deux côtés de petits bungalows. La plupart des portes étaient ouvertes. Le sentier tournait plus loin et redescendait vers la sortie.

Au passage, ils aperçurent un bungalow différent des autres avec une partie vitrée. Un homme assis dans un fauteuil regardait la télé : le gérant du motel.

Arrivée à la sortie, Malko fit demi-tour. En tout, ils n'avaient vu que quatre portes de garage fermées. Il revint sur ses pas, lentement et Flor remarqua d'un ton ironique.

— Ce n'est pas la bonne heure. Les gens viennent l'après-midi. Les hommes mariés sont en famille maintenant.

— Je veux savoir dans quel bungalow se trouve Paul Kramer, dit Malko. Nous allons attendre.

Les clients ne restant qu'un temps limité, ce serait relativement facile...

— Entrez dans celui-là, conseilla Flor Mochis, lui désignant un garage vide jouxtant un des quatre occupés.

Malko y pénétra et arrêta son moteur. Il y avait à peine la-place de sortir de voiture. Il poussa la porte de la chambre, meublée d'un lit et d'un ensemble télé-magnétoscope Samsung posé sur une console. Il régnait une chaleur moite et Flor mit aussitôt le climatiseur en route. Il démarra avec des grincements à fendre l'âme.

Quelques instants plus tard, on frappa au guichet découpé dans la porte donnant sur le garage. Malko le fit coulisser, découvrant le visage ridé d'un vieil homme qui lui adressa un sourire édenté.

— *Buenas, caballero ! Cien pesos, por favor. Quiere tomar una cerveza ?*

— Non merci, dit Malko, en donnant les cent pesos.

Le judas se referma et il entendit la porte du garage basculer avec un bruit métallique. Ils étaient tranquilles.

Flor Mochis jeta son sac sur le lit et ôta son feutre, libérant ses cheveux noirs. Malko se dirigeait déjà vers la porte quand elle l'arrêta.

— Attendez ! Il rôde encore peut-être par là.

Au même moment, l'écran de la télé s'alluma. Quelques images brouillées, puis ils virent un couple en train de copuler bestialement, de profil par rapport à l'écran.

L'homme tenait sa partenaire aux hanches et s'enfonçait régulièrement en elle avec des grimaces de plaisir. À chaque allée-venue, on pouvait mesurer la longueur de son sexe. Une musique rythmée accompagnait la scène.

La bouche sensuelle de Flor se tordit en un sourire plein de dérision.

— Ils mettent ça pour exciter les putains qui viennent ici, fit-elle.

Debout, appuyée au mur, elle semblait hypnotisée par l'écran. Malko sentit monter de son ventre une coulée de feu. L'atmosphère encore moite de cette pièce minuscule, l'environnement et le regard trouble de Flor le ramenaient une heure plus tôt, au *Raffles*.

Il fit un pas vers elle et leurs corps se touchèrent. Du pubis à la pointe des seins. Flor ne broncha pas, surveillant l'écran par-dessus l'épaule de Malko. Il posa les mains sur le chemisier, emprisonnant doucement ses seins libres. Flor consentit alors à détourner son regard vers lui. La musique du clip porno avait cessé, faisant place à des soupirs de rut, à des gémissements de femme forcée et heureuse.

— Tu veux me baiser, comme les putains qui viennent ici.

La voix de Flor était encore plus rauque que d'habitude. Elle défiait Malko de son regard magnétique. Sa phrase était plus une constatation qu'une interrogation. Sous la pression de son ventre, l'image de Paul Kramer s'effaça du cerveau de Malko. La situation était trop chargée d'érotisme pour ne pas la vivre à fond. Quand il défit les boutons du chemisier, les seins parurent lui jaillir au visage.

Sa respiration se fit plus rapide tandis qu'il caressait la chair ferme et tiède, agaçant les pointes jusqu'à ce que Flor émette un gémissement ravi et que ses mains partent fiévreusement à la recherche de son sexe. Elle poussa un petit cri en s'apercevant de son état.

Leurs regards se croisèrent : il lut dans celui de Flor un désir brutal, sauvage, comme un homme. Il voulut l'embrasser, mais elle détourna le visage.

— Non, baise-moi comme une putain.

Ils oscillaient, toujours debout contre le mur.

Pendant un instant, Malko se demanda si elle n'avait pas inventé l'histoire du motel pour en arriver là.

Il l'entraîna vers le lit. Elle s'y laissa tomber, à plat dos, dépoitraillée, les cheveux en désordre, le défiant de ses prunelles noires, superbe.

Il lui arracha la grosse ceinture, défit le pantalon serré, le faisant glisser sur ses hanches, découvrant le ventre bombé, le haut des cuisses charnues. Avec un regard ironique et trouble, elle se laissait faire, sans l'aider. Pris d'une brusque inspiration, il la retourna, tira encore un peu sur le tissu, faisant descendre le pantalon jusqu'à ses genoux. Et sans même l'enlever, il s'enfonça dans le sexe, sentant le miel brûlant couler sur lui. Puis, la tenant par les hanches, il se mit à la besogner furieusement, à coups de reins puissants qui arrachaient des soupirs rauques à Flor.

Les mains crispées sur les draps sales, elle tendait vers lui sa croupe ronde, pour mieux se faire saillir. Malko ralentit un peu son rythme. Puisqu'elle avait demandé à être traitée comme une pute, elle allait l'être.

Quand Flor le sentit se retirer, elle tourna la tête, étonnée.

— Tu n'as pas...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Il appuyait déjà son sexe

sur l'ouverture de ses reins, pesant de tout son poids. Il sentit une brève résistance, puis il s'enfonça d'un seul coup. Flor poussa un hurlement de bête blessée.

— *Lagarto* !

Décidément, c'était son mot favori... Elle se tortilla, essayant de se dégager mais la résistance ne faisait qu'enfoncer encore un peu plus le pal dans ses reins. Il grondait, comme un fauve en colère. Les mains solidement crochées dans ses hanches, Malko commença à bouger lentement, savourant ce viol exquis. À chaque mouvement, Flor poussait un cri rauque. Il abandonna ses hanches pour s'emparer à nouveau des seins qu'il tortura à plaisir. Progressivement, les hurlements firent place à une sorte de ronronnement continu et Flor se mit à lui rendre ses coups de reins. Quand il explosa, elle se caressait frénétiquement et jouit aussitôt avec des jappements de chiot.

Le clip porno qui avait déclenché Flor passait toujours. Celle-ci se retourna, les yeux au milieu de la figure.

— Je t'aurais tué ! Il y a très peu d'hommes qui m'ont prise ainsi.

Ils restèrent foudroyés, inondés de sueur.

Un sourire sensuel écarta ses belles lèvres.

— Tu as de la chance que tes yeux m'aient rendue folle, au *Raffles*, dit-elle. Quand je t'ai vu, j'ai eu envie que tu m'enfonces ta queue jusque dans la gorge...

Malko, dégrisé, repensait à sa mission. Il se rajusta et Flor en fit autant.

Cinq minutes plus tard, ils se glissaient dans le garage, soulevaient la porte métallique et sortaient.

La nuit était tiède, le ciel piqueté d'étoiles et le silence presque absolu.

Le bungalow voisin du leur était vide maintenant, lui aussi. Flor sortit de son sac un gros « 357 Magnum » nickelé et le garda à la main.

Ils remontèrent l'allée. Toutes les portes des garages étaient ouvertes, sauf une. Ils en firent le tour, tombant sur un carré de lumière : un vasistas dont le volet était resté ouvert. Malko se hissa sur la pointe des pieds et aperçut un moustachu ventripotent en train de s'agiter sur une mince pute à la robe retroussée qui regardait le plafond en poussant des grognements syncopés. Ils redescendirent la rangée suivante et passèrent devant la cabane du gérant. Il lisait, les pieds sur la table.

— Lui doit savoir, remarqua Malko.

— Il ne dira rien, dit Flor. Il aura peur. Le motel appartient au colonel.

Il restait deux bungalows occupés. Malko examina les vasistas : aucune lumière à l'intérieur. Les garages étaient impossibles à ouvrir de l'extérieur. Il hésitait sur la conduite à tenir, quand Flor remarqua à

voix basse :

— Quelquefois, les gens qui viennent le soir restent dormir. On ne leur dit rien car il n'y a pas de clients la nuit. Il faut revenir demain matin. Celui qui restera fermé sera celui du señor Kramer.

Le défecteur de la CIA pouvait être armé, Malko ne tenait pas à engager une bataille dans l'obscurité... Il se rangea à l'avis de Flor Mochis.

Ils regagnèrent le bungalow et remontèrent dans la Colt.

— J'ai faim, dit Flor.

— Allons dîner, proposa Malko. Tu connais un endroit ?

— Oui, le *Toledo*, un restaurant espagnol, juste à côté du « Capitolio⁽¹⁹⁾ ».

Pendant qu'il roulait sur l'avenida de Las Americas déserte, elle se remaquilla et se recoiffa. Lorsqu'ils arrivèrent au restaurant, dans le quartier résidentiel de l'ancienne clique de Trujillo, à part les yeux cernés, elle était impeccable, le feutre noir bien droit sur la tête.

Le rouge du Chili tapait fort et Malko se sentait la tête lourde. Il en savait un peu plus sur Flor. Elle gagnait huit cents pesos par mois, était divorcée et espérait un jour émigrer aux États-Unis. En attendant, elle arrivait à mener une vie décente grâce aux primes de Jim Harley. Parfois au risque de sa vie, car les *narcotraficantes* ne plaisaient pas. C'est la raison pour laquelle il y avait le « 357 Magnum » dans son sac. Malko la ramena à sa voiture.

Elle lui fit face, les yeux brillants et dit de sa voix rauque :

— J'espère que tu auras encore besoin de moi... Quand je pense à tout à l'heure, cela me brûle là.

Sa main était posée entre ses cuisses. Pour la première fois, ils s'embrassèrent. violemment, entrechoquant leurs dents. Quand elle eut repris son souffle, elle lui dit soudain :

— Demain matin, je préfère que tu ailles seul. Il ne faut pas qu'on me voie.

Il comprit soudain pourquoi elle l'avait dissuadé de parler au gardien.

— Nous pouvons dîner ensemble demain soir, proposa Malko. Viens me chercher au *Sheraton*.

— D'accord, après nous irons danser, dit-elle.

Elle sauta de la voiture et se dirigea vers son tas de boue, pendant que Malko faisait demi-tour. Il y eut une pétarade bruyante, un nuage de fumée puis le couinement désespéré d'un démarreur tournant dans le vide. Malko revint en marche arrière. Flor le hêla.

— Raccompagne-moi, elle ne veut pas partir, je m'en occuperai

demain matin.

Cinq minutes plus tard, il la déposait devant une mesure en bois de la calle Las Damas. Elle lui adressa un dernier soupir sensuel et carnassier.

— *Hasta luego.*

Malko traversa le hall désert du *Sheraton*. Les clefs de Chris et de Milton se trouvaient dans la case, donc les deux gorilles étaient sortis. Il prit la sienne, se demandant ce qu'il allait faire de Paul Kramer, après l'avoir retrouvé.

Aucun moyen légal de l'entraîner hors du pays. Il fallait le convaincre ou le kidnapper. Deux possibilités également délicates... Un vacarme incroyable montait du Malecon fermé à la circulation pour une sorte de kermesse populaire.

À peine était-il dans sa chambre que son téléphone sonna.

— Mister Linge ? Malko Linge ?

C'était une voix un peu tendue incontestablement américaine.

— Oui, dit Malko.

— Je suis Paul Kramer. Il faut que je vous voie tout de suite, je suis en danger.

CHAPITRE VIII

Malko demeura muet de stupéfaction quelques instants. Il s'attendait à tout, sauf à cela. D'abord, il fallait être certain qu'il s'agissait bien de l'Américain.

— Donnez-moi votre numéro d'immatriculation de la CIA, dit-il.

Paul Kramer récita les huit chiffres sans hésiter. Malko prit le dossier et les vérifia. C'étaient les bons. Paul Kramer enchaîna, d'une voix pressante :

— Je n'ai pas le temps de répondre à vos questions. On m'a enfermé, j'ai pu me libérer. Mais ils me cherchent.

— Qui ?

— Ceux qui me gardent. Des Cubains et des gens d'ici.

— Où êtes-vous ?

— Je me cache... dans l'ancienne FERIA Ganaderia désaffectée en bordure de l'autopista 30 de Mayo. Vers le kilomètre onze. Juste en face, il y a un monument à la mémoire de Raphaël Trujillo. Arrêtez-vous à côté et donnez trois coups de phare. Je vous rejoindrai.

— Pourquoi vous êtes-vous enfui ?

— Je vous expliquerai plus tard. Venez vite.

Il raccrocha, laissant Malko perplexe. Que signifiait ce nouveau développement ? Apparemment, le tuyau de Flor Mochis était crevé. L'endroit où il avait rendez-vous était à l'opposé du motel *Cabanas por el Mar*. Ce coup de fil était plus que suspect. Mais il ne pouvait pas ne pas aller au rendez-vous. Il appela sans succès les chambres de Chris et Milton. Et il n'avait même pas une arme !

Il descendit, traversa le hall désert, inspecta la salle de jeux, en face. La fête continuait sur le Malecon. Où étaient passés les deux gorilles ? Furieux, il revint dans le hall, essaya le *Raffles*. Une voix espagnole lui dit que le señor Jim était sorti. Il appela le numéro personnel de Henry Fairmont. Pas de réponse. Et le temps s'écoulait. Sautant dans sa Colt, il s'engagea dans l'avenida Independencia.

Espérant que Flor Mochis n'était pas ressortie.

L'escalier branlant sentait le poisson et la crasse. Malko craqua une allumette et inspecta les boîtes aux lettres. Sur l'une d'elles, une

inscription à l'encre rouge indiquait : F. Mochis. Primero. Au milieu de craquements du bois pourri, il monta jusqu'au palier, frappa à la porte où une carte de visite était épinglée. Il frappait encore quand une porte s'ouvrit brutalement, dans son dos. Il n'eut même pas le temps de se retourner. Le canon d'une arme s'enfonçait violemment dans sa nuque, le projetant contre le mur.

— Ne bouge pas, *lagarto* !

Flor Mochis était toujours aussi douce.

— C'est moi, Malko.

L'arme se décolla de sa nuque, il fit demi-tour, ébloui par le faisceau d'une torche électrique, aperçut Flor vêtue d'un long T-shirt, les cheveux défaits, pieds nus dans des escarpins, son « 357 Magnum » nickelé au poing.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

Malko le lui expliqua, sans même qu'elle le fasse entrer. Sa réaction fut rapide et brutale.

— C'est un piège, mais il faut aller voir. Attends-moi.

Elle referma la porte, le laissant sur le palier. Elle réapparut quelques minutes plus tard, vêtue d'un polo et de jeans enfoncés dans des bottes bleues cloutées à hauts talons. Son arme était glissée dans sa ceinture au milieu du dos.

— *Vamos*, dit-elle simplement.

Il leur fallut quand même près de vingt minutes pour remonter le bord de mer, traversant tout Saint-Domingue. À partir du kilomètre 5, il n'y avait plus que des maisons clairsemées et quelques hôtels. À leur gauche, la mer des Caraïbes bruissait doucement. Un kilomètre avant le lieu du rendez-vous, Flor se laissa glisser sur le plancher de la voiture, complètement invisible de l'extérieur.

Peu après, les phares éclairèrent à droite un long mur : l'ancienne *Ganaderia*. Un panneau délavé en annonçait la rénovation imminente. Le coin était sinistre, aucune circulation. À sa gauche, Malko aperçut une masse sombre sur le trottoir, longeant la mer.

— C'est là, annonça Flor.

Malko fit demi-tour un peu plus loin, revenant sur la voie extérieure et stoppa. Les phares révélèrent une stèle bizarre : une portière de voiture sur un socle de béton où une plaque était scellée. C'est à cet endroit que Raphaël Trujillo, El Benefactor, avait été assassiné le 30 mai 1961... Pas rancuniers, ses assassins lui avaient élevé un monument.

Malko donna trois coups de phare et descendit. Dans son dos, il entendit Flor chuchoter.

— *Vaya con Dios* !

Il atteignit le monument. Autour des trous dans la portière, on avait barbouillé de la peinture rouge imitant les taches de sang. Très

kitch... Il regarda autour de lui : pas un chat. Deux ou trois minutes s'écoulèrent.

Il allait repartir quand un bruit léger le fit se retourner. Son estomac se noua. Trois silhouettes venaient d'émerger de la plage en contrebas. Des hommes qui se déployèrent aussitôt entre sa voiture et lui. La lumière des lampadaires révéla des têtes jeunes, brutales, sans expression. Ils avançaient, silencieux comme la mort.

L'un d'eux leva la main et la lame d'un rasoir brilla. Malko n'eut pas le temps de réagir. Reculant, il se heurta à quelque chose de dur. Deux bras le serrèrent à l'étouffer. Par-dessus son épaule, il aperçut un nouveau venu, énorme, surgi de derrière le monument, qui le neutralisait totalement, lui décollant les pieds du sol... Les trois autres accouraient. Le gros cria :

— Donnez-lui le traitement !

Le premier des tueurs venait sur lui, le rasoir haut. Malko esquiva au prix d'un effort surhumain et la lame ne fit que lui entamer légèrement l'avant-bras. Celui qui le tenait le serra à lui rompre les os, et répéta :

— *Rapido ! Rapido !* Donne-lui le traitement !

Le second arrivait, tenant un poignard de survie à l'horizontale. Une lame de vingt centimètres dont un côté était une scie, effilée comme un rasoir. Malko se souleva, envoyant ses jambes à l'horizontale dans un mouvement désespéré. L'autre, gêné, s'arrêta, cherchant la faille. Le tueur au rasoir tournait autour de lui, prêt à frapper.

— *Lagartos !*

Le glapissement avait percé la nuit comme un cri de guerre. Les tueurs se figèrent. Une détonation claqua, assourdissante et le troisième tueur, demeuré en retrait, boula sur le trottoir. Du coup, celui qui tenait Malko lâcha prise, et les trois survivants du commando se dispersèrent en courant. Celui au poignard fonça vers la plage. Le « 357 Magnum » tonna de nouveau et il roula à terre avec un hurlement et y demeura immobile. Flor cria de toute la force de ses poumons :

— *Halto ! Policia !*

L'agresseur de Malko et le tueur au rasoir se séparèrent, détalant dans l'obscurité. Poursuivis par les projectiles. Trois détonations. Posément, les jambes écartées, Flor Mochis tirait en simple action avec son « 357 Magnum » pour avoir plus de précision.

Le gros homme courait maladroitement le long de la Ganaderia après avoir traversé la chaussée. Flor Mochis visa soigneusement. La détonation déclencha des couinements abominables de chiot écrasé. Malko et Flor se précipitèrent. Le gros homme tournait sur lui-même comme une toupie avec des cris déchirants. D'après ses mouvements

désordonnés, il devait être touché à la colonne vertébrale...

Une voiture ralentit en apercevant le corps étendu sur le trottoir et repartit sans demander son reste. Flor Mochis s'accroupit près du blessé qui continuait à couiner. Impitoyablement, elle lui cogna violemment les canines avec le canon de son arme. Sous le choc, il hurla de douleur, desserrant les mâchoires, et Flor en profita pour lui enfoncer le canon du « 357 Magnum » jusqu'à la glotte.

— Qui t'a envoyé ? gronda-t-elle de sa voix rauque.

Il émit un son indistinct et elle retira un peu l'arme pour qu'il puisse répéter.

— *El Coronel*, murmura-t-il.

— C'est Gomez, fit-elle, en se retournant vers Malko. J'en étais sûre.

Le gros homme respirait avec un bruit de soufflet. Il eut un hoquet violent, vomit du sang et ne bougea plus.

— Comment ont-ils su ? demanda Malko.

— La fille qui vendait des tableaux, fit Flor Mochis. C'est la première fois que je la voyais. Ils sont bien organisés. Et ils te connaissent aussi.

Ils regagnèrent la Colt. Pendant que Flor rechargeait son arme, Malko fit le point mentalement. Il n'avait plus en face de lui un défecteur paumé mais un traître protégé par un réseau féroce et puissant. Est-ce que Paul Kramer n'était pas la « super-taupe » ?

— Allons au motel, dit-il.

Paul Kramer y était peut-être encore. Certain que Malko venait d'être éliminé.

Malko dévalait à tombeau ouvert l'avenida Mella, le cerveau en ébullition. Le fait que Paul Kramer l'ait sciemment entraîné dans un mortel guet-apens signifiait que l'agent de la CIA avait changé totalement de camp. À moins qu'il n'ait agi sous la contrainte... Ils franchirent le pont Mella sur le rio Ozama, rejoignant l'avenida de Las Americas. La circulation était nulle.

L'enseigne du motel était éteinte. Ils remontèrent les deux allées. Cette fois, toutes les portes des garages étaient ouvertes... Malko stoppa devant le bungalow du gérant éteint lui aussi.

Flor Mochis sauta à terre. Sans autre forme de procès, elle prit son arme par le canon et fracassa la vitre de la porte. Passant ensuite sa main par l'ouverture pour ôter le loquet. La lumière s'alluma et le gardien qui dormait en caleçon enroulé dans une couverture sur un lit de camp se dressa devant eux, abruti et terrifié.

Il le fut encore plus quand Flor lui appuya le « 357 Magnum » sur

la gorge.

— *Lagarto*, annonça-t-elle. J'appartiens à la DNI et j'ai besoin de ton aide.

— *Como no !* balbutia l'autre. Que...

— Le gringo que tu as hébergé, il est parti où et quand ?

Le gardien recula, secouant la tête.

— Le gringo ! Quel gringo ? Je ne connais pas les clients ici, on ne voit personne... Le motel est vide.

— *Lagarto !* répéta Flor en appuyant sur la détente du « 357 Magnum ».

Si le motel avait encore eu des clients, ils auraient cessé leurs ébats... Le gardien regarda stupidement le trou qui venait d'apparaître dans le carrelage entre ses pieds. Le canon du « 357 Magnum » remonta lentement pour se fixer sur son entrejambe. D'un pouce à l'ongle long et rouge, Flor Mochis ramena le chien de son arme en arrière avec un claquement sinistre.

— *Lagarto !* fit-elle d'une voix calme, si tu ne me dis pas la vérité, tu n'auras plus jamais à te soucier du Sida...

Le gardien regarda l'arme et ses attributs virils, avala sa salive et dit d'une voix blanche :

— Ils sont partis il y a une heure.

— Où ?

— Je ne sais pas, je le jure.

Les traits décomposés, les mains nouées sur ses parties vitales, les yeux baissés sur le « 357 Magnum », il avait l'air de prier.

— Qui est venu les chercher ?

— Un homme que je ne connais pas. Dans une voiture américaine toute neuve, bleue avec une plaque *exonerado*.

— Ah, je vois, dit Flor. Et qui t'avait ordonné de les prendre ?

— Le propriétaire du motel, *el señor coronel Gomez*. Mais si...

— Bien, dit Flor, conduis-nous au bungalow où ils se trouvaient.

L'homme chaussa des baskets et ils le suivirent. C'était un de ceux qu'ils avaient vu fermés. L'intérieur était semblable aux autres. Malko l'inspecta, sans découvrir autre chose qu'un vieux paquet de cigarettes Winston. Il n'y avait plus rien à faire et ils repartirent.

— Vous pensez pouvoir les retrouver ? demanda Malko.

Flor Mochis hocha la tête.

— Nous allons essayer. Par Jim. Il a un ami qui travaille avec Gomez. Mais il faut faire vite. Ils doivent chercher à le faire sortir. Le colonel peut le cacher n'importe où ; il possède plusieurs bordels, des maisons, des entrepôts et une villa à La Romana. Il est très puissant...

— Je vais essayer de mettre le gouvernement de notre côté, dit Malko. Maintenant que Paul Kramer a essayé de m'éliminer, nous avons une raison.

La femme-policier haussa les épaules.

— Essaye, mais les gens du « Capitolio » ne t'aideront pas. Gomez y a trop d'amis.

Ils repassèrent le pont et Malko la déposa devant sa mesure.

— Flor, dit-il. Tu m'as sauvé la vie. Tu ne crains rien pour toi ?

Elle eut un sourire résigné.

— Je savais que c'était un piège. Cet endroit est désert. Je ne pouvais pas te laisser mourir. « Je vais faire un rapport. Expliquant... que j'ai intercepté des voyous qui attaquaient un touriste... C'est le colonel Gomez qui risque de me faire des problèmes. Je prétendrai que je ne savais pas pour qui ces *lagartos* travaillaient. Ce n'est pas El Gordo^{20} qui dira le contraire, ajouta-t-elle avec un rire cruel. *Hasta luego*. À demain soir. Je t'appelle avant si j'ai quelque chose.

Malko repartit à travers les ruelles désertes de la zona colonial. La première chose à faire était de se procurer une arme et de secouer sérieusement Henry Fairmont.

Henry Fairmont semblait profondément contrarié par le récit de Malko... Depuis le matin, les télex crépitaient entre Langley et Saint-Domingue. L'ordre venait d'arriver enfin : Paul Kramer était officiellement un traître et le chef de station devait demander au gouvernement dominicain l'aide des forces de sécurité pour le retrouver et l'appréhender...

— Je vais aller au « Capitolio » voir le patron de la DNF, annonça l'Américain. Mais je doute qu'ils bougent beaucoup...

— Je continue de mon côté, dit Malko, vous pouvez avertir les Dominicains de ma présence.

Il s'était dopé avec trois expresso où il y avait presque autant de sucre que de café, pour se remettre de sa nuit agitée, et se sentait en pleine forme.

— Je préfère pas, fit le diplomate. En cas de problème, j'interviendrai.

Toujours Ponce Pilate. Malko devait maintenant se reposer entièrement sur les tuyaux de Jim Harley et le temps pressait. Si on avait voulu l'éliminer, c'est que le départ de Paul Kramer était imminent.

Chris et Milton traînaient dans le hall du *Sheraton* l'arme au pied, fascinés par la vitrine d'une boutique de décoration où trônait un bureau de laque noire, de style Louis XIV, insolent de beauté, rehaussé de bronzes à l'or fin, un des bijoux de la collection Claude Dalle. Pensant que Malko n'avait pas besoin d'eux, les deux baby-sitters étaient partis observer la fête populaire sur le Malecon et avaient

oublié l'heure.

Il restait donc Jim Harley.

Jim Harley prenait son bain de soleil sur sa terrasse. Malko lui tapa sur l'épaule et il sursauta, ôtant les coques qui protégeaient ses yeux.

— Ah, c'est vous ! fit-il. Vous avez fait fort, cette nuit ! Flor m'a tout raconté.

— Oui, heureusement qu'elle était là. Justement c'est elle qui a tiré, corrigea Malko, mais j'aimerais que vous me procuriez une arme.

Jim Harley sourit.

— Ça, c'est facile. Venez en bas.

Malko le suivit dans sa chambre où il ouvrit un tiroir. Il y avait là une bonne vingtaine de pistolets et de revolvers ! De tous les calibres, de tous les modèles...

— Vous les vendez ?

— Non. Ce sont les clients qui me les ont laissés en gage pour des consommations qu'ils n'avaient pas payées. Du temps de Trujillo, il y avait beaucoup d'armes ici, mais les Dominicains sont très pacifiques. Ils préfèrent transformer leur arsenal en rhum...

Malko choisit un automatique PPK 9 mm en parfait état avec un chargeur de rechange. Chien extérieur et assez petit pour qu'il puisse le dissimuler sur lui. Jim Harley semblait préoccupé.

— Je ne pensais pas que l'affaire Kramer évoluerait ainsi, dit-il. J'aurais juré qu'il s'agissait d'un pauvre type. Si le colonel Gomez est mêlé à ce truc, il faut être très prudent. C'est un homme puissant et dangereux qui dispose des tueurs des réseaux *narcotraficantes*.

— Vous le connaissez ?

— Oui, la DEA l'a dans le collimateur. Militaire typiquement « latino ». Corrompu, arrogant et bon vivant. Il a amassé une fortune considérable avec la drogue et les bordels...

— Mais pourquoi se mouille-t-il dans l'affaire Kramer ?

— J'y ai réfléchi, dit Jim Harley. Gomez est très lié avec les sandinistes d'ici. À l'ambassade du Nicaragua il y a un « conseiller » cubain. Ceux-ci s'occupent aussi des avions chargés de drogue. Ils financent leurs opérations clandestines de cette façon. C'est de ce côté-là qu'il faut chercher...

— Vous croyez qu'ils vont le faire partir sur un avion cubain ?

— Ça m'étonnerait.

— Alors, comment vont-ils l'exfiltrer ?

— J'ai un ami qui cherche. Il est bien introduit chez le colonel Gomez. Un barman de l'hôtel *Embajador*, Jésus. Il doit me contacter

aujourd'hui.

— Nous devons absolument mettre la main sur Paul Kramer, dit Malko. Il est le chef d'une importante affaire de contre-espionnage qui risque de pourrir la Company.

Jim Harley leva les yeux au ciel.

— Revenez me voir demain matin. Si j'ai quelque chose d'ici là, je vous téléphone au *Sheraton*.

— À propos, Paul Kramer a quitté le motel dans une grosse américaine neuve avec une plaque *exonerado*. Cela vous dit quelque chose ?

— Bien sûr. C'est encore Gomez. Il a pu faire entrer quelques voitures hors douane, des Chevrolet « Caprice », toutes neuves et il les prête à ses copains qui font le taxi ou transportent les personnalités importantes dans ses bordels... Il y en a toujours en face de l'hôtel *Embajador*.

Malko se retrouva dans les ruelles bruyantes et sales de la zona colonial. Au *Sheraton*, Chris et Milton veillaient près du téléphone mais n'avaient reçu aucune nouvelle de Flor Mochis. Tous trois se rendirent à la cafétéria de la piscine, après avoir prévenu le standard.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Malko était réveillé depuis six heures du matin. La journée et la soirée s'étaient écoulées, interminables. Lui et les gorilles n'avaient pas bougé de l'hôtel. En vain. Flor ne s'était pas manifestée. Ou elle avait décroché, par crainte de Gomez, ou ses recherches n'avaient rien donné. Le seul espoir de Malko reposait sur Jim Harley. La tête lourde, il s'engagea sur le Malecon. La sarabande des merengues avait duré jusqu'à trois heures du matin...

L'embouteillage, Place Independencia, était pire que d'habitude. Il mit vingt minutes à gagner la calle Hostos.

Il se demandait si ses efforts n'étaient pas vains. Paul Kramer avait eu dix fois le temps de filer. La police dominicaine ne possédait même pas une photo de l'Américain, mais seulement le numéro de son passeport et un vague signalement.

Arrivé devant l'immeuble du *Raffles*, Malko monta directement à la petite terrasse où Jim Harley prenait toujours son bain de soleil. L'Américain se trouvait à sa place habituelle, allongé sur le dos. Ses coques protégeant ses yeux étaient tombées mais il ne craignait plus le soleil qu'il fixait de ses yeux grands ouverts : un long poignard était enfoncé dans sa poitrine à la hauteur du sternum, le clouant au sol comme un papillon.

CHAPITRE IX

Malko resta figé d'horreur. À part la rumeur lointaine des klaxons on n'entendait que le bourdonnement des grosses mouches attirées par le sang. Jim Harley n'avait pas vu son assassin, les yeux cachés sous les coques. Ce dernier n'avait frappé qu'une fois, avec une force colossale, lui faisant éclater le cœur sous le choc. La mort avait dû être instantanée. Malko trouva brusquement rassurant le poids du PPK glissé dans sa ceinture sous sa chemise.

Avait-on tué Jim Harley pour intimider Malko ou parce qu'il avait appris quelque chose ?

Il pensa aussitôt à Flor Mochis. Il n'y avait plus rien à faire pour Jim Harley, mais la femme-policier ignorait peut-être encore ce qui lui était arrivé... Malko redescendit l'escalier étroit quatre à quatre, rejoignant Chris et Milton tassés dans la Colt.

— Jim a été assassiné, annonça-t-il. J'espère que Flor Mochis...

Les deux Américains contemplaient les rues étroites de la zona colonial avec hostilité. Comme si l'assassin les guettait, eux aussi. Malko dévala la calle Hostos et tourna à droite. Chris et Milton étaient muets, prêts à défourailler à la moindre alerte.

Un bloc avant la masure où habitait Flor, il aperçut une Chevrolet verte déglinguée de la police, avec quatre policiers casqués à bord. Deux autres veillaient devant la porte. Il descendit, suivi des deux gorilles. Un civil avec une chemise à fleurs leur barra le chemin.

— *No pasan, caballeros.*

Chris Jones exhiba aussitôt sa carte du Secret Service. Plus que le document, leur carrure poussa le policier dominicain à s'effacer. Malko monta le premier l'escalier branlant. La porte de l'appartement de Flor Mochis était ouverte. Malko fut pris à la gorge par l'odeur du sang. Il y en avait partout sur le mur, en longues traînées, avec des dizaines d'impacts. Des objets étaient brisés, une lampe pulvérisée. Il se retourna : le policier en chemise à fleurs l'observait, encadré par les deux gorilles.

— Où est Flor Mochis ? demanda Malko.

— C'était une de vos amies ? répondit le policier en mauvais anglais.

— Oui.

— On l'a abattue, ce matin très tôt. Deux hommes qu'on n'a pas

encore retrouvés.

Sans mot dire, Malko fit demi-tour, la gorge serrée et reprit l'escalier. La réaction du colonel Gomez avait été rapide et brutale. L'affaire Kramer prenait un tour de plus en plus violent. Malko avait du mal à croire que les Soviétiques aient mis en route une telle logistique pour un défecteur de second plan. Des hommes comme le colonel Gomez coûtaient cher. Sans compter les répercussions politiques.

Une surprise les attendait en bas. Les quatre policiers casqués étaient sortis de voiture et les entourèrent, armes au poing. Celui en chemise à fleurs arriva sur leurs talons.

— Caballeros, dit-il avec une politesse affectée, je suis obligé de vous demander de me suivre à la DNI. Le colonel Diego Garcia souhaiterait vous rencontrer.

Il n'y avait pas vraiment à discuter... Malko monta à l'arrière de la Chevrolet, encadré par deux policiers et l'homme en chemise à fleurs prit le volant de la Colt, avec un autre casqué, emmenant les gorilles. Il leur fallut près d'une demi-heure, en dépit du gyrophare, pour atteindre l'esplanade où se dressait fièrement « El Capitolio », le palais de feu Raphaël Trujillo, juste un peu plus grand que la Maison Blanche. Un chemin montait à droite. Ils s'y engagèrent. À peine eurent-ils stoppé qu'une nuée de policiers en civil se rua à la curée.

On fit sortir Malko, on le colla contre le mur pour le fouiller. Comme il protestait, un coup de crosse douloureux sur la nuque le fit taire. Un des policiers poussa un glapissement de joie en trouvant le PPK, ameutant aussitôt ses copains.

Blancs de fureur, Chris Jones et Milton Brabeck ne pouvaient pas bouger le petit doigt, braqués par des pistolets-mitrailleurs. Eux aussi furent soulagés de leur artillerie et tirés vers le bâtiment de la DNI. Malko, traîné par deux policiers en gris, protesta :

— Prévenez Henry Fairmont à l'ambassade américaine.

Un coup de poing lui ferma la bouche et il se retrouva dans une cellule repoussante de saleté. La porte claqua et les policiers en gris disparurent, après lui avoir donné quelques ultimes coups de matraque.

Et pendant ce temps-là, Paul Kramer courait toujours.

Des glapissements en espagnol arrachèrent Malko à sa torpeur. Il jeta un coup d'œil à sa montre, constatant que près de deux heures s'étaient écoulées depuis leur arrestation... La porte de sa cellule s'ouvrit. Il aperçut un officier sanglé dans une tenue kaki impeccable, arborant une splendide casquette, un colt à crosse d'ivoire à la

ceinture, un visage plissé et avenant de vieille fripouille tropicale. Il houspillait un des policiers qui avaient maltraité Malko, aussi gris que son uniforme.

Le policier entra dans sa cellule, aida Malko à se lever, commença à l'épousseter, absolument et délibérément servile.

— Votre Grâce, commença-t-il, il s'agit...

L'officier l'écarta, violemment, glapissant.

— Disparais de ma vue ! insecte puant. Tu seras révoqué, chassé de ce corps d'élite que tu déshonores.

L'autre fila comme un rat le long du couloir. L'officier retrouva un sourire radieux, tendant la main à Malko.

— *Con mucho gusto, señor* Linge, je suis le colonel Diego Garcia, le responsable de la Direction Nacional de Informaciones. Je viens seulement d'être averti de cette impardonnable erreur. Je suis l'ami indéfectible du señor Henrique Fairmont. C'est un plaisir de collaborer avec un caballero de sa qualité.

Tout en parlant, il le conduisit jusqu'à un bureau spacieux, décoré des fanions de différents corps de polices. Chris Jones et Milton Brabeck s'y trouvaient déjà, en train de se réharnacher.

Un autre policier rendit à Malko son argent et son PPK, l'assurant de son amitié éternelle, tant qu'il serait à Saint-Domingue. Le colonel Garcia l'observait avec un sourire.

— Mes hommes ont cru que vous étiez impliqué dans le meurtre de Flor Mochis, dit-il, il faut les excuser.

— Savez-vous qui l'a tuée ?

Le colonel Garcia eut une mimique découragée.

— Hélas non, mais nous ferons tout pour découvrir les meurtriers. Comme celui de Jim Harley. Là, nous avons une piste.

— Laquelle ?

— Un docker, un homme de main des *narcotraficantes*. Il a déjà tué deux personnes avec la même arme. Il en avait volé un stock sur les quais. Cette fois, nous allons l'attraper...

Il s'interrompt pour allumer un cigarillo et continua d'un ton chaleureux :

— Le señor Fairmont m'a expliqué le but de votre séjour à Saint-Domingue. Bien entendu, la DNI fera tout ce qu'elle pourra pour vous aider à retrouver ce Paul Kramer.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il peut être ?

— Aucune, affirma le colonel Garcia. Vous savez, nous sommes en démocratie et les gens circulent librement. Il semble avoir des alliés ici, probablement des *narcotraficantes*. J'ai donné des instructions pour qu'on fasse l'impossible. Mais il a dû quitter le pays.

Malko n'en croyait rien. Le double meurtre de Jim et Flor, suivant l'attaque dont il avait été victime deux jours plus tôt signifiait qu'il

gênait. Mais l'air patelin du colonel Garcia ne l'incitait pas aux confidences.

— N'hésitez pas à revenir me voir, affirma l'officier, maintenant, mes hommes vous connaissent. Ainsi que ces caballeros, ajouta-t-il, désignant Chris et Milton, figés dans un silence réprobateur.

Il les raccompagna jusqu'à la Colt. Dès qu'ils furent seuls, Chris explosa.

— La prochaine fois que ces singes me touchent, il y aura du sang sur les murs.

Milton le calma.

— Si t'avais bougé, cette fois, c'aurait été le tien.

Malko descendait une allée du quartier résidentiel des Trujillistes, bordée de charmants bungalows. Il lui restait une seule piste pour localiser Paul Kramer.

— Jim devait voir un de ses amis, un barman qui s'appelle Jésus, dit-il. On va lui rendre visite.

L'hôtel *Embajador* se trouvait au fond d'une allée donnant sur l'avenida Sarasota, à l'est de la ville. Le hall était sombre et sentait le mois. À peine les trois hommes furent-ils entrés qu'une pute enfouie dans un des fauteuils du hall leur adressa des signes désespérés.

Malko alla jusqu'au bar, fermé. Il s'approcha de la réception.

— Je cherche, Jésus, le barman.

— Il travaille à la piscine aujourd'hui, señor, dit le réceptionniste.

Il y avait un restaurant en plein air, avec pas mal de monde. Malko, de la porte, examina les serveurs.

L'un d'eux était rondouillard, très soigné, ses rares cheveux bien peignés et ondulait légèrement en marchant. Tout à fait le profil d'un ami du malheureux Jim Harley. Malko et les gorilles s'installèrent à une table dans la partie dont il s'occupait. Dès qu'ils furent assis, le serveur s'approcha, adressant un discret sourire énamouré à Malko.

— *Caballeros...*

Malko lui rendit son sourire.

— Je suis un ami de Jim Harley, annonça-t-il. Je pourrais vous dire un mot ?

Une lueur intriguée passa dans les yeux noirs du garçon qui regarda Malko avec encore plus d'attention ; ce dernier se leva et le prit à part.

— Jim vous avait réclamé une information concernant le colonel Gomez. Avez-vous pu l'avoir ?

Jésus se ferma instantanément.

— *Señor*, je ne sais pas de quoi vous parlez... Il faudrait lui

demander, si vous êtes son ami.

— Impossible, fit Malko. Jim est mort.

Les yeux noirs de Jésus parurent s'enfoncer dans leurs orbites.

— Mort ! dit-il d'une voix bouleversée. Mais je l'ai vu hier soir. Il allait très bien.

— Il a été assassiné, ce matin.

— *Madré de Dios !* murmura Jésus. C'est impossible.

Il regarda Malko comme si c'était le diable.

— Qui êtes-vous, *señor* ?

— Un ami de Jim, je vous l'ai dit.

L'homosexuel semblait terrifié. Il recula, livide.

— Je vais vous envoyer quelqu'un pour la commande, je ne me sens pas bien.

Il s'éloigna, contournant la piscine. Malko le rejoignit derrière un bananier. Il était en train de vomir. En voyant Malko, il tenta de s'enfuir.

Ce dernier l'attrapa pas le bras.

— Il faut me dire ce que vous avez appris à Jim, insista-t-il. C'est pour cela qu'il a été tué. Et vous risquez le même sort.

L'autre leva sur lui des yeux horrifiés.

— Moi ?

— Oui. C'est pour moi que Jim travaillait. C'est moi qui cherche le gringo protégé par le colonel Gomez.

Jésus était décomposé. Il essuya la bile qui coulait sur son menton et lança d'une voix gémissante :

— Mais je ne sais pas où il est...

— Qu'avez-vous dit à Jim Harley ?

Le barman hésita d'interminables secondes, se moucha, cracha encore un peu de bile avant de lâcher :

— La fille du colonel Gomez, Margarita, est très amoureuse d'un major de l'armée sandiniste qui travaille à l'ambassade du Nicaragua. Ils se retrouvent souvent ici, au bar, et ensuite vont faire l'amour dans une chambre, ou elle l'emmène chez elle.

Enfin, il découvrait le lien entre le colonel Gomez et les Cubains.

— Il y a des Cubains à l'ambassade du Nicaragua ?

— Un seul, fit Jésus, mais j'ignore son nom.

— C'est tout ce que vous a demandé Jim ?

— Non, il voulait savoir quelle voiture utilisait Margarita. C'est une Chevrolet Caprice bleue toute neuve. En plaque *exonerado*, à cause de son père.

La boucle était bouclée. C'était vraisemblablement la voiture qui était venue chercher Paul Kramer et sa copine au motel... Il y avait donc de fortes chances pour que l'Américain soit caché chez la fille du colonel Gomez.

— Cette Margarita, demanda Malko, elle est en bons termes avec son père ?

Jésus approuva.

— Bien sûr. Il lui paie tout ce qu'elle veut.

— Vous savez où elle habite ?

— Quelque part du côté du Jardin Botanique... Une très belle maison.

— Vous croyez qu'elle va venir aujourd'hui ?

— Je ne sais pas mais elle déjeune tous les jours avec le major au *Vesuvio* le restaurant italien sur le Malecon.

Il avait repris un peu son sang-froid et demanda humblement :

— *Señor*, c'est vrai que Jim est mort ?

— Oui, dit Malko. Et il faut que vous fassiez attention. Le colonel Gomez risque de se venger aussi sur vous. Prenez quelques jours de repos.

— Mon Dieu ! fit Jésus. Vous me faites peur.

Il était effectivement livide. Malko sortit de sa poche une liasse de pesos et les lui fourra dans la main.

— Merci et bonne chance, dit-il.

L'abandonnant sous son bananier, il regagna la table. Souhaitant que Jésus ne soit pas la troisième victime du colonel Gomez. Chris et Milton contemplaient avidement deux superbes langoustes qu'on venait de déposer en face d'eux.

— On s'en va, dit Malko.

Chris faillit se trouver mal.

— Mais on vient juste de commander.

— Emportez-la dans votre poche, dit Malko. Vous ne croyez pas que vous vous êtes assez relâchés... ?

Penauds, ils se levèrent. Milton mâchait encore une énorme bouchée. Cette fois, Malko était bien décidé à ne pas arriver avec un métro de retard.

Les effluves des pots d'échappement des voitures défilant sur le Malecon pimentaient harmonieusement la sauce béarnaise des langoustes servies à la terrasse du *Vesuvio*. Chris et Milton avaient retrouvé le sourire, se goinfrant de langoustes gigantesques noyées dans des flots de coca... Malko avait examiné tous les clients du restaurant sans apercevoir personne qui puisse être le major sandiniste, ou Magarita Gomez... Soudain une voiture entra dans le parking : une Toyota en plaque diplomatique. Un grand moustachu en émergea, légèrement enveloppé, en saharienne beige, avec une fine moustache et les cheveux soigneusement brillantinés, le profil romain

et la chevalière discrète.

L'archétype du macho sud-américain...

Il prit place à une table en plein soleil et, aussitôt, un petit cireur se précipita à ses pieds. Le visage tourné vers le ciel, la tête rejetée en arrière, l'homme se laissa faire, parfaite illustration de l'esclavage en Amérique latine... Le cireur n'avait pas fini quand apparut une petite bombe sexuelle. Une fille très brune, tout en courbes, petite, la taille serrée dans une large ceinture, juchée sur des talons de quinze centimètres, une poitrine énorme qui la tirait en avant, avec une grosse bouche rouge et des yeux outrageusement maquillés. Le balancement de sa démarche avait visiblement pour but de pousser tous les mâles présents au viol.

Le macho se leva, bousculant le cireur et étreignit l'arrivante qui en profita pour se frotter ostensiblement contre lui. Elle lui atteignait tout juste l'épaule.

Sans aucun doute, le major sandiniste et Margarita, la fille du colonel Gomez...

Les deux amoureux se mirent à roucouler. Main dans la main, ils flirtaient, s'embrassaient, se touchaient, se préparaient visiblement à faire l'amour.

Malko abandonna sa langouste pour aller inspecter le parking. Il repéra aussitôt une superbe Chevrolet Caprice bleue...

Il retourna à sa place, définitivement rassuré. Inquiets, Milton et Chris mirent les bouchées doubles, avalant dans leur précipitation autant de carapace que de chair. Précaution inutile : une heure plus tard, ils étaient encore dans la Colt garée un peu plus loin tandis que le major sandiniste et Margarita flirtaient à bouche que veux-tu devant des cafés froids. Ils partirent enfin, vers le parking. Margarita Gomez prit le volant de la Chevrolet bleue, son chevalier servant à côté.

Enlacés, ils enfilèrent le Malecon vers l'est pour prendre ensuite l'avenue Abraham Lincoln, montant vers le nord. La circulation était intense et ils mirent une demi-heure à atteindre un quartier de villas somptueuses. Margarita tourna dans une voie étroite, l'avenida Las Palmas et ralentit devant une propriété au mur d'enceinte peint en bleu, s'arrêtant devant un grand portail de bois. Elle donna un coup de klaxon impérieux et quelques instants plus tard, la porte coulisssa, poussée par deux hommes. Malko était à quelques mètres derrière. Les battements de son cœur s'accéléchèrent : un des deux hommes était le survivant du commando, celui qui avait voulu l'égorger avec son rasoir au monument de Raphaël Trujillo.

CHAPITRE X

Embusqué derrière un camion livrant d'énormes bonbonnes d'eau potable, Malko regarda le portail se refermer. Même dans les quartiers résidentiels, l'eau du robinet était quasiment du poison.

Il redémarra, continuant dans Las Palmas et s'assura que la propriété ne comportait pas d'autre sortie. Il y avait de fortes chances pour que Paul Kramer y soit caché. Seul mystère : le défecteur de la CIA disposait de toute évidence d'une logistique puissante. Pourquoi son exfiltration traînait-elle ?

— On va le chercher ? proposa Chris Jones.

— Il suffit de sonner, renchérit Milton Brabeck.

Hélas, ce n'était pas aussi simple... Paul Kramer n'était sûrement pas sans protection. S'il se trouvait encore à Saint-Domingue, c'était pour une raison précise. Les Soviétiques avaient dû mettre au point une méthode d'exfiltration en douceur et à toute épreuve. Le tout était de la découvrir. Malko éliminait un passage par Haïti, trop risqué. Il restait l'avion ou le bateau.

— Gardez la voiture et surveillez la villa, dit-il à Chris Jones. Je vais vérifier certains points.

Il leur laissa la Colt et s'éloigna à pied. Cent mètres plus loin, un taxi s'arrêta et il lui donna l'adresse du *Sheraton*. Arrivé à l'hôtel, il loua en cinq minutes une Toyota toute neuve et repartit. Direction l'aéroport.

Sur l'Avenida de Las Americas, il eut un serrement de cœur en passant devant le Motel *Cabanas por el Mar*. Son 357 Magnum n'avait pas protégé Flor de la vengeance du colonel Gomez.

L'aéroport était plein d'animation. Un « 747 » d'Air France en provenance de Paris et Pointe-à-Pitre venait d'arriver et débarquait un flot de touristes béats de bonheur. C'était de plus en plus « in » d'aller aux Caraïbes et la nouvelle liaison Air France Paris Saint-Domingue évitait les changements compliqués. Un tapis roulant déchargeait de sa soute de somptueux canapés de cuir blanc enveloppés de plastique transparent où s'étalait le sigle de Claude Dalle, meubles sûrement destinés à un des milliardaires de La Romana, le Saint-Tropez local, et surveillés par le décorateur en personne. Le « 747 » semblait déplacé au milieu des vieux DC 3, des Curtiss et des diverses épaves qui jonchaient le tarmac. Un vieux boeing « Straloliner » chargeait du fret.

Malko n'en avait pas vu depuis 1959... Il pénétra dans l'aérogare et gagna le comptoir de « Portillo Air Service », une petite compagnie charter.

— Je voudrais charter un appareil pour Cuba, annonça-t-il à l'employé moustachu.

L'autre le regarda avec des yeux effarés.

— *Señor*, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Nous n'avons pas le droit de nous rendre à Cuba, sous peine de perdre notre licence...

Malko tira ostensiblement un paquet de dollars et le posa sur le comptoir. L'autre eut un regard désolé pour l'argent.

— Même comme ça, *señor*, vous ne trouverez personne. Il y a un radar à la pointe de l'île qui surveille tous les vols. Le gouvernement est très strict.

Malko remercia et posa la même question aux deux autres compagnies charter. Obtenant la même réponse.

Il reprit l'autoroute pour Saint-Domingue. Un départ officiel paraissait exclu. Les Soviétiques semblaient beaucoup tenir à Paul Kramer. Ils ne risqueraient donc pas sa vie avec un départ clandestin dans un appareil de *narcotraficantes* exposé à être abattu en vol.

Il restait donc la voie maritime.

Après avoir repassé le pont Duarte, au lieu de continuer tout droit, il redescendit sur sa gauche, longeant le rio Ozama pour gagner la zone portuaire.

Des dizaines d'énormes containers métalliques étaient empilés sur le quai ouest du rio Ozama, en attente de chargement, ne laissant qu'un étroit passage entre eux et l'eau. Des navires s'alignaient le long du quai de la rivière, mélangés à quelques bateaux de plaisance. Un cargo danois chargeait du sucre roux en vrac. Probablement à destination de l'URSS qui achetait désormais une partie de sa production à Saint-Domingue.

Une famille astucieuse avait même transformé un container vide en maison, y perçant une porte et deux fenêtres. Des enfants jouaient autour.

Malko, au volant de sa Toyota, remontait lentement la zone portuaire, se dirigeant vers le port proprement dit, fermé par une jetée rustique.

Le dernier typhon avait laissé des traces. Plusieurs navires attendaient au large en compagnie de deux épaves, coulées juste à la sortie du port, dont on ne distinguait plus que les mâts de charge.

Déçu, Malko alla faire demi-tour, le quai se terminant en impasse, à la hauteur du dernier bateau ancré le long du quai, un petit pétrolier en train de décharger. En effectuant sa manœuvre, son regard tomba sur sa pompe rouillée et il eut un choc au cœur. Le nom du navire était écrit en caractères cyrilliques ! Il leva les yeux. Un drapeau soviétique déchiré et sale flottait au vent.

Le pétrolier s'appelait *Sakhaline*. Rouillé, mal entretenu, ce n'était sûrement pas l'orgueil de la flotte commerciale soviétique. Quelques marins dépenaillés prenaient l'air au bastingage. Malko n'en revenait pas. Ni l'Aeroflot, ni la Cubana de Aviacion ne venaient à Saint-Domingue. Il voyait mal l'Union Soviétique livrer du pétrole russe si loin.

Il remonta vers le pont Mella, se demandant s'il ne tenait pas une piste sérieuse.

Henry Fairmont avait l'air encore plus lugubre que d'habitude dans son bureau aux boiseries sombres.

— J'étais certain que cette affaire se terminerait mal, dit-il. Jim Harley était un peu fantaisiste, mais un garçon adorable. Je viens d'élever une protestation solennelle auprès du responsable de la DNI. Le colonel Diego Garcia m'a promis de retrouver l'assassin.

— C'est parfait, fit Malko, peu convaincu. J'ai peut-être une idée. Il y a un pétrolier soviétique dans le port. Je voudrais savoir d'où il vient, où il va et quand il part...

— Soviétique ! sursauta l'Américain. Vous êtes sûr d'avoir bien vu ? Je sais qu'ils vont autoriser quelques vols de la Cubana, mais...

— J'ai bien vu. Pouvez-vous vérifier ?

— Certainement.

— Ce n'est pas tout, dit Malko, je suis presque sûr que Paul Kramer est caché dans la villa de la fille du colonel Gomez et que ce dernier est son « protecteur » dans toute cette opération.

Il résuma ses informations au chef de station qui semblait de plus en plus ennuyé.

— Nous ne sommes pas sortis de l'auberge, remarqua-t-il, Gomez est riche et puissant. Directement, nous ne pouvons rien contre lui. Seule la DNI aurait la possibilité d'agir.

— Votre ami, Diego Garcia ? Celui que j'ai vu ce matin ?

— Oui.

— Appelez-le et prévenez-le de ma visite, dit Malko. Si on ne se secoue pas, Paul Kramer va nous filer pour de bon entre les doigts.

Cette fois, un policier en uniforme gris fer se précipita pour ouvrir la portière de Malko, à peine se fut-il arrêté en face de la DNI. Le colonel Diego Garcia l'attendait à la porte de son bureau et prit sa main dans les siennes.

— *Con mucho gusto ! Señor Linge.* Je suis content de vous revoir.

Dès qu'il souriait, ses yeux disparaissaient dans les plis de sa peau fripée. Ils s'installèrent dans de profonds fauteuils de cuir et on leur apporta deux cafés.

— Mon enquête a avancé, annonça Malko. Je crois savoir où se cache Paul Kramer. Et qui le protège.

Le visage du colonel Garcia s'éclaira d'un sourire ravi.

— Je vais mettre immédiatement mes meilleurs investigateurs sur cette piste... De qui s'agit-il ?

— Du colonel Gomez.

La joie de l'officier retomba aussitôt.

— Du colonel Ricardo Gomez !... fit-il d'un ton douloureux. Le héros de la Révolution !

En fait de Révolution, il y avait eu l'assassinat de Raphaël Trujillo et le débarquement des Marines. Ricardo Gomez avait dû leur porter de la bière... Malko enfonça le clou.

— Exact. J'ai la certitude qu'il est mêlé à cette affaire.

Son vis-à-vis secoua lentement la tête et dit d'une voix pleine de gravité :

— C'est tout à fait impossible, señor, vous avez été mal renseigné. Le colonel Gomez est un des officiers les plus intègres de l'armée dominicaine. Le président Berlinguer le tient en haute estime.

À quatre-vingt-trois ans, on pouvait se tromper... Malko lui expliqua sa filature et sa conclusion. Le colonel Garcia caressait nerveusement la crosse d'ivoire de son Colt « 45 ». Il aurait voulu de toute évidence être ailleurs. Malko conclut fermement.

— Ma conviction est que Paul Kramer se trouve avenida Las Palmas, chez Margarita Gomez. Mes hommes surveillent cette villa, mais je tiens à ce que vous preniez le relais. D'ailleurs, le señor Henry Fairmont va vous en faire la demande officiellement.

— Il s'agit sûrement d'un malentendu, plaida le colonel Garcia. Margarita est très vive, elle a peut-être été entraînée par son fiancé, mais le colonel Gomez n'est sûrement pas au courant.

— Peu importe, fit Malko. Ce qu'il faut, c'est empêcher Paul Kramer de quitter le territoire de Saint-Domingue pour gagner un pays communiste...

Au mot de « communiste », le colonel Garcia eut une grimace dégoutée.

— Vous savez que nous n'aimons pas les gens de cette espèce, dit-

il. D'ailleurs, je suis fier de dire qu'il n'y en a pas à Saint-Domingue...
Sauf peut-être quelques isolés.

— Et les sandinistes ?

— Ils étaient déjà là, avant la révolution au Nicaragua. Nous les avons gardés, mais ils sont surveillés de très près.

— On m'a dit qu'il y avait des Cubains parmi eux.

Le colonel Garcia se rembrunit.

— Un seul, señor, un seul. Un capitaine, je crois, qui a pris la nationalité nicaraguayenne. Il est très tranquille, il ne fait pas parler de lui.

— Bien, fit Malko, en attendant, je compte sur vous.

Une expression de sincère désolation apparut sur les traits rusés de l'officier dominicain.

— *Señor* Linge, dit-il, je donnerais ma vie pour vous aider, mais nous avons très peu d'essence pour nos missions et la plupart de mes véhicules sont en réparation. Néanmoins, je ferai de mon mieux.

— Combien ? De combien avez-vous besoin ? demanda froidement Malko.

Séduit par cette approche réaliste, le colonel Garcia sourit modestement.

— Oh, señor, je ne sais vraiment pas. Vous décidez vous-même.

Il se détourna pudiquement pendant que Malko triait les billets de cent dollars et prit ensuite la liasse qu'il lui tendait sans même les compter, les faisant disparaître avec l'habileté d'un prestidigitateur.

— *Señor* Linge, dit-il avec emphase, je donne des ordres immédiatement pour que cette villa soit surveillée jour et nuit. Mais je crois que vous avez été induit en erreur.

Malko qui connaissait les recoins de l'âme humaine ajouta aussitôt :

— Colonel, je vous remettrai pour vous et vos hommes une prime de cinq mille dollars si Paul Kramer est capturé.

C'est tout juste s'il ne lui baisa pas les mains. Le colonel le raccompagna à sa voiture, aboya quelques ordres et disparut compter ses billets. Avec cinq mille dollars, on pouvait se construire une petite maison... Malko se dit qu'il progressait. Il repartit, direction l'ambassade US.

Henry Fairmont semblait un peu plus motivé. Ses fenêtres étaient ouvertes sur la pelouse de l'ambassade où s'ébattaient quelques enfants. Il brandit un bout de papier.

— J'ai des tas d'informations, annonça-t-il.

— Sur le pétrolier ?

— Oui, il est bien soviétique, mais il vient du Mexique, de Merida. Où il a chargé une cargaison de brut mexicain à destination de la Jamaïque et de Saint-Domingue. Il est affrété par Petromex^{21}.

— Pourquoi un pétrolier soviétique ?

— Ils sont 30 % moins cher.

— Quand repart-il ?

— Demain matin.

— Sa destination ?

— Il rentre au Mexique.

Sur sa route, il pouvait s'arrêter à Cuba. Ou rencontrer dans les eaux internationales un sous-marin soviétique. Malko avait pu vérifier par lui-même qu'on accédait à la zone du port très facilement. Une fois sur le pétrolier, Paul Kramer ne risquait plus rien... Le chef de station observait Malko.

— Vous pensez qu'il va partir de cette façon ?

— C'est à peu près certain. Cela ne mouille personne et explique pourquoi il n'a pas quitté Saint-Domingue tout de suite. Il a dû contacter les Soviétiques en arrivant, via les sandinistes et ils ont monté cette exfiltration en douceur. Grâce à leurs complicités locales, ils pouvaient garder Paul Kramer au chaud. Il y a une façon simple de le débusquer. Pourriez-vous obtenir l'autorisation de perquisitionner dans la villa de Margarita Gomez ? Avant demain matin.

Le chef de station secoua la tête.

— Non, il faudrait demander au Président Berlinguer lui-même ! Les militaires font encore la loi ici...

— Alors, dit Malko, nous n'avons plus qu'à lui tendre un piège. Avec l'aide de notre ami le colonel Garcia.

Kareen Norwood, assise en tailleur sur le grand lit Tiffany recouvert de soie mêlée de fils d'or, création de Claude Dalle, dodelinait de la tête, les écouteurs de son walkman aux oreilles. Elle n'entendit même pas le coup frappé à la porte du bungalow. Paul Kramer s'arracha au *Miami Herald* pour aller ouvrir. Le « capitaine » cubain se tenait dans l'embrasure, souriant. Derrière, l'Américain aperçut la haie de bananiers qui clôturait le jardin de la villa et la somptueuse piscine à la plage de marbre bleu. Hélas, ils n'y avaient pas droit, pour des raisons de « sécurité »...

— Buenos ! fit le Cubain. J'ai de bonnes nouvelles.

— Nous partons !

— Oui. Demain. Tout est arrangé.

Il s'assit sur le lit à côté de Kareen qui lui jeta un regard bovin. Paul Kramer, malgré l'amélioration de ses conditions d'hébergement,

n'en pouvait plus. L'angoisse lui avait fait perdre plusieurs kilos et il était devenu presque mince mais avec un teint blanc contrastant avec celui des Dominicains...

— Tout se passera bien ? demanda-t-il anxieusement.

— *Claro que si !*

Le Cubain était de plus en plus chaleureux. Il se pencha pour dire à voix plus basse.

— D'autant que la personne qui avait été lancée à votre recherche a été neutralisée. Grâce à votre coopération.

Paul Kramer sentit son estomac se nouer. Il avait aidé à faire tuer un membre de la Company. Même s'il se repentait, c'était le pénitencier à vie. Il ne pouvait plus reculer. Devant son expression, le Cubain lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— C'est la vie, *amigo*... C'était lui ou vous. Comme à la guerre. Maintenant, vous avez choisi le bon camp... Votre nouvelle vie sera passionnante.

Paul Kramer commençait à se le demander... L'autre se leva, l'étreignit et ajouta d'un ton léger :

— Il y a juste une petite modification. La *señorita* Kareen vous rejoindra un peu plus tard...

Paul Kramer bondit.

— Quoi ! Mais c'est impossible.

Sa seule joie c'était d'user et d'abuser du corps souple de Kareen Norwood. Le Cubain insista d'une voix ferme :

— *Señor* Kramer, vous êtes recherché par les Américains dans tous les pays de la région. C'est très difficile de vous aider. Il faut comprendre. Votre amie restera quelques jours de plus et partira ensuite par un vol régulier sur le Mexique, d'où elle gagnera sa destination finale... Nous prendrons soin de tout.

Perdue dans sa musique, Kareen n'avait rien entendu. Lâchement, Paul décida de s'accorder un petit répit. Il rendit mollement sa poignée de main au Cubain et se replongea dans le *Miami Herald*. Maintenant qu'il était complice d'un meurtre, il ne pouvait rien refuser à ses « protecteurs ».

— L'accès de la zone portuaire se fait, soit au bout de l'avenida Georges Washington, soit par le quai, le long du rio Ozana, énonça le colonel Diego Garcia, plus élégant que jamais. Ces deux points seront contrôlés par les meilleurs de mes hommes.

— On ne peut pas passer ailleurs ? interrogea Malko.

— Non, señor, la zone est entourée de grillages de trois mètres de haut. Les entrées seront discrètement gardées par mes hommes. Un

bateau patrouillera la rivière pour éviter un accès au Sakhaline de ce côté-là.

Au fur et à mesure, il suivait la carte épinglée au mur de son bureau, se rengorgeant devant la tâche qui l'attendait.

Les choses avaient bougé depuis le début de l'après-midi. La CIA mettait la pression sur le gouvernement dominicain pour récupérer Paul Kramer. D'où l'empressement du colonel Garcia. Chris Jones et Milton Brabeck se trouvaient en planque, dissimulés parmi les containers, au cas où les hommes du colonel Garcia laisseraient filer Paul Kramer. Les deux gorilles passeraient la nuit sur place, non loin du pétrolier soviétique. Équipés de téléobjectifs et d'une artillerie impressionnante. Malko était presque certain que son hypothèse était la bonne. Dans quelques heures il serait fixé.

En dépit de toutes les précautions, il craignait une arnaque de dernière minute. Paul Kramer, une fois à bord du pétrolier, deviendrait intouchable, à moins de provoquer un incident diplomatique majeur.

Ce que personne ne souhaitait.

— Il n'y a aucun autre accès au quai ? insista-t-il. Par la zona colonial ?

Le colonel Diego Garcia posa son index sur la carte.

— Non, señor Linge. La calle Las Damas, la plus proche du rio Ozoma, surplombe le quai de près de dix mètres. Il faudrait que votre gringo ait des ailes...

Il rit de son excellente plaisanterie.

— Bien, dit Malko. Veillez à ce que le dispositif ne se relâche pas.

Ils se séparèrent sur une chaleureuse poignée de main. Henry Fairmont semblait soucieux. Dans la voiture, il remarqua :

— J'espère que Paul Kramer ne sera pas prévenu. S'il a le temps de prendre un avocat local et demander l'asile politique, nous serons dans des sales draps...

Un Falcon 50 attendait à l'aéroport le lendemain, loué par Malko. Les ordres de Langley étaient simples. Intercepter Paul Kramer et, avec le feu vert de la DNI, l'embarquer aussitôt pour Camp Peary.

Le soleil était levé depuis trois bonnes heures. Après avoir mal dormi, Malko était en planque au coin de l'avenida Garcia Gautier et de Las Palmas dans sa Toyota de location. En compagnie de Chris Jones, mâchant un inusable chewing-gum, une « micro-Uzi » sur les genoux. À l'aube, les deux gorilles avaient abandonné leur planque dans les containers.

Milton Brabeck, dissimulé dans une camionnette blanche,

observait directement le portail de la villa de Margarita Gomez.

Le talkie-walkie de Chris Jones grésilla soudain.

— Le portail est en train de s'ouvrir, annonça Milton Brabeck. Une voiture en sort. Une Chevrolet bleue, conduite par un moustachu... Un type à côté. Deux hommes à l'arrière. On dirait bien ce salaud de Kramer, mais il a des lunettes noires. Je ne vois pas de fille.

— *Shit !* explosa Malko.

Et si c'était un leurre ? N'importe qui, avec des lunettes noires, pouvait jouer le rôle de Paul Kramer. Le défecteur ne se serait sûrement pas séparé de sa maîtresse.

— C'est tout ? demanda-t-il anxieusement.

— Non, il y a une seconde voiture. Une Volvo rouge avec des vitres teintées. Pas question de voir l'intérieur.

— Décrochez et suivez, ordonna Malko.

Kareen Norwood devait se trouver dans le second véhicule. Quelques instants plus tard, la Caprice bleue et la Volvo passèrent devant eux à toute vitesse, filant vers l'avenue Abraham Lincoln. Trop vite pour qu'on puisse distinguer les occupants. La camionnette blanche était sur leurs talons et ils lui emboîtèrent le pas.

Ils contournèrent le centro Olimpico, descendant vers la mer, jusqu'à l'avenida Independencia en sens unique vers l'est. Ils arrivèrent à la place Independencia puis s'enfoncèrent dans la calle Padre Bellini. Malko ne comprenait plus : les deux véhicules allaient déboucher dans la calle Las Damas, d'où ils ne pouvaient gagner le port. Ils auraient dû prendre à droite vers l'avenue Georges Washington ou à gauche pour remonter vers le pont Mella.

Où allaient-ils ?

CHAPITRE XI

Comme toujours la place Independencia était le théâtre d'un monstrueux embouteillage et Malko faillit perdre les deux véhicules qu'il suivait. Chris Jones regardait les voitures prêtes à s'entrechoquer, abasourdi.

— C'est pas possible ! fit-il. Ils jouent aux autotamponneuses...

La Chevrolet Caprice descendait la calle Padre Bellini s'enfonçant dans la zona colonial. En remontant ensuite plus au nord, elle pouvait regagner le quai du rio Ozana. Malko se demanda soudain si le colonel Gomez n'avait pas tout simplement un laissez-passer qui lui permette de franchir tous les barrages... Heureusement, Milton Brabeck était en train de filer se poster sur le quai en face du pétrolier soviétique.

Arrivée au bout de la calle Padre Bellini, la Caprice tourna à gauche dans la calle Las Damas, suivie de la Volvo rouge. Malko freina, gêné par un camion surgi d'Isabella Catolica, qui tourna avec une sage lenteur. Quand il put enfin le doubler, les deux véhicules avaient disparu ! Il tourna à son tour dans Las Damas.

Changement de décor : cette partie avait été restaurée, les masures de bois faisant place à de somptueuses maisons coloniales espagnoles, une église baroque, de vieux palais. Une vitrine pour les rares touristes. Chris Jones poussa une exclamation.

— Regardez !

La Volvo rouge était arrêtée trente mètres devant eux. Ses portières s'ouvrirent, vomissant quatre moustachus adipeux, étrangement boudinés dans des costumes en dépit de la chaleur humide.

Ils s'engouffrèrent dans un portail sur la droite. Malko aperçut la Chevrolet Caprice qui s'éloignait.

Vide.

La Volvo repartit et ils arrivèrent à la hauteur du portail où ses occupants s'étaient engouffrés. Il s'agissait de l'ancien palais Borgella, avec une cour pavée transformée en exposition artisanale avec des dizaines de boutiques. Tout au fond, on apercevait les mâts de charge d'un cargo ancré dans le rio Ozana. Une foule dense se pressait entre les baraques offrant des spécimens de l'art folklorique haïtien et dominicain. Évitant la foule, Malko contourna les échoppes pour arriver au parapet dominant le quai du rio Ozana.

Il l'avait presque atteint lorsqu'il aperçut sur sa gauche un groupe d'hommes qui se frayaient difficilement un passage dans la foule compacte. Des moustachus entourant un crâne presque chauve. À la faveur d'un mouvement de foule, Malko reconnut le profil de Paul Kramer.

Par rapport à ses photos, le défecteur de la CIA avait maigri et son absence de moustache le changeait. Il était vêtu d'une veste ouverte bleue rayée et d'un pantalon de toile. Son regard croisa celui de Malko, sans paraître le remarquer particulièrement. Ce dernier comptait six gardes du corps autour de lui. Visiblement, des hommes de main au visage fermé, armés et sur leurs gardes.

Pas trace de Kareen Norwood.

L'Américain disparut derrière une baraque et Malko reprit sa progression, arrivant le premier au parapet de pierre. Il se pencha, apercevant en contrebas le pétrolier soviétique, juste en dessous, si près que Malko pouvait voir les marins sur le pont. Deux des amarres avaient déjà été détachées et il n'en restait qu'une à l'avant accrochée à une bitte d'amarrage sur le quai. Deux marins se tenaient à côté, prêts à la larguer. Le départ était proche.

Le regard de Malko revint au quai et il comprit d'un coup pourquoi Paul Kramer et ses gardes du corps venaient de ce côté.

Des dizaines d'énormes containers de bateau d'environ deux mètres de haut étaient empilés les uns sur les autres. Le sommet du dernier était à moins de deux mètres du parapet du parc Borgella. Il suffisait d'enjamber la balustrade de pierre et de sauter et ensuite, d'utiliser les containers comme de gigantesques marches pour se retrouver pratiquement en face de la passerelle du Sakhaline !

Pas besoin de forcer l'entrée du port, ni d'avoir des ailes comme avait dit le colonel Diego Garcia.

Malko regarda autour de lui. Paul Kramer et ses gardes du corps s'approchaient sans se presser du parapet de pierre.

Il entendit une exclamation derrière lui. Il se retourna pour se trouver nez à nez avec deux des moustachus descendus de la Volvo. Chris Jones les avait repérés le premier.

Tout se passa très vite. Les quatre hommes saisirent leur arme en même temps. Chris Jones fut le plus rapide. Sa « micro Uzi » cracha les 32 cartouches de son chargeur en moins d'une seconde dans un crissement strident, balayant les deux hommes. L'un, pourtant, avait eu le temps d'appuyer sur la détente d'un gros automatique.

Chris Jones tituba, son visage se crispa sous l'effet de la douleur, il recula, ses yeux gris déjà vitreux et tenta en vain de remettre un

chargeur dans son Uzi. Malko s'était précipité et ralenti sa chute. Les doigts du gorille laissèrent échapper l'Uzi et il s'effondra, le dos appuyé à une des baraques, livide. Malko écarta sa veste sur une tache de sang qui s'élargissait rapidement à la hauteur de l'estomac. L'angoisse lui noua la gorge. Si le projectile avait touché une grosse artère, Chris Jones serait mort dans moins d'une minute et il n'y aurait rien à faire.

Les lèvres du gorille bougèrent.

— *I am OK*, murmura-t-il. Allez-y.

Sa tête retomba et il perdit connaissance. Malko écarta la chemise, vit le trou rouge par lequel le sang s'échappait à gros bouillons. Des gens commençaient à s'attrouper autour de lui. Il dénoua la cravate de Chris, la bourra en tampon sur la blessure et se redressa.

— *Un medico ! Un medico !*

Un homme partit en courant... Les gardes du corps ne bougeaient plus, touchés chacun de plusieurs projectiles. L'un d'eux gémissait faiblement. Essayant de ramper dans une énorme mare de sang.

Malko arracha de la doublure de Chris Jones un chargeur neuf, le mit dans l'Uzi et se releva, fixant l'endroit où se trouvait Paul Kramer avant l'incident. Moins d'une minute s'était écoulée. Bien entendu, l'Américain avait disparu et il ne vit qu'un couple d'amoureux penchés vers le quai, par-dessus la rambarde. L'échange de coups de feu s'était produit à l'écart de la foule et le brouhaha avait noyé le bruit des détonations. Il s'approcha et son pouls monta à cent cinquante. Paul Kramer avait franchi le parapet et était en train d'essayer de descendre d'un container pour en gagner un autre, escorté d'un garde du corps qui l'aidait de son mieux. Il leva la tête, aperçut Malko et cria quelque chose à son ange gardien. Aussitôt, ce dernier, tirant une arme de sa ceinture, ajusta Malko et vida pratiquement tout son chargeur au jugé. Les deux amoureux, terrifiés, s'enfuirent en hurlant. Des éclats de pierre jaillirent. Malko se pencha pour riposter et s'immobilisa. Les deux hommes étaient trop proches l'un de l'autre. Il risquait de toucher l'Américain. Il aperçut soudain une voiture arrivant sur le quai à toute vitesse. Elle stoppa au pied des containers et Milton Brabeck en surgit avec deux policiers dominicains. D'où ils étaient, ils ne pouvaient voir Paul Kramer.

Malko les héla.

— Il est au-dessus de vous ! Sur les containers.

Paul Kramer venait de se rendre compte qu'il était coincé. Hésitant, il sautait d'un container à l'autre, suivi de son garde du corps en train de recharger fébrilement son arme.

Un coup de feu claqua derrière Malko qui se retourna en une fraction de seconde. Un garçon très jeune braquait sur lui d'une main tremblante une arme de gros calibre. Il allait appuyer sur la détente de

l'Uzi quand le Dominicain lâcha son revolver avec un couinement de terreur et leva les mains. Du coin de l'œil, Malko aperçut deux policiers en uniforme gris qui couraient vers l'endroit où gisait Chris Jones.

Les gens s'enfuyaient maintenant dans tous les sens, y compris les propriétaires des baraques. Les deux derniers gardes du corps s'étaient perdus dans la foule.

Un coup de feu, suivi d'un hurlement atroce, ramena son attention sur le quai.

Le compagnon de Paul Kramer avait eu l'imprudence de s'approcher trop du bord du container. Une balle de 44 Magnum tiré par Milton Brabeck venait de lui pulvériser la cheville.

Malko le vit tomber, dans le vide, les mains en avant, comme au ralenti et s'écraser sur le quai, six mètres plus bas.

Paul Kramer demeurait seul, en équilibre sur les containers. Un coup de sirène bref rompit le silence. Le pétrolier soviétique venait de larguer ses amarres et lentement, s'éloignait du quai.

Le sort de Paul Kramer était scellé.

Ce dernier, tétanisé, regardait le pétrolier se détacher du quai avec une lenteur insoutenable. Fait comme un rat. Malko se pencha et lui cria :

— Kramer ! Descendez tranquillement. On ne vous fera pas de mal.

Le défecteur se tourna vers lui, le visage levé, visiblement hésitant. Puis il fit un pas vers le bord et aperçut Milton Brabeck qui le guettait, arme au poing. Il eut une espèce de sanglot et resta immobile, les poings serrés.

La détonation prit tout le monde par surprise. Malko crut d'abord que Milton avait tiré, mais un coup d'œil le détrompa. Paul Kramer sembla frappé par un poing invisible, tournoya sur lui-même, les mains en avant et bascula dans l'espace entre deux containers.

À son tour, Malko enjamba le parapet, sauta sur un container, et, de proche en proche, gagna celui d'où était tombé Paul Kramer. Escaladant les containers, Milton et deux policiers le rejoignirent.

— On a tiré du bateau, lança l'Américain. De la lunette. J'ai vu le canon du fusil...

Aplatis sur le toit du container, ils examinèrent Paul Kramer, coincé entre les deux parois d'acier, deux mètres cinquante plus bas. Immobile. Blessé ou mort !

— Paul ! appela Malko.

Pas de réponse. Les minutes s'écoulèrent, interminables, pendant qu'on cherchait des cordes. Il aurait fallu une grue pour déplacer les containers.

Paul Kramer finalement, bougea et gémit.

— Il est vivant, exulta Malko. Kramer, appela-t-il de nouveau. Tenez bon.

L'Américain ne répondit pas. Un hélicoptère de la police vint bourdonner au-dessus du quai et un filin s'en détacha avec, accrochés au bout, deux hommes des Forces spéciales. Le parc avait été évacué. Tout le périmètre était cerné par la police.

Le pétrolier soviétique n'était plus qu'un petit point sur la mer des Caraïbes.

Il fallut encore près de dix minutes pour descendre un harnais et l'attacher à Paul Kramer. Un médecin attendait à côté de Malko. Dès que le corps de l'Américain apparut à la surface, il se précipita. Mais rien n'y fit : Paul Kramer ne respirait plus. Le médecin se releva après un bref examen.

— Il avait une blessure très grave, dit-il. Il s'est vidé de son sang. Il aurait fallu le secourir tout de suite.

Le colonel Diego Garcia raccrocha son téléphone, le visage grave et dit à Malko :

— Votre ami vient d'être opéré. On a pu extraire le projectile. Il a perdu beaucoup de sang, mais les médecins pensent qu'il s'en sortira. Il est en réanimation.

— Merci, dit Malko.

Milton était au chevet de son copain, à la clinique Abreu. Le survivant des gardes du corps était dans une cellule voisine. Il avait prétendu avoir obéi aux ordres de Margarita Gomez. Son père, retranché dans sa caserne, jurait n'avoir été au courant de rien. Il avait déjà téléphoné au « Capitolio » pour se plaindre de l'ingérence américaine dans une affaire de droit commun dominicaine. Soutenu par le vieux Président Berlinguer, il était intouchable...

Malko échangea un regard avec le colonel Diego Garcia. Il n'y avait plus rien à faire. La longue traque de Paul Kramer se terminait en queue de poisson. La CIA ne pouvait plus espérer d'informations d'un mort.

Il restait sa fiancée. Kareen Norwood. Elle n'avait pas participé à la tentative d'exfiltration. Le témoignage du survivant était parfaitement clair.

— Où est Kareen Norwood ? demanda Malko.

Le colonel Garcia eut un geste d'impuissance.

— Nous ne savons pas... Personne ne l'a vue. J'ignore où elle se trouve.

— Il faudrait perquisitionner dans la villa où Paul Kramer se cachait.

Le colonel Garcia eut un sourire désolé.

— Perquisitionner, c'est impossible. Mais nous pouvons demander à la *señorita* Margarita Gomez de visiter sa maison.

Évidemment, ce n'était pas la même chose.

— Allons-y maintenant, demanda Malko.

En colère, Margarita Gomez était encore beaucoup plus belle. Le colonel Garcia et Malko venaient d'être introduits dans un grand living meublé somptueusement par Claude Dalle. Des meubles Boule, un profond canapé blanc en L, des torchères dorées.

Plantée devant une table basse faite de deux Noirs supportant une plaque de verre, les narines palpitantes, dressée sur ses escarpins, ses seins énormes moulés dans une robe de jersey vert pâle, ses yeux de jais lançant des éclairs, Margarita Gomez toisait le colonel Garcia et Malko comme si c'étaient de répugnants insectes débusqués de sous une souche. Le major sandiniste ne devait pas s'ennuyer avec cette créature de feu.

— *Illustrissima señora*, fit le colonel Diego Garcia avec le maximum de componction, je connais trop bien votre père pour savoir qu'il n'aurait rien fait d'illégal. Vous de même, bien entendu. Cependant...

Elle le foudroya du regard.

— Pour qui te prends-tu ! fit-elle, adoptant le tutoiement espagnol. Évidemment que je suis innocente. J'ai rendu service à un ami qui m'a demandé de loger quelques jours un couple dans un bungalow. Je ne leur ai jamais parlé, et maintenant, ils sont partis...

En ce qui concernait Paul Kramer, il était parti pour de bon... Malko intervint.

— *Señorita*, pourrions-nous voir ce bungalow ?

D'un geste autoritaire du menton, elle le désigna.

— C'est là-bas. Vous avez fini avec moi ?

Un seau à Champagne en cristal, contenant une bouteille de Dom Perignon, était sur la table, mais elle ne fit pas mine de l'ouvrir...

— J'aimerais rencontrer votre ami le major, suggéra Malko.

Le regard de Margarita Gomez s'assombrit encore plus.

— C'est facile, fit-elle d'un ton vipérin. Allez à l'ambassade du Nicaragua.

Elle lui adressa un signe de tête glacial, mais Malko la rattrapa.

— Cette jeune femme, vous ne savez pas où elle a pu partir ?

Il crut que Margarita allait lui sauter à la gorge.

— Les gens qui étaient avec elle m'ont dit qu'elle s'était enfuie, cracha-t-elle. Qu'elle en avait assez de son amant. Je ne lui ai jamais parlé.

Puis elle se planta devant une porte, en balançant ses hanches d'une façon provocante. Le colonel échangea avec Malko un regard impuissant. Ils visitèrent le bungalow, bien entendu sans rien trouver.

— Où pensez-vous que soit Kareen Norwood ? demanda Malko.

L'officier eut un geste d'ignorance.

— Je l'ignore, señor, elle s'est peut-être sauvée comme ils le disent. Ou ils l'ont tuée... Ou...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Et le major sandiniste ?

— Il est couvert par l'immunité diplomatique. Nous pouvons, tout au plus, demander son expulsion...

Le colonel Garcia semblait sincère et navré. Malko se souvenait de sa promesse. Dès qu'ils furent dans la voiture conduite par un soldat casqué, il tira une grosse enveloppe marron de sa poche et la posa sur les genoux du colonel.

— Vous avez fait de votre mieux, dit-il. Voilà ce que je vous ai promis.

L'autre baissa pudiquement les yeux.

— Vous êtes un véritable caballero, señor, dit-il d'une voix vibrante. Que Dieu vous garde.

— Déposez-moi à l'hôpital, dit Malko, je vais voir mon ami.

Cette affaire Kramer lui laissait un goût amer. Il n'avait pas récupéré le traître. Chris était gravement blessé et Kareen Norwood avait disparu. Pas de quoi se vanter.

Chris Jones dormait, des tuyaux partout, un moniteur cardiaque à côté de lui. Une infirmière s'approcha de Malko.

— Vous êtes un parent ?

— Un ami. Comment va-t-il ?

— Pas brillant. Il a perdu beaucoup de sang et l'opération l'a beaucoup affaibli. Mais il s'en sortira si le chirurgien a réparé tous les trous de l'intestin.

— Sinon ?

Elle baissa les yeux.

— Il risque une infection grave.

— Ces singes vont nous le tuer, fit une voix derrière lui.

Milton Brabeck avait l'air vraiment mauvais, en train de dévorer un sandwich, les yeux striés de rouge, son 44 Magnum israélien Desert Eagle dans la ceinture.

— Il vous a parlé ?

— Non. Il faut demander un avion et le transporter. Ils prétendent qu'on ne peut pas y toucher pour le moment. Ce salaud l'a salement amoché...

Malko regarda le visage cireux de Chris Jones. Cela devait se produire un jour avec tous les risques qu'ils avaient courus. Lui aussi,

une fois, s'était retrouvé sur un lit d'hôpital avec une balle dans le corps⁽²²⁾ ... On croyait toujours que cela n'arrivait qu'aux autres...

— Je vais m'en occuper, dit-il. Vous restez là ?

— Oui. S'il se réveille, qu'il ne soit pas seul.

Malko redescendit, bouleversé. Cela faisait vingt ans qu'il travaillait avec Chris. Ils avaient souvent affronté le danger depuis leur première mission commune à Istanbul et la blessure du gorille le déprimait beaucoup.

Lui aussi avait envie de fuir Saint-Domingue. Tant pis pour Kareen Norwood. Le corps de Paul Kramer allait être rapatrié par avion. Un dernier geste de la CIA. Et le mystère de la Taupe demeurerait.

Le *Sheraton* bruissait de merengues endiablés et une foule compacte se trouvait déjà sur la terrasse, s'abreuvant de rhum. Il y en avait pour toute la nuit... Il prit une douche, se demandant ce qu'il allait faire. Rêvant à la pulpeuse Margarita quand le téléphone le déranga.

— *Señor* Linge ?

— Oui.

— C'est Jésus, le barman de l'*Embajador*.

Malko, surpris, ne répondit pas. Comment Jésus savait-il son nom et son numéro de chambre au *Sheraton* ? Le Dominicain ne lui laissa pas le temps de se poser des questions.

— *Señor*, dit-il d'une voix pressante, j'ai une information qui peut vous intéresser... Vous cherchez une femme, une gringa, non ?

— Oui. Vous savez où elle est ?

— Presque. Elle a été mise à la disposition du colonel Gomez. Pour un de ses bordels.

— Comment savez-vous cela ?

Jésus eut un rire sec.

— J'entends beaucoup de choses, señor, les hommes aiment bien se vanter. Une personne pourra vous dire où elle est. C'est la Cucaracha...

— Qui ?

— La sous-maîtresse du colonel. Celle qui s'occupe des filles. Elle est toujours au *Petit Château* le soir ou à l'*Herminia*. *Hasta luego, señor*...

Il avait raccroché sans demander un peso de récompense... Hautement suspect. Malko pensait déjà à un piège lorsqu'il revit le visage extasié du colonel Diego Garcia en recevant ses cinq mille dollars... Le militaire n'avait pas voulu avertir Malko directement, par prudence...

Il reprit l'appareil et appela Henry Fairmont, le chef de station, lui expliquant ce nouveau développement.

— Le *Petit Château*, c'est un bordel avec un spectacle, sur

l'autopista, expliqua l'Américain et l'*Herminia*, c'est le même, en plus populaire... Mais je vous déconseille de vous lancer dans la récupération de cette fille qui n'a pas d'intérêt pour la Company. Paul Kramer est mort et nous n'apprendrons rien de plus. Et si j'en parle aux Dominicains ils traîneront les pieds jusqu'à ce qu'elle soit envoyée en province. De toute façon, cette fille n'a que ce qu'elle mérite.

Révolté par ce puritanisme, Malko n'insista pas. Moralement, il ne pouvait pas laisser la compagne de Paul Kramer enfermée dans un bordel des Caraïbes.

Milton Brabeck somnolait sur une chaise à côté du lit de Chris Jones, toujours inconscient. Il sursauta en voyant Malko.

— Il y a du nouveau ?

— Si vous acceptez de m'aider, oui.

Il lui expliqua l'histoire de Kareen Norwood. Le gorille hocha la tête.

— Si on peut se payer le colonel Gomez et lui arracher les couilles, je suis partant. Je passe juste à l'hôtel prendre un peu plus de munitions.

— Milton, dit Malko, nous n'allons pas délivrer la Pologne ou l'Afghanistan. Vos trois chargeurs vous suffiront amplement...

CHAPITRE XII

Les six hommes discutaient bruyamment dans la fumée épaisse des cigares, affalés dans de larges fauteuils, le verre à la main. Les bouteilles s'accumulaient sur la table basse, rhum Siboney, cognac Gaston de Lagrange, Champagne Moët et Chandon, Johnny Walker. Ils avaient copieusement dîné au Mason de la Cava pour venir terminer leur soirée à l'hacienda *Hispaniola*.

Quatre d'entre eux étaient des officiers de l'armée dominicaine, les deux autres des trafiquants colombiens. Tous fêtaient l'arrivée à bon port d'une importante cargaison de cocaïne, grâce aux bons soins de l'armée dominicaine qui avait protégé le terrain clandestin.

Une grande femme aux cheveux blonds platine, qui claudiquait légèrement, vêtue d'une robe stricte de toile grise, pénétra dans la pièce, saluée par des exclamations obscènes. L'un des buveurs pointa son cigare vers elle.

— *Oiga*, Cucaracha ! tu vas encore nous proposer tes vieilles putains ou tes petites vérolées. Si j'attrape le Sida à cause de toi, je viendrai t'arracher la peau avec des tenailles.

Les mains sur les hanches, la Cucaracha attendait que les six hommes se soient calmés. Une petite pute qui n'avait pas quinze ans s'était glissée derrière elle, moulée dans une combinaison de lastex blanc, juchée sur des escarpins trop grands pour elle. De longs cheveux noirs cascadaient sur ses épaules maigres, elle gardait les yeux baissés, faussement timide.

— Caballeros ! continua la Cucaracha, si vous avez les moyens, j'ai une surprise pour vous. Quelque chose de mémorable dont vous vous souviendrez toute votre vie.

Son annonce fut encore saluée de lazzis, mais avec moins de conviction. La blonde platinée se déplaça jusqu'à une sorte de judas fixé dans le mur du salon et le tira, découvrant une ouverture carrée.

— Que l'un de vous vienne se rendre compte, demanda-t-elle.

Un des militaires se leva avec un clin d'œil égrillard. Il colla son visage au judas et quelques instants plus tard, se retourna, les yeux injectés de sang, avec une exclamation rauque.

— *Hija de puta !*

Un autre lui succéda, bousculé tout de suite par ses copains. Ce qu'ils voyaient leur enflammait le ventre mieux qu'un clip porno.

La pièce voisine était tapissée de miroirs et ne comportait que deux meubles : un lit et un gros pouf de cuir blanc. Au-dessus du lit pendaient une douzaine de très longues courroies réunies par un système compliqué de contrepoids, terminées par des bracelets de cuir. Deux d'entre eux étaient refermés sur les poignets d'une jeune femme assise sur le lit. Deux autres encerclaient ses chevilles. Il suffisait de tirer sur les courroies pour l'écarteler, ou la suspendre par les poignets.

Il y avait souvent de ces shows dans les bordels dominicains, avec de pauvres paysannes émigrées clandestines abruties de rhum. Seulement, la fille ainsi attachée était une Blanche aux cheveux foncés entièrement nue. Les clients de la Cucaracha n'arrivaient pas à se rassasier du spectacle de ses seins aigus mais pleins, de sa taille fine soulignant une croupe cambrée et ronde.

Elle fixait le vide d'un regard étrange, les écouteurs d'un walkman aux oreilles. Visiblement droguée.

La Cucaracha jeta un coup d'œil amusé aux six hommes devenus soudainement silencieux, supputant déjà ce qu'ils pouvaient faire de cette proie inattendue.

— Caballeros, lança-t-elle, tous ceux qui sont capables de donner deux cents dollars peuvent s'amuser avec notre pensionnaire jusqu'à épuisement de leurs forces. Vous êtes les premiers à en profiter. C'est la surprise du colonel. Et en plus, Josepha veillera à ce que vous gardiez vos forces.

La petite pute adressa un sourire salace aux six hommes.

— Qui est cette fille ? demanda un des Colombiens. On dirait une Indienne...

La Cucaracha le foudroya du regard.

— Imbécile ! Si tu n'en veux pas, va baiser une des putes minables du *Petit Château*. Ça ne te coûtera que cent pesos...

Ce fut un des militaires qui se décida le premier, jetant sur la table basse deux billets froissés de cent dollars. Deux mois de solde. Les autres en firent autant, avec des rires grivois. Lorsque la Cucaracha eut collecté l'argent, elle prit une clé dans sa poche et ouvrit la porte de communication.

— Amusez-vous bien ! dit-elle, et ne l'abîmez pas. Josepha sait comment manipuler les courroies...

— J'espère qu'elle sait aussi manipuler ma bite, fit un colonel qui se nommait Manuel, avec un rire gras.

Comme pour lui donner raison, Josepha s'approcha, s'agenouilla en face de lui et avec des gestes délicats, défit son pantalon. Très vite, sous ses caresses habiles, le membre se mit à darder comme un bélier entre les cuisses poilues de l'officier. Celui-ci écarta brutalement Josepha et se dirigea vers la chambre, suivi des autres. Josepha les

rejoignit.

— Vous serez plus à l'aise, sans vos vêtements, caballeros, dit-elle d'une voix fluette.

Tandis qu'ils se débarrassaient, Josepha se mit à manipuler les courroies. Celles reliées aux chevilles se tendirent, écartant les jambes de la jeune femme, les autres tendirent ses bras en Y, faisant ressortir les seins.

Pour la première fois, la jeune femme sembla réaliser ce qui se passait. Elle tenta mollement de se dégager, secoua la tête, posant un regard absent où la terreur commençait à pointer sur les hommes nus qui l'entouraient. Manuel s'approcha, arracha le walkman et tomba à genoux sur le lit, entre les cuisses ouvertes de la jeune femme. Les autres faisaient cercle, curieux et émoustillés. Josepha allait de l'un à l'autre, les agaçant, se faisant peloter, glissant une main leste vers un endroit sensible, et s'esquivant aussitôt.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? demanda le plus âgé des Colombiens.

Il s'appelait Justo, était aussi large que haut et son sexe n'avait pas besoin des caresses de Josepha pour se dresser. Les yeux injectés de sang, il contemplait l'entre-cuisse de la femme. Le colonel prit la fille aux hanches et l'amena vers lui jusqu'à ce que son sexe soit en contact avec le sien. D'un brutal coup de reins, il l'empala jusqu'à la garde, avec une grimace de douleur, tant il était important.

La fille cria, essaya de se dégager, et supplia en anglais :

— *Leave me alone ! Leave me alone*^{23} !

Un des types poussa son compagnon du coude.

— C'est vraiment une gringa !

Le colonel Manuel ne bougeait plus, abuté au fond de sa victime, les mains crispées sur ses fesses rondes, respirant lourdement. Un de ses copains s'approcha, monta sur le lit et tenta vainement de lui enfoncer son sexe énorme dans la bouche. Celui qui la prenait se retira, l'air furieux, toujours dans le même état, bandant et cria à Josepha :

— Je n'aime pas comme ça, elle ne va pas se sauver. Détache-la.

Josepha se précipita sur les courroies et libéra la jeune femme qui se recroquevilla aussitôt dans un coin du lit. Le colonel l'en arracha et la jeta sur le pouf de cuir blanc, à plat ventre, les seins écrasés contre le cuir, les cheveux dans la figure. Puis il s'agenouilla derrière elle, une lueur lubrique dans ses petits yeux noirs.

Josepha se précipita et caressa de sa langue le membre tendu. Les reins et les fesses de la fille, plus hauts que son torse, semblaient s'offrir à leur violeur. Le colonel écarta Josepha, saisit son sexe de la main gauche, l'appuya sur celui de sa victime, et y entra lentement freiné par les muqueuses qui se défendaient. Dans cette position, il

allait beaucoup plus loin et la fille poussa un hurlement de douleur, essayant de lui échapper.

— Salope, rugit le colonel, tu veux te défendre, je vais te l'enfoncer jusque dans la gorge !

Ses deux mains crispées sur ses hanches, la maintenant impitoyablement, d'un féroce coup de reins, il acheva de propulser sans ménagement son sexe énorme jusqu'à ce que leurs peaux se touchent.

La fille hurla de nouveau, déchaînant les lazzis de ses tourmenteurs. Le second Colombien fit le tour du pouf, lui releva la tête en la tirant par les cheveux et lui pinça le nez. Comme elle ouvrait la bouche, il y enfourna d'un coup un sexe trapu et rouge. Émoustillé, le colonel se retira un peu, puis revint de toute sa longueur dans le sexe de la jeune Américaine. Il en avait la sueur au front : l'impression de violer une vierge. Derrière lui, Justo le Colombien ricana.

— Dépêche-toi ! J'ai envie de ses fesses.

— Moi aussi, fit une autre voix.

Le colonel sentit la semence monter de ses reins, accéléra son va-et-vient puis explosa avec un brame de joie, avant de se retirer encore dressé. Sa place fut prise aussitôt par Justo.

Malko, au volant de la Toyota, remontait l'avenida Maximo Gomez vers le nord, traversant des quartiers de plus en plus minables. Il était déjà à près de huit kilomètres du bord de mer et la ville continuait. Les villas avaient fait place à des entrepôts, des garages, et enfin à des masures en bois. À côté de lui, Milton Brabeck scrutait les façades obscures. Aucune trace du dancing bordel *Herminia*.

Encore deux kilomètres dans le noir et ils arrivèrent à un grand pont métallique enjambant le rio Isabella. Ils étaient sortis de l'agglomération de Saint-Domingue.

Demi-tour. Ils repartirent, longeant un bidonville. Malko aperçut soudain sur sa gauche des néons dans une rue transversale. Il tourna et découvrit enfin l'enseigne *Herminia*.

Un des bordels appartenant au colonel Ricardo Gomez.

À peine étaient-ils sortis de la Toyota qu'un homme s'approcha, leur offrant de très jeunes filles pour un prix extrêmement modique. Le regard de Milton Brabeck le fit fuir.

Ils furent agressés par la musique dès l'entrée. Du merengue qui balançait à fond la caisse. Une grosse boule multicolore tournait au-dessus d'une piste au plancher de bois, encadrée de boxes sombres. Partout des filles. Une douzaine dansaient toutes seules, paraissant

s'amuser beaucoup, d'autres, écrasées contre des clients, se frottaient à faire jaillir des étincelles afin d'inciter leurs partenaires à les suivre dans les chambres voisines... Dès que Malko et Milton Brabeck s'installèrent à une table, une meute de filles s'abattit sur eux, réclamant de la bière et du rhum. Une grande métisse très foncée, à la croupe de rêve, s'assit sur les genoux de Milton tandis qu'une autre parvenait à glisser sa main vers sa zone vitale.

Malko évita le drame en calmant Milton d'un regard. Une fille vint à son tour se coller à lui et il lui demanda :

— Où est la Cucaracha ?

Elle eut un rire bête et ne répondit pas... Il posa la même question à une autre fille qui lui désigna un local au fond du dancing.

— *Por aqui !*

Il alla voir. C'était la même chose version climatisée. Une fille à la peau très sombre, sculpturale, tournait comme une toupie sur elle-même avec un décolleté jusqu'au ventre, les lèvres recouvertes de peinture phosphorescente. D'autres attendaient dans l'ombre des boxes. En voyant Malko, une très jeune n'hésita pas à relever sa mini, exposant une fourrure noire et fournie.

Il interrogea le barman. Pas de Cucaracha. Il revint à leur table. Une des filles avait réussi à entraîner Milton sur la piste. Agrippée à lui, elle ondulait comme une folle. L'Américain jeta à Malko un regard de détresse et parvint à regagner la table, l'air d'un naufragé...

— C'est pas possible, soupira-t-il, ce sont des guenons !

Malko prit un billet de cent pesos et le glissa dans le décolleté de la fille qui s'accrochait à lui.

— Trouve-moi la Cucaracha.

Elle s'éloigna pour réapparaître quelques instants plus tard avec une espèce de danseur mondain aux épaules de docker et au sourire huileux.

— Caballeros ! lança-t-il, je suis heureux de vous accueillir à l'*Herminia*. Que puis-je faire pour vous ? Comme vous le voyez, nous avons les plus jolies filles de la ville...

— Je voudrais voir la Cucaracha, dit Malko.

L'autre eut une mimique étonnée.

— La personne que vous appelez ainsi n'est pas ici, ce soir...

— Où est-elle ?

Le visage du Dominicain se renfroga.

— Je ne sais pas, señor. Mais je peux vous aider. Vous avez choisi une fille ?

— Oui, fit Malko.

L'autre s'épanouit aussitôt.

— Muy bien ! Vous avez bon goût. Celle qui est là ?

— Non, dit Malko, c'est une jeune Américaine qui s'appelle

Kareen.

Le regard du taulier se déroba et il dit d'une voix moins assurée :

— Kareen ? *Señor*, je ne connais personne de ce nom, et il n'y a pas d'étrangères ici, seulement des Dominicaines et des Haïtiennes. Toutes saines...

Soudain, Milton explosa. Se dressant comme un diable hors de sa boîte, il attrapa le taulier par la gorge et se mit à lui cogner la tête contre un pilier voisin. Étant donné sa carrure impressionnante, personne ne songea à intervenir.

— Tu vas nous dire où est Kareen, fumier !

Malko arracha Milton de sa proie.

Le taulier, reprenant son souffle, en profita pour filer.

— Je vais me renseigner, senior !

Il s'éloigna en se tenant la gorge, bousculant les filles muettes de surprise, immobilisées sur la piste.

L'attente fut courte. Deux minutes plus tard, quatre hommes surgirent du bar. Aussi larges que hauts, le front bas et l'œil méchant. L'un d'eux tenait une batte de baseball, un autre une bouteille brisée. Ils longèrent la piste, coupant le chemin de la sortie.

Milton Brabeck se dressa avec un hennissement de joie.

— On va enfin engager le dialogue !

Il attendit que les quatre hommes se trouvent à quelques mètres. Ils ne virent même pas sa main cueillir la « micro Uzi » dans son dos, dissimulée par sa veste.

La rafale partit avec un crissement qui couvrit à peine le merengue, désintégrant la grosse boule lumineuse dont les éclats criblèrent les filles qui dansaient dessous. Elles se dispersèrent avec des hurlements terrifiés. Milton avait déjà remis un chargeur dans son Uzi. Les jambes écartées, il la braqua sur les quatre videurs et leur fit signe d'approcher.

— On cherche un renseignement, cria-t-il en anglais. Vous avez trente secondes pour le donner. Toi, le gros ! Où est la Cucaracha ?

Celui qu'il interpellait resta muet, la bouche ouverte. Milton Brabeck abaissa légèrement le canon de l'Uzi, il y eut un bruit de soie déchirée et le plancher sembla tomber en poussière à côté de ses pieds. Le canon remonta, visant le ventre...

— Je compte, cria le gorille. Cinq, quatre...

Il y eut un rapide conciliabule entre les quatre hommes et l'un d'eux s'avança, criant pour dominer le fracas de la musique.

— Caballeros, la Cucaracha doit se trouver au *Petit Château*, sur l'autopista, au kilomètre 11.

L'Américain baissa son arme. D'une enjambée il fut sur son informateur.

— Tu viens avec nous ! Et si on nous attend là-bas, tu y passeras le

premier !...

Personne ne s'opposa vraiment à leur départ.

CHAPITRE XIII

Kareen Norwood sentit que des mains s'emparaient de ses chevilles et de ses poignets, afin de lui interdire tout mouvement. À plat ventre sur le pouf, elle n'avait plus le courage de crier. Depuis plus d'une heure, les six hommes avaient profité, tour à tour, de son ventre et de sa bouche, l'inondant de leur semence. Une bouteille de rhum circulait et, entre deux accouplements, ils comparaient leurs virilités, avec des plaisanteries obscènes. Josepha allait de l'un à l'autre, comme un jongleur d'assiette, en masturbant un, suçait brièvement l'autre, se laissant peloter mais sans jamais aller plus loin. Elle mettait un plaisir sadique à les exciter pour qu'ils prennent ensuite la prisonnière avec encore plus de vigueur...

Une lourde odeur de cigares, de sexe et d'alcool flottait dans la petite pièce.

Dans un coin, Justo, un des deux Colombiens, caressait lentement son sexe noueux, les yeux injectés de sang.

La porte s'ouvrit sur la Cucaracha, arborant un sourire commercial.

— Vous vous amusez bien, caballeros ?

— *Como no !* cria Manuel, le colonel.

— Ne l'abîmez pas ! recommanda la femme aux cheveux platinés. Le colonel y tient beaucoup.

— On va tous la défoncer, cria le Colombien. Tu as vu ce cul...

Elle referma la porte. À douze cents dollars la soirée, l'Américaine rapporterait une petite fortune avant d'être expédiée en province. Plus tard encore, on la donnerait à un bordel haïtien où la spécialité était de faire prendre une femme par un âne. Les touristes payaient très cher, mais les femmes ne résistaient pas longtemps.

Le Colombien s'approcha de Kareen, se pencha et écarta les globes de ses fesses de ses mains de bûcheron. L'Américaine poussa un hurlement. Un coup violent la fit crier. Josepha se glissa à côté d'elle et dit à son oreille.

— Si tu fais la mijaurée, tu seras battue, la Cucaracha est très sévère...

Elle rejoignit le Colombien, agenouillé sur le pouf, qui balançait le gland épais de son énorme membre devant les reins de Kareen, sous les rires excités des cinq autres participants. Il se pencha et son sexe

entra en contact avec l'ouverture verrouillée par la terreur. Kareen se débattit et il glissa. Aussitôt, Josepha se précipita, prit le membre à deux mains et le pointa sur l'ouverture à violer.

— *Arriba, hombre !* fit-elle de sa voix fluette.

Le Colombien pesa aussitôt de tout son poids, sans parvenir à ses fins. Hagarde, Kareen, agitée de tremblements convulsifs, implorait grâce d'une voix hystérique. Les mains qui la clouaient sur le pouf ne lâchèrent pas prise.

Elle poussa soudain un cri inhumain. L'énorme membre venait de forcer son sphincter. Elle perdit connaissance, sous les hourras de ses tourmenteurs. Elle revint à elle, le cœur battant la chamade, avec l'impression d'être ouverte en deux. Le Colombien s'était emmanché jusqu'à la garde et malaxait brutalement les fesses tendues. Il soufflait comme un phoque et, peu à peu, se mit à aller et venir, freiné par l'étroitesse du fourreau.

Les cinq hommes suivaient, fascinés, les apparitions du sexe qui ressortait régulièrement de la croupe cambrée.

— *Stoop !* hurla Kareen.

Justo, pris d'une frénésie sexuelle, l'attrapa par les hanches et se mit à la pilonner violemment, attirant chaque fois ses fesses contre son ventre velu d'une traction puissante. Kareen Norwood sentit le bélier qui la forçait enfler soudain et sursauter au fond d'elle comme une bête vivante. Justo, d'un ultime élan, s'était enfoncé le plus loin qu'il le pouvait au moment où il explosait avec des grognements de sanglier.

Jamais, il n'avait autant joui.

D'une voix altérée par le plaisir, il lança « *Que bonita !* » avant de s'écrouler sur le lit en haletant.

Déjà, Manuel, le colonel, se ruait à sa place, entrant d'un coup dans les reins martyrisés sous l'œil lubrique de Josepha qui n'avait jamais aimé les gringas.

Une Indienne moulée dans un collant blanc et brillant, les seins nus, dansait sur une estrade devant une centaine de personnes en train de dîner ou de boire.

Elle n'avait pas seize ans, une grâce inouïe, des yeux en amande et était à vendre pour cent pesos. Au premier rang, un homme claqua des doigts. Un garçon s'approcha aussitôt et l'autre chuchota à son oreille. La fille vint danser plus près du client, se déhanchant, ondulant du bassin pour mimer une séance de baise endiablée. L'homme inclina la tête : l'affaire était faite. Il se leva et se dirigea vers la sortie où il fallait payer une taxe de vingt pesos pour emmener la fille.

— Où est la Cucaracha ? murmura Malko à l'oreille du videur de

l'Herminia, emmené en otage.

Cachés dans l'ombre, près des toilettes, Milton et lui observaient la scène. Une autre fille venait d'y commencer un strip-tease. Le videur, qui sentait dans ses reins le canon de l'Uzi, avala sa salive. Personne ne les avait remarqués. Le *Petit Château* était en bordure de mer, beaucoup plus élégant que *l'Herminia*, avec ce semblant de spectacle... Mais les filles étaient les mêmes et les deux établissements appartenaient au colonel Gomez.

— Je ne la vois pas, fit le videur.

— Va te renseigner, ordonna Milton Brabeck.

Le videur se glissa dans la pénombre. Il revint quelques instants plus tard.

— Elle n'est pas là, señor.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas.

Sans mot dire, Milton Brabeck l'entraîna dans le parking. Le prenant par les cheveux, il lui frappa violemment la tête contre le capot d'une voiture. Une fois, deux fois, trois fois. Le videur commençait à cracher ses dents. Il bredouilla.

— *Señor*, elle est peut-être au motel *Hispaniola*, un peu plus loin.

— On y va, dit Malko. Et vous, venez avec nous.

Ils repartirent sur l'autopista déserte, bordée à droite par la mer et à gauche par des terrains vagues. Un kilomètre plus loin, ils virent les lumières du motel *Hispaniola*, qui ressemblait à tous les motels. Malko se gara dans le parking. Avant même que la Toyota ne se soit arrêté, le videur avait bondi dehors, roulé à terre et déboulait vers la route.

— Laissez-le, dit Malko à Milton. C'est qu'il a dit la vérité.

Milton Brabeck vérifia son 44 Magnum Desert Eagle, prit trois chargeurs pour l'Uzi et marcha vers la porte. Un portier galonné intercepta les deux hommes.

— Caballeros ?

— Nous voulons des filles, dit Malko.

L'autre se cassa en deux, avec un sourire servile.

— *Como no, señores !*

Il les fit pénétrer dans un petit salon tendu de velours mauve, qui sentait le parfum bon marché. Un vague bruit de musique venait de l'intérieur. La porte s'ouvrit soudain sur une grande femme aux cheveux platinés et au visage dur, arborant un sourire commercial.

— Caballeros ! Vous avez envie de passer un moment agréable ?

— Oui, dit Malko. On nous a dit que le colonel avait reçu quelque chose de très intéressant, d'exceptionnel, même.

La Cucaracha accentua son sourire et commença :

— *Si, si pero...*

Elle s'arrêta brusquement, alertée par une lueur dangereuse dans

les yeux dorés de Malko.

— Nous avons une très jeune Haïtienne, enchaîna-t-elle. Elle est très saine. Des seins magnifiques. Mais vous êtes deux.

— Il paraît que vous avez une étrangère, dit Malko, c'est plus excitant.

Le visage de la femme platinée se ferma.

— Non, *señor*, pas d'étrangère ici.

Elle recula et appuya sur un bouton dissimulé sous une tenture. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit violemment sur deux moustachus en chemise, tous deux un pistolet à la ceinture.

— *Caballeros*, lança la Cucaracha, je crois qu'il n'y a rien ici pour vous.

Les deux voyous caressaient les crosses de leurs pistolets d'un air féroce. Milton Brabeck glissa la main droite dans son dos, d'un air innocent.

Quatre secondes plus tard leurs yeux s'écarquillèrent devant l'Uzi et l'ambiance changea considérablement.

— Qu'est-ce que vous voulez ? siffla la Cucaracha. De l'argent ? Faites attention, le colonel ne laissera pas passer ça.

— Je veux une femme qui s'appelle Kareen Norwood, fit Malko. Et je sais qu'elle est ici.

Un des deux moustachus esquissa un mouvement et Milton fit « psitt ». L'autre s'arrêta aussitôt. Poliment, Malko demanda :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de jeter vos armes à terre ?

Ils obéirent. Les deux pistolets tombèrent avec un bruit sourd. Les yeux de la Cucaracha lançaient des éclairs.

— Le colonel doit venir boire un verre avec ses amis, fit-elle, il vous fera tuer...

— Nous allons visiter, annonça Malko. Sous votre direction.

La blonde platinée ne bougea pas.

Au même moment, un cri étouffé rompit le silence, venant de l'intérieur du motel. Un cri de femme ! Milton Brabeck avait viré au blanc.

Malko sentit le drame venir. L'index de Milton Brabeck s'était dangereusement crispé sur la détente de l'Uzi.

— Vous feriez mieux d'obéir, conseilla-t-il.

La Cucaracha était à un dixième de millimètre de l'éternité. Ses yeux allèrent des moustachus désarmés au canon de l'Uzi, sa bouche se tordit dans une grimace haineuse et soudain, elle sortit de la pièce, suivie de Malko et Milton.

sur le lit. Le bracelet métallique enfermant sa cheville gauche relié à la sangle de cuir maintenait sa jambe gauche dans une position élevée, à la façon d'une branche de compas.

Justo le Colombien était allongé contre elle, son sexe puissant fiché profondément dans son ventre, ses mains crispées sur ses seins. Le colonel Manuel vint se placer de l'autre côté, la saisit par les hanches, et, d'un seul coup, viola ses reins jusqu'à la garde. Les deux hommes se mirent alors à remuer alternativement, échangeant des plaisanteries obscènes. Le lit grinçait et craquait sous les efforts des deux hommes.

Josepha, debout à côté, s'affairait auprès des quatre autres, ivres de rum et de stupre, s'apprêtant à prendre leur tour.

Le judas coulissa soudain avec un léger grincement. Seule Josepha tourna la tête. Au lieu des cheveux platinés de la Cucaracha elle aperçut des yeux gris et froids qui respiraient la mort. Elle poussa un léger cri et, machinalement, serra le sexe qu'elle tenait. Son propriétaire, furieux, la gifla, mais son regard remonta jusqu'au judas et il sentit son érection se recroqueviller. Le canon noir d'une arme automatique en émergeait, ressemblant à l'œil d'un mortel voyeur.

— *Holy Cow !* Regardez !

Milton Brabeck se redressa, après avoir collé son visage au judas, blanc comme un morceau de craie. De la main gauche, il maintenait d'une poigne de fer le poignet de la Cucaracha. Tandis que Malko se penchait à son tour, elle eut la mauvaise idée de mordre l'Américain.

Celui-ci abattit le canon de l'Uzi, avec un rugissement de douleur, sur son nez qui se brisa, dans un flot de sang. Si Malko ne l'avait pas retenu, Milton l'aurait tuée. Elle s'effondra dans un fauteuil, le visage entre ses mains. D'un coup de pied, Milton Brabeck venait de faire voler en éclats la porte de la chambre où se trouvait Kareen Norwood. Visant le plafond, il lâcha une rafale.

Malko photographia la scène. Les quatre à l'air ahuri dont l'érection fondait, la fillette médusée, les deux en train de s'acharner sur Kareen, soudain figés... Il fit un pas en avant, et le crochant par l'épaule, arracha le Colombien qui tomba à terre. Il se releva pour se trouver nez à nez avec le canon du PPK, et les yeux dorés de Malko, striés de rouge. Il recula, en grommelant, muet de peur. Le colonel Manuel se dégagea tout seul en tremblant et bredouilla.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Les regards des deux arrivants le rendirent muets. Malko s'affaira sur les liens qui retenaient Kareen Norwood et la libéra. Elle resta inerte sur le lit. Milton Brabeck tremblait, littéralement. Il poussa un

cri presque douloureux.

— Fumiers ! Salauds !

À coups de pied, sans lâcher l'Uzi, il fit aligner les six hommes nus au fond, serrés les uns contre les autres. Ses yeux gris ressemblaient à deux éclats de pierre. Malko, en train de redresser Kareen, s'immobilisa. Quelque chose avait changé dans l'atmosphère de la pièce. Cela basculait dans l'horreur. Il tourna la tête, vit le profil de granit de Milton, le doigt crispé sur la détente de l'Uzi.

— Milton, non !

Milton Brabeck se retourna lentement vers lui. Les six hommes retenaient leur souffle ; ils avaient tous compris que leur vie ne tenait qu'à un fil. Au premier rang, les deux Colombiens se faisaient tout petits. Milton émit une sorte de gémissement.

— Il faut les...

— Non, fit Malko fermement.

La tension se relâcha imperceptiblement. Milton Brabeck laissa l'air accumulé dans ses poumons s'échapper en sifflant. Mais Justo, le Colombien, eut le tort de vouloir faire un pas en avant avec un sourire d'excuses.

— Caballero, commença-t-il d'une voix éraillée.

Il ne termina jamais sa phrase. Milton Brabeck s'était lancé en avant, de tout le poids de ses quatre-vingt-quinze kilos. Son pied frappa le Colombien au bas-ventre avec une violence inouïe. L'autre ouvrit la bouche sur un hurlement dément et s'écroula. Milton continua, tapant comme un sourd sur les cinq hommes nus, les yeux fous. À coups de pied, de crosse d'Uzi, de poing. Aucun ne se défendait et ils tombaient un à un, sous les coups de l'Américain. Il n'y avait pas un mot prononcé. Seulement le bruit mat de la chair qui éclate, le son sourd d'un pied enfonçant dans un ventre, celui plus clair d'un coup de crosse ouvrant un crâne. Il ne s'arrêta qu'une fois les six hommes à terre, essoufflé.

— Venez ! dit Malko. Aidez-moi.

Sans un mot, Milton lui tendit son Uzi et chargea Kareen Norwood dans ses bras. Celle-ci sembla reprendre connaissance et émit un vague gémissement, montrant du doigt un sac posé à terre. Malko le ramassa et y jeta le walkman. En se penchant, il croisa le regard fixe du Colombien étendu à terre.

Mort.

Le coup de pied de Milton lui avait fait éclater le péritoine. Ses compagnons se relevaient tant bien que mal, encore sous le choc... La Cucaracha, dans le salon voisin, essayait toujours d'étancher le sang qui coulait de son nez écrasé. Elle leur jeta au passage un regard de haine inexpiable. Au moment où ils déposaient avec précaution Kareen Norwood dans la Toyota, une autre voiture se gara dans le

parking.

Une BMW noire dont émergea un homme de haute taille, cigare au bec. Il s'approcha et lança jovialement :

— Vous vous êtes bien amusés, caballeros ?

Milton Brabeck se redressa lentement et lui fit face.

Le colonel Ricardo Gomez recula sous le choc de ses yeux gris.

— Vous êtes le colonel Gomez ?

Sa voix aurait fait frissonner un iceberg. Malko fut content d'avoir gardé l'Uzi.

— Oui, dit l'officier d'une voix mal assurée. Pourquoi ?

Milton Brabeck, au lieu de répondre, le saisit brutalement par le col de sa chemise et le traîna près de la Toyota, lui mettant le nez sur Kareen Norwood.

— Qui, qui... est-ce, croassa l'officier, fouillant fiévreusement dans sa ceinture.

Le poing de Milton Brabeck s'écrasa d'abord sur sa bouche, lui faisant éclater les deux lèvres d'un coup. Le second coup lui brisa net l'arête du nez. Ensuite, le gorille de la CIA continua méthodiquement, alternant des deux mains. Relevant Ricardo Gomez chaque fois qu'il glissait le long de la Toyota. Jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'une bouillie sanglante. Jamais plus il n'aurait figure humaine. Tous les os des arcades sourcilières, ceux de la mâchoire, les cartilages du nez, étaient brisés, réduits en pulpe. Le sang giclait de tous les côtés.

La Cucaracha contemplait la scène de la porte du motel. Muette et horrifiée. Enfin, Milton abandonna le colonel Gomez qui tomba en tas au pied de la Toyota.

— Allons-y, dit-il simplement.

Malko prit le volant et ils foncèrent sur l'autopista, vers le centre.

— Tout est clair, expliqua Malko au chef de station. En récompense de son aide pour la protection et l'exfiltration de Paul Kramer, le colonel Gomez avait décidé de s'appropriier Kareen Norwood avec la complicité des sandinistes. Avec sa chaîne de bordels, il était sûr de l'amortir vite.

Le colonel Diego Garcia demeurait muet, caressant de son geste habituel la crosse de son pistolet. Visiblement embarrassé.

Henry Fairmont se tourna vers Malko.

— J'ai cru comprendre qu'un des agresseurs de Miss Norwood avait été tué. C'est fâcheux.

Le colonel Diego Garcia se hâta d'intervenir.

— La police a en effet découvert un mort au Motel *Hispaniola*. Il semble être décédé à la suite d'une rixe, le péritoine éclaté. Il s'agissait

d'un trafiquant de drogue colombien, recherché par plusieurs pays.

Malko lui adressa un sourire amical :

— Et le colonel Ricardo Gomez ?

— Il est à l'hôpital, expliqua Diego Garcia. Avec de nombreuses fractures du visage ; je crains qu'il ne soit défiguré à jamais. Il a fait dire au Président qu'il avait été attaqué par des agents de la CIA.

Un ange passa et Milton Brabeck baissa la tête. Henry Fairmont ne savait plus où se mettre. Malko se tourna vers lui.

— Henry, je pense que vous devriez user de votre influence pour que le colonel retire sa plainte. Si toute l'affaire était rendue publique, le prestige de l'armée dominicaine n'en sortirait pas intact.

Le colonel Diego Garcia demeura silencieux, mais son regard disait clairement qu'il approuvait Malko.

Les quatre hommes échangèrent des poignées de main sans chaleur. Une heure plus tôt, le Falcon 900 emmenant Chris Jones et Kareen Norwood à Washington avait décollé de Saint-Domingue. Ils sortirent de l'immeuble de la DNI et Malko prit le volant de la Toyota. Leur avion partait une heure plus tard. En franchissant le pont Duarte, Milton Brabeck dit seulement d'une voix basse :

— Vous auriez dû me laisser tuer ces salauds.

Le Boëing « 757 » filait à 900 à l'heure au-dessus de la mer des Caraïbes.

Malko lisait, essayant d'oublier l'horreur des derniers jours. L'affaire Paul Kramer était un échec sanglant. La CIA ne saurait jamais de façon certaine si Paul Kramer et la « super-taupe » ne faisaient qu'un. La façon dont le KGB avait abattu Kramer plutôt que de le laisser retomber aux mains des Américains et le mal qu'ils s'étaient donné semblait indiquer qu'ils y attachaient un grand prix.

Mais ce n'était qu'une hypothèse.

Milton Brabeck, qui n'aimait pas vraiment la lecture, ouvrit le sac de Kareen Norwood, oublié dans la Toyota. Il mit le walkman sur ses oreilles et commença à écouter de la musique : le sac était plein de cassettes.

Une demi-heure plus tard, Malko vit le gorille sursauter, arracher le walkman de ses oreilles et le tendre à Malko.

— Écoutez-ça ! fit-il d'une voix altérée.

Malko mit les écouteurs sur ses oreilles et déclencha la bande. Il entendit au lieu de la musique une voix prononcer en anglais une phrase qui lui sembla banale.

— Je connais cette voix, dit Milton Brabeck. Je la connais foutrement bien.

CHAPITRE XIV

Pour la vingtième fois, Franck Woodmill, le Directeur adjoint des Opérations de la CIA enclencha la bande magnétique. La voix s'éleva dans la petite pièce :

« Monsieur Kramer, il faudrait que vous passiez me voir. Hier Wall street a clôturé très bas. Il serait prudent de vendre avant que ce ne soit trop tard. »

Franck Woodmill écrasa la touche d'arrêt et dit d'une voix blanche :

— Paul Kramer avait installé chez lui un système d'enregistrement de ses communications téléphoniques. D'après Mary, sa femme, il a reçu un coup de fil, le matin du jour où il a disparu. Il lui a dit qu'il s'agissait de son broker^{24}. En partant, il a emporté la cassette que vous avez retrouvée, mêlée à celles de Kareen Norwood. Cette communication est à 99 % un message codé prévenant Kramer qu'il est grillé et qu'il doit filer. J'ai vérifié : la veille, Wall street a monté.

— Et vous êtes absolument certain d'identifier cette voix ? insista Malko.

Franck Woodmill le fixa, décomposé, incapable de parler. Milton Brabeck semblait effondré lui aussi. Malko était également perturbé. La voix enregistrée lui faisait froid dans le dos. La réaction de Milton et de Franck Woodmill prouvait que la CIA avait été infiltrée par les Services de Renseignement soviétiques au plus haut niveau. Il pensa aux sarcasmes des gens de la CIA lorsque les Britanniques avaient découvert le scandale Burgess-MacLean. Les « cousins » étaient devenus des pestiférés. Et maintenant, c'était peut-être leur tour...

Franck Woodmill alluma une cigarette, souffla la fumée et répondit enfin à Malko.

— C'est lui. J'en suis sûr. Je lui parle au téléphone dix fois par jour.

Milton Brabeck baissa la tête, comme si on l'accusait personnellement. Malko voulait savoir :

— Lui, qui ?

— William Nolan, l'adjoint du DCI, laissa tomber Woodmill d'une voix plate. Le numéro 2 de l'Agence.

Malko était abasourdi.

— C'est incroyable. Qu'est-ce qui le motiverait ?

Il avait déjà rencontré William Nolan. Un homme austère aux yeux bleu pâle avec une superbe crinière grise, pur produit de l'Establishment de la Côte Est. Depuis toujours à la CIA, au point qu'il semblait y être né. Un détail l'avait frappé un jour où il avait participé à un meeting avec lui, alors qu'il occupait le poste de Franck Woodmill : tous buvaient du café pour un « breakfast meeting », Nolan se contentait d'une citronnade chaude. Il leur avait expliqué que le café était une drogue...

Franck Woodmill soupira.

— Je n'en ai pas la plus petite idée. C'est la dernière personne à qui j'aurais pensé. Je le connais depuis plus de vingt ans. Il a une vie claire comme de l'eau de roche. J'ai réuni ici tous les éléments que j'avais. Cela fait trente ans qu'il est dans la maison, pratiquement depuis sa création. C'était un brillant universitaire qui sortait de Yale avec une considérable fortune familiale. Il a choisi le Renseignement par goût, au lieu d'entrer dans les affaires comme ses deux frères. Il a pratiquement tout fait dans la maison. D'abord à Langley, comme chef de poste au Cambodge, en Iran, à Paris, en Libye. Ensuite comme deputy Director of Opération, ensuite, comme Directeur des Opérations et enfin dans son job actuel qu'il ne va pas garder longtemps puisqu'il a soixante et un ans.

« Au poste qu'il occupe, il sait absolument tout ce qui se passe à l'Agence...

— Il n'y a jamais eu de soupçons le concernant ? demanda Malko.

— Non, j'ai vérifié au service de sécurité. Rien. Même le Président des États-Unis a une confiance totale en lui. C'est un homme religieux, un adventiste, d'une moralité très stricte.

— Sa vie privée ?

— Rien non plus. Pas de chance. Son fils unique a été tué au Vietnam en 1967, l'un des premiers. Sa femme est morte d'un cancer en 1969. Depuis, il vit seul dans une grande maison de Foxhall, avec un vieux maître d'hôtel qui le connaît depuis quarante ans. Il a quelques amis, joue au bridge et s'intéresse à la peinture. Mais surtout, il travaille beaucoup. Sort très peu, pratiquement pas de vie mondaine. Il a aussi une liaison très discrète avec sa secrétaire, Fawn McKenzie, divorcée.

— Et l'argent ? insista Malko, se faisant l'avocat du diable.

Le Directeur adjoint des Opérations haussa les épaules.

— Il touche les intérêts d'un trust qui ont été évalués à près de dix mille dollars. Il ne doit même pas dépenser son traitement de l'Agence. C'est un homme qui n'a aucun besoin.

— Politiquement, il se situe où ?

— Il appartient au Parti Républicain, mais ne s'est jamais distingué par des opinions extrémistes. Bien entendu, aucun lien avec

la gauche ou les pays de l'Est. À toujours affiché des opinions libérales.

Le silence retomba. Les trois hommes ne se trouvaient pas à Langley, mais dans une « safe-house » appartenant à la CIA, située dans L street à Georgetown. Un modeste hôtel particulier à la disposition du DDO pour ses contacts secrets. Là, il n'y avait ni micro, ni caméra indiscreète. Malko avait d'ailleurs été étonné d'être convoqué là au lieu du QG de Langley. Les soupçons pesant sur William Nolan justifiaient ces précautions.

— En plus du message enregistré par Paul Kramer, il y a quelque chose de concret contre lui ? demanda Malko.

— Tolkachev avait dit que la « super-taupe » avait été en poste en Libye en même temps qu'un colonel du KGB connu pour être très actif dans le recrutement... Or Paul Kramer n'a jamais quitté les États-Unis.

— Ça peut être une coïncidence, remarqua Malko.

— Évidemment. Mais il y a plus : lorsque Paul Kramer s'est enfui à Saint-Domingue, il semble d'après l'interrogatoire de Kareen Norwood qu'il ait été contacté par un officier cubain, alors qu'il était complètement paumé. Juste le lendemain du jour où nous avons appris où il se trouvait... Et il y a d'autres choses : Kramer ne pouvait fournir que des informations fragmentaires. Or, nous avons eu des horreurs à notre Station de Moscou. Jusqu'ici, nous n'arrivions pas à les expliquer. William Nolan était bien entendu au courant de la liste « Bigot » pour l'Union Soviétique. Ce sont justement les gens de cette liste qui ont été touchés.

Un ange passa. C'était l'horreur absolue. Malko se creusait la tête. Comme dans toutes les affaires de traîtres, il y avait toujours un doute.

— Dans ce cas, dit Malko, si votre hypothèse est juste, les Soviétiques auraient provoqué volontairement la fuite de Paul Kramer pour vous faire croire qu'il était la « super-taupe ».

— Exact. J'ai vérifié : personne à l'agence ne savait que Kramer s'était installé son propre système d'écoutes. Donc, William Nolan ne prenait aucun risque en le prévenant lui-même. Si vous n'aviez pas retrouvé cette cassette, il n'y aurait jamais eu aucune présomption contre lui.

— Donc, conclut Malko, en ce moment le KGB et William Nolan – si c'est lui – dorment sur leurs deux oreilles, persuadés que leur leurre a rempli sa tâche. Même si cela ne colle pas tout à fait.

— C'est vrai, confirma le Directeur adjoint des Opérations. Et l'affaire sera oubliée dans quelques mois.

Le silence retomba. Milton Brabeck était suspendu aux lèvres des deux hommes. Il régnait une chaleur étouffante dans la petite pièce de l'immeuble vide de ce paisible quartier résidentiel.

— Que comptez-vous faire ? demanda Malko. Et qui est au courant ?

— M. Brabeck, vous et moi, fit le Directeur adjoint des Opérations. Je crois avoir été assez discret dans mes recherches sur Nolan pour ne lui avoir donné l'éveil. Ici, je suis certain que nous ne sommes pas écoutés par le FBI ou la Division M. Ce sont mes gens qui s'occupent de cette baraque. Pour répondre à votre question, la procédure à suivre est simple : je fais un rapport que je remets à mon supérieur hiérarchique.

— William Nolan ?

— Exact.

Nouveau silence.

— Je peux également, étant donné les soupçons qui pèsent sur lui, rendre compte directement au DCI qui, lui, prendra les mesures adéquates.

— Lesquelles ?

— Dans un cas comme cela, je l'ignore. Tel que je le connais, il convoquera Nolan. Il ne pourra pas lui cacher une chose pareille. Ou, s'il est héroïque, il prévendra le FBI qui le mettra sous surveillance. Ce qui sera une honte inouïe pour l'Agence. Et il n'est pas certain qu'ils trouvent quelque chose. Si Nolan est arrivé à tromper tout le monde pendant des années, il stoppera toute activité dès qu'il se sentira soupçonné... Et nous ne saurons jamais rien.

C'était la quadrature du cercle. Le silence fut de nouveau rompu par Franck Woodmill qui semblait se parler à lui-même.

— Il y a une autre solution possible, fit-il lentement. Qui me met hors-la-loi. Si elle échoue ou s'ébruite je me retrouverai en prison.

— Laquelle ?

Le regard de l'Américain plongea dans celui de Malko.

— Vous confier l'enquête.

— Vous pensez que j'ai une chance de succès ? demanda Malko.

Franck Woodmill inclina la tête affirmativement.

— Vous êtes le seul. Si le FBI et la Company se mettent de la partie, Nolan en aura forcément des échos. C'est un homme fin et intelligent, qui est au centre de multiples réseaux d'informations. Vous avez l'avantage de ne pas appartenir à l'Agence, mais de connaître l'affaire.

— Tout seul je suis impuissant, objecta Malko. C'est une enquête qui peut prendre des mois.

— Si vous acceptez, j'ai une idée, expliqua Franck. Qui nous permettrait d'agir rapidement. Comme Nolan n'est pas surveillé par le FBI, ni par les gens de chez nous, votre travail en sera facilité. Vous ne risquez d'être repéré que par le KGB, si nous avons raison. Mais, vous

vous mettez hors-la-loi. Et vous encourez même une lourde peine de prison, si les choses tournaient mal. Je ne peux ni vous donner un sou, ni vous engager officiellement, ni vous couvrir. Juste vous aider.

— J'accepte, dit Malko, presque sans réfléchir. Ne serait-ce que par curiosité intellectuelle. William Nolan ne boit pas, n'a pas de problème d'argent, est un citoyen au-dessus de tout soupçon, patriote, conservateur, religieux. Qu'est-ce qui a pu le décider à trahir ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua le Directeur adjoint des Opérations. Vous aurez son dossier. Peut-être que la lumière en jaillira. Je vous remercie de la confiance que vous me faites. Mais il y a un problème à régler avant toute chose.

— Lequel ?

— M. Brabeck. Il vient d'assister à cette conversation. Son devoir est d'aller la rapporter immédiatement au FBI. S'il ne le fait pas, il commet un crime punissable de dix années de prison. Je n'ai pas le droit de lui demander le silence. S'il se tait, il devient complice. C'est à lui de décider.

Milton Brabeck s'était empourpré. Il passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Je ne dirai rien, fit-il d'une voix étranglée.

Franck Woodmill le regarda avec gravité.

— Monsieur Brabeck, vous avez bien conscience de ce que vous faites ? À partir de cet instant, vous vous mettez hors-la-loi. Si l'on découvre que vous avez tu cette information, vous serez chassé de la CIA, vous passerez en jugement, vous perdrez vos droits à une pension et vous passerez des années en prison.

Milton Brabeck leva les yeux tour à tour sur Malko et Franck Woodmill.

— J'ai confiance en vous, dit-il, sans que ni l'un ni l'autre ne sache à qui il s'adressait.

Franck Woodmill se détendit imperceptiblement et dit avec un pâle sourire :

— Eh bien, nous allons essayer de réussir.

— Vous avez une idée de départ ? demanda Malko.

— Oui, the « baryum meal technique⁽²⁵⁾ ». On donne une information erronée à quelqu'un pour qu'il la transmette et on regarde le résultat.

— Vous possédez cette information ?

— Oui. La NSA a en cours un projet ultra-secret : le projet *Indigo*. L'observation des bases de lancement d'ICBM⁽²⁶⁾ soviétique par un satellite équipé d'un radar et non de caméras, comme maintenant. À chaque passage, par mauvais temps, les caméras sont aveugles, le radar, lui, perce la couche nuageuse. À chaque passage, on pourra inspecter les silos de missiles quel que soit le temps. Ce projet est sur

le point d'aboutir. Je peux parfaitement faire savoir à Nolan que mon contact à la NSA m'avertit qu'ils ont réussi à être opérationnels...

— Et alors ?

— Les Soviétiques vont forcément réagir s'ils sont mis au courant. En fermant les trappes de leurs silos de missiles. Les satellites d'observation qui nous envoient des photos plusieurs fois par jour nous le diront.

— Ça me paraît astucieux, approuva Malko. Et ensuite ?

Le Directeur adjoint des Opérations eut un geste évasif, et un sourire tristement ironique.

— Ensuite, nous serons fixés. Il ne restera plus qu'à savoir comment William Nolan transmet ses informations aux Soviétiques. Avec le nombre d'agents du FBI qui pullulent à Washington, observant les Soviétiques, il faut qu'il soit drôlement astucieux pour ne pas s'être fait prendre...

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? demanda Milton Brabeck.

— La logistique et la protection éventuelle, expliqua le Directeur adjoint des Opérations.

» Vous, Malko, vous resterez officiellement à Washington pour surveiller la convalescence de Chris. De toute façon, si nous n'aboutissons pas rapidement, il faudra laisser tomber.

— Je suis au *Jefferson Hotel*, dit Malko. C'est OK ?

— Parfait. Je vais mettre une autre personne dans le secret. Ma nièce. Jessica Hayes. Elle est analyste à la Division du Renseignement. J'ai une entière confiance en elle. Elle nous servira de liaison et peut avoir accès à Walnut... Ensuite, nous verrons.

Il se leva. Serra longuement la main de Malko. Puis de Milton Brabeck.

— Sortez le premier, dit-il, moi, je partirai par-derrière.

Malko se retrouva dans le vent glacial et courut jusqu'à sa voiture ; il se retourna sur les fenêtres de la « safe house » ornées chacune d'une couronne de gui et d'une bougie de Noël. On aurait dit une innocente demeure familiale, et personne ne pouvait deviner les pièces encombrées de matériel électronique.

Tandis qu'il descendait Wisconsin Avenue, il se demanda s'il avait vraiment envie de découvrir la vérité.

C'était le plus formidable challenge qu'il ait jamais affronté : seul contre le KGB, la CIA, le FBI. Et la taupe. L'homme qui avait trompé jusqu'au Président des États-Unis.

CHAPITRE XV

The Nest, le bar en rotonde du premier étage de l'hôtel *Willard*, était aussi bruyant qu'une volière mais le tumulte ne venait pas des cages contenant des oiseaux empaillés qui parsemaient les murs. Dès cinq heures, les hauts fonctionnaires de l'Executive Building voisin s'y ruaient en masse, les sénateurs dévalaient Capitol Hill, les gens de la Maison Blanche venaient en voisins se mélanger à quelques-unes des plus jolies femmes de la ville, au statut parfois flou. Les chambres cossues du *Willard* étaient connues pour abriter quelques brûlantes aventures qui faisaient ensuite jaser le Tout-Washington.

Plus prosaïquement, les journalistes et quelques barbouzes venaient y prendre la température de la ville ou échanger quelques secrets, déjà éventés. À un jet de pierre de la Maison Blanche, on avait l'impression d'y partager les Secrets d'État...

Malko s'immobilisa face au bar circulaire assiégé par la foule compacte de tous ceux qui n'avaient pu trouver de table.

Jessica Hayes devait l'attendre, selon les instructions de Franck Woodmill. D'après celui-ci, elle était brune et porterait un tailleur vert.

Il se faufila entre les gens debout et repéra à une table du fond quelqu'un qui correspondait au signallement. Elle devait avoir eu sa photo, car elle lui adressa aussitôt un signe joyeux.

Il eut un choc au cœur. Jessica Hayes ressemblait à une danseuse de flamenco, avec ses traits épais reflétant une sensualité animale. Sa masse de cheveux noirs de jais était, par contraste, sagement tirée, retenue par un nœud de soie verte. Son regard descendit lui mettant encore plus l'eau à la bouche : la veste du tailleur s'ouvrait sur un bustier en dentelles moulant une poitrine pleine et deux longues jambes bien galbées émergeaient de la jupe courte, terminées par des escarpins en crocodile...

Elle tendit à Malko une longue main aux ongles vermillon.

— Bonsoir Malko. Je suis ravie de vous rencontrer.

Il la regarda, amusé.

— Vous aimez vraiment le vert...

Le sac en croco, les chaussures, le tailleur, le bustier, la ceinture, les bas. À part les ongles, tout était vert. Et les boucles d'oreilles en émeraude, bien entendu...

Jessica Hayes eut un sourire langoureux.

— Oui, je suis superstitieuse. Pourquoi ? Vous n'aimez pas ?

— Sur vous, dit Malko, j'aimerais n'importe quelle couleur...

Sans répondre, elle commanda un Cointreau sur de la glace au garçon qui passait, et Malko une Stolychnaya. Le bruit était assourdissant. Jessica croisa les jambes dans un agréable crissement de nylon et aux légères bosses de sa jupe, il s'aperçut qu'elle portait des bas, et non des collants.

— J'ai souvent entendu parler de vous, dit-elle, vous êtes presque un mythe à la Company. Que devient votre château ? Ce doit être merveilleux de vivre comme ses ancêtres.

Ses yeux noirs brillaient d'excitation, le Shalimar dont elle était imprégnée accentuait encore son aspect pulpeux. Elle lui alluma une cigarette avec un briquet en or massif, orné d'une minuscule émeraude. Il se demanda si ses dessous étaient verts, eux aussi.

— Mon château se porte bien, dit-il, si la dernière tempête venue de l'est n'a pas arraché la moitié des tuiles. Au prix qu'elles coûtent, je serais obligé de travailler pour la Company jusqu'à 150 ans.

Le vent était son principal ennemi. À force de sacrifices, il était parvenu à redonner vie au vieux château de Liezen, hérité de ses ancêtres, mais le toit demeurait la partie fragile.

— Si je vais en Europe, j'adorerais venir le voir, dit Jessica, rêveuse.

Alexandra, la pulpeuse et jalouse fiancée de Malko, en serait sûrement ravie...

— En attendant, si nous allions dîner ? proposa celui-ci.

— Avec joie, approuva l'analyste, je meurs de faim. Vous connaissez le *New Heights* ?

— Non, fit-il, mais je vais le connaître.

Quand elle se leva, il put admirer son allure, les épaules larges, le style Kim Basinger en brune. Les hommes se retournaient sur son passage... Ils traversèrent le hall majestueux plein de colonnades et, dehors, elle lui prit le bras, se serrant frileusement contre lui.

La cuisine du *New Heights* sur Calvert street était absolument étonnante : un mélange de Nouvelle cuisine et de plats californiens avec un zeste de folie. Ce qui donnait des préparations au goût et à l'aspect étrange dont il valait mieux ne pas connaître la composition. Les murs étaient blancs, les garçons homosexuels et le cadre-dépouillé. Malko savait maintenant tout de Jessica : le père contre-amiral, le mari divorcé, la petite fille de cinq ans, la fortune personnelle. Elle vivait seule avec sa fille en bas de Foxhall dans Georgetown, le quartier élégant de Washington et ne semblait pas pressée de refaire

sa vie.

Une atmosphère érotiquement électrique s'était installée entre elle et Malko. Parfois leurs doigts se frôlaient. Sans qu'elle ait un mouvement de recul, son regard direct affrontait celui de Malko et elle semblait ignorer que les pointes de ses seins se dessinaient nettement sous le chemisier.

— Il n'y a pas d'homme dans votre vie ? demanda Malko.

Jessica Hayes eut un sourire gourmand et ironique.

— J'ai l'impression que je leur fais peur. Ils ne restent jamais longtemps. Mon métier me prend beaucoup aussi, et il y a le sport aussi et pour les soirées, les films en vidéo.

Ils n'avaient pas encore parlé de la Taupe. Malko se lança, tandis que Jessica réchauffait un gros verre ballon de Gaston de Lagrange entre ses paumes.

— Que pensez-vous de la théorie de Franck concernant William Nolan ?

Le visage de Jessica Hayes se rembrunit.

— C'est terrible, incroyable. Et terrifiant. Si un homme comme lui est un traître, à qui se fier ?

— Vous avez consulté son dossier personnel avec l'ordinateur ?

— Oui. Je vous ai préparé un mémo, mais je n'ai pas accès à tous les codes de Walnut. Néanmoins, peut-être que cela vous aidera.

— Vous le connaissez personnellement ?

— Bien sûr. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises. Je sais que le Président l'aime beaucoup.

Il avait l'impression de rêver. Et pourtant, il y avait la voix sur la cassette trouvée dans le sac de Kareen Norwood.

— Vous avez écouté la cassette ?

— Oui. C'est bien sa voix.

— Alors ?

Elle but un peu de Gaston de Lagrange avant de lui répondre.

— Il y a des techniques pour effectuer des montages, avançait-elle. Ce peut être un faux, une manip diabolique pour le compromettre.

— Mais personne ne savait que nous allions trouver cette cassette...

Jessica Hayes demeura silencieuse, perturbée, puis dit d'une voix altérée :

— Je vais vous montrer l'endroit où il vit.

Ils avaient pris la Pontiac de location de Malko. Ils remontèrent Pennsylvania Avenue, pour retrouver le haut de Foxhall Drive. Le quartier le plus chic de Georgetown, quelques voies calmes bordées de maisons cossues, noyées dans des collines boisées. Trois kilomètres plus loin, Jessica Hayes fit ralentir Malko en face du Mary Mount College, lui montrant une maison, en contrebas de la route.

— C'est là.

Malko aperçut une grosse demeure d'allure austère avec son toit d'ardoises et sa façade en brique marron. Seul le porche blanc apportait un peu de gaieté. La maison comportait deux étages, dont un mansardé. Tout était éteint sauf une fenêtre du premier étage, à gauche.

Malko éprouvait une impression curieuse : lui, simple contractuel à la CIA, était en train d'espionner son patron.

— C'est immense ! remarqua-t-il. Il vit seul ?

— Oui. Avec un maître d'hôtel.

Il repartit et la résidence de William Nolan fut avalée par le virage.

— Pas de femme ?

— Il a une liaison, très discrète, précisa-t-elle. Franck a dû vous le dire. Avec sa secrétaire qui le suit depuis toujours, Fawn McKenzie. Une très belle fille blonde. Divorcée. Elle ne pense qu'à son travail et à son patron. Elle habite Skipwith Road, près de Langley et n'a pas de vie mondaine. Ils partent en week-end parfois. À New York, voir des pièces de théâtre ou dans les montagnes. Nous déjeunons quelquefois ensemble, à la cafétéria de la Company. Elle est intarissable sur lui. Je sais qu'il est très maniaque. Il exige son jus de citron chaud dès qu'il arrive, interdit qu'on fume dans son bureau, qu'elle touche à ses papiers. Il a des manies : ses stylos : il n'utilise que des stylos japonais jetables qui écrivent très fin. Il a demandé à Fawn, pour qu'on ne les lui vole pas, de les marquer d'un tampon à ses initiales...

— Et elle ? demanda Malko.

— Rien, fit Jessica. Irréprochable depuis trois générations. Elle s'occupe d'enfants handicapés, quand elle n'est pas avec lui.

Ils étaient arrivés presque en bas de Foxhall Drive. Les maisons étaient nettement plus modestes, des bungalows en bois décorés pour Noël. Jessica Hayes proposa :

— Nous sommes près de chez moi. Venez prendre un verre, je vous donnerai les documents.

Ils tournèrent à gauche dans une voie qui longeait une courbe boisée et elle fit stopper Malko devant la dernière maison de bois.

Dépouillée de sa veste de tailleur, Jessica Hayes était une vraie bombe sexuelle, avec sa poitrine somptueuse, sa taille fine et ses hanches en amphore. En arrivant, elle avait avec sa télécommande activé une chaîne Hi-Fi Akai qui voisinait dans un superbe meuble de laque noire avec une télé Samsung et un bar. Elle avait offert à Malko une vodka et s'était servie un Cointreau.

Le petit living était meublé en moderne, contrastant avec l'extérieur de la maison, avec une décoration Claude Dalle, profonds canapés, table basse et ce superbe meuble télé-Hi-Fi.

La jeune analyste acheva son Cointreau.

— Je crois que je vais aller dormir. Demain matin, j'ai mon jogging très tôt. Vous avez mon téléphone ici. Vous pouvez m'y appeler. Même si ma ligne est surveillée, on pensera que vous me faites la cour... Dès qu'oncle Franck me le dit, je vous fais signe.

Elle le raccompagna à la porte et ils restèrent face à face quelques instants. Malko hésitait sur la façon de prendre congé. Il n'arrivait pas à lire dans les grands yeux noirs, mais la bouche entrouverte l'attirait irrésistiblement. Jessica lui coupa l'herbe sous le pied.

— Bonsoir, fit-elle.

Au lieu de lui tendre la main, elle s'approcha et posa ses lèvres épaisses sur les siennes. À la façon américaine. Sans les desserrer. Malko eut l'impression de se trouver en contact avec du plomb fondu. Automatiquement, il passa un bras autour de sa taille et l'attira. Jessica résista à peine et sa poitrine s'écrasa contre lui. Il lui sembla qu'elle palpitait plus rapidement. Sous ses doigts, sa hanche était merveilleusement ferme et élastique.

Jessica Hayes recula un peu le buste et lui sourit.

— Je suppose que vous avez très envie de faire l'amour avec moi ? demanda-t-elle d'une voix à la fois amusée et altérée.

Elle pouvait difficilement l'ignorer, étant donné la proximité de leurs deux corps. Malko fit courir une main sur la dentelle, soupesant les contours d'un sein plein jusqu'à la pointe érigée.

— Oui.

Les prunelles noires s'agrandirent encore un peu.

— Moi aussi, je crois, fit Jessica Hayes.

Les doigts de Malko descendirent le long de la hanche, suivant le serpent invisible de la jarretelle, jusqu'au bas de nylon vert, puis remontèrent, relevant le tissu. Il eut le temps d'effleurer un peu de peau nue avant que Jessica ne dise d'une voix quand même changée.

— Arrêtez, ce ne serait pas convenable.

Elle recula. C'était sans appel. Et pourtant, Malko devinait un désir égal au sien. Il lui prit la main et la baisa.

— À bientôt, dit-elle. Je sais que ce matin, Franck a commencé sa manip du « Baryum meal Technique ». Nous devrions être fixés rapidement, dans un sens ou dans l'autre.

— De toute façon, dit-il, je veux vous revoir.

Le dossier de William Nolan sous le bras, il s'éloigna vers sa voiture. Il se retourna : Jessica l'observait de sa porte.

Étendu sur son lit, nu, Malko avait du mal à se concentrer sur le dossier de William Nolan. La chambre du *Jefferson Hotel* ressemblait à un sauna et l'image pulpeuse de Jessica Hayes flottait devant ses yeux. Il en avait incroyablement envie. Il s'ébroua et replongea dans ses papiers.

Il avait souligné une phrase en rouge. Une des habitudes les plus régulières de William Nolan semblait être de se rendre chaque mercredi en fin de journée, avant une réunion avec une commission sénatoriale, prier sur la tombe de son fils tué au Vietnam, inhumé au cimetière d'Arlington. Il s'y rendait même parfois plus souvent, avant d'aller au *Metropolitan*, le club le plus select de Washington. Une démarche parfaitement compréhensible, mais peut-être aussi une possibilité à explorer. Un cimetière était le lieu idéal pour une rencontre discrète. On était mardi. Il avait le temps de préparer une planque à Arlington.

Une bruine fine imprégnait les pelouses semées de pierres tombales blanches et grises recouvrant les collines de l'immense cimetière d'Arlington. Embusqué près du Mémorial du Soldat Inconnu, dominant le périmètre qui l'intéressait, engoncé dans un trench-coat qui dissimulait ses jumelles, Malko observait les allées vides.

Depuis plus d'un siècle, tous ceux qui étaient morts au champ d'honneur, officiel ou secret, avaient le droit d'être enterré sur les cinq cents hectares qui s'épalaient sur la rive sud du Potomac, en face de l'Arlington Bridge. Des simples soldats, des familles de militaires, des généraux et deux Présidents des États-Unis y reposaient, sous la protection de la stèle de marbre blanc du Soldat Inconnu contre laquelle s'appuyait Malko.

Un grondement qui s'amplifiait lui fit lever la tête vers le ciel bouché : un avion qui venait de décoller de l'aéroport voisin passait au-dessus de lui dans la couche de nuages bas.

En venant, il avait repéré la tombe du fils de William Nolan dans la section au coin de Roosevelt Avenue et de McCallan Drive. Une stèle blanche en forme de borne, semblable à des milliers d'autres. Avec une inscription très dépouillée.

John NOLAN Lt 25 INF COD 12 DIV – July, 31, 1943 – Déc 17, 1967.

Le temps abominable et les rafales de pluie avaient vidé les allées d'Arlington. Le Directeur adjoint de la CIA allait-il venir ? Il était presque cinq heures et le centre des visiteurs était désespérément vide. Soudain, Malko vit surgir dans ses jumelles une étrange procession sur

McCallan Drive. Un groupe de Japonais encadrés par deux guides qui remontaient l'allée au pas de charge, pour venir s'arrêter respectueusement devant la tombe de John Kennedy...

Le jour commençait à tomber. Encore une demi-heure et son guet serait inutile. Il aperçut enfin une silhouette qui montait lentement Roosevelt Drive. Un homme en imperméable avec un chapeau, les mains dans les poches. Avant même de l'avoir vu, il fut certain qu'il s'agissait de William Nolan. Le N° 2 de la CIA avançait d'un pas lent, la tête baissée. Arrivé au croisement des deux allées, il bifurqua pour s'engager sur la pelouse semée de stèles. Il s'arrêta ensuite devant celle du lieutenant Nolan, mort le 17 décembre 1967 au Vietnam.

Malko le vit s'immobiliser, perdu dans ses pensées, pendant d'interminables minutes. Les Japonais débouchèrent dans son dos et ralentirent respectueusement. Il ne se retourna même pas. Au bout d'un moment, Malko le vit se baisser, écarter une couronne fanée, puis se détourner et repartir.

Il s'imposa de demeurer immobile. William Nolan bénéficiait automatiquement d'une protection du Secret Service. Inutile de se faire remarquer. Il le suivit à la jumelle jusqu'au parking où le numéro 2 de la CIA monta dans une voiture noire qui démarra aussitôt.

Malko resta encore quelques minutes, puis descendit vers la section 7. Profitant de l'absence de visiteurs, il inspecta la tombe sans rien apercevoir d'anormal. La couronne fanée ne présentait non plus aucune anomalie. Encore une hypothèse qui semblait s'effondrer.

En attendant le résultat du « Baryum meal technique », il décida d'aller rendre visite à Chris Jones sur son lit d'hôpital.

Chris Jones n'était plus que l'ombre de lui-même. Quand Malko arriva dans sa chambre à l'hôpital de Georgetown, le gorille était en train de regarder « Dynastie » à la télévision. Il n'avait plus de perfusions mais son visage amaigri et son teint blanc disaient qu'il revenait de loin.

— Milton vient de passer, dit-il. Il m'a mis au courant. C'est dingue cette histoire...

— Oui, dit Malko, contrarié que Milton ait parlé. Moi-même, je n'en reviens pas... Il faut absolument découvrir la vérité.

Il lui raconta sa visite à Arlington. Chris buvait ses paroles et son visage s'éclaira quand Malko lui donna sa conclusion.

— Ça ne m'étonne pas que vous n'ayez rien trouvé, dit-il. Je suis sûr qu'il est innocent.

— Et la cassette ?

Chris se remonta sur ses oreillers avec une grimace de douleur.

— J'y ai réfléchi. Ici, j'ai le temps... Kramer est resté plusieurs jours sous la coupe des cocos. Ils ont eu le temps de manigancer des

tas de trucs... De mettre exprès cette cassette pour qu'on la trouve. C'est peut-être pour ça qu'ils ont flingué Kramer. Après tout, rien ne prouve que la cassette vient de chez Kramer.

— Sa femme a confirmé le coup de fil.

— Elle n'a pas écouté la conversation, objecta Chris. C'est peut-être une autre voix qui a téléphoné. Et cette cassette, une fabrication... Vous savez bien qu'avec l'électronique, on fait des miracles.

— J'espère que vous avez raison, dit Malko. Le « Baryum meal technique » va nous fixer très vite, je l'espère...

Chris Jones grimaça un sourire et repoussa son drap, exhibant l'énorme pansement qui recouvrait son estomac.

— J'aurais préféré en prendre une de plus et qu'il n'y ait jamais cette foutue cassette.

Malko s'était à peine réveillé que le téléphone sonna. La voix enjouée de Jessica Hayes demanda :

— Vous avez le temps de manger un morceau ? Je suis en ville. Mon ordinateur est en panne.

— Bien sûr, dit Malko.

— *Mo et Jo's*. Sur Connecticut, au coin de L street. À une heure.

Il raccrocha, soulagé. La journée de jeudi s'était écoulée lentement sans nouvelles de personne. Il l'avait passée en partie à l'hôtel, travaillant à des dossiers de réfection de son château, faute de mieux. L'enquête était au point mort, faute de piste. Il fallait attendre le résultat de la « Baryum meal technique ».

Des caricatures de célébrités recouvraient les murs de la brasserie en sous-sol, quartier général des journalistes du *Washington Post*. Jessica Hayes était emmitouflée dans un loden vert qu'elle ôta, découvrant une robe de lainage collante de même couleur. Encore plus sexy que son tailleur.

— Oncle Franck veut vous voir de toute urgence, dit-elle avant même de regarder le menu. Il vous attend tout à l'heure à la « safe-house », à partir de cinq heures. Comme c'est vendredi, il sera peut-être un peu en retard.

— Il y a du nouveau ?

— Il ne m'a rien dit.

Il faisait un temps radieux, contrairement à la veille, mais Washington grelottait sous un ciel bleu lumineux. Sauf

rebondissement, Malko n'avait pour meubler son week-end que les visites à l'hôpital de Chris Jones et, éventuellement, la pulpeuse analyste de la CIA...

Ils avalèrent des hamburgers sans génie, accompagnés de frites faites à l'huile de vidange et Jessica regarda sa montre.

— Il faut que je retourne à Langley, pour préparer le NID^{27} du week-end. Personne ne le lit, mais c'est la tradition.

— On se voit demain ? proposa Malko.

Elle lui glissa un coup d'œil amusé.

— Appelez-moi. Le week-end, je m'occupe beaucoup de ma fille.

Ils se séparèrent sur Connecticut Avenue, avec un baiser plutôt frais. Malko se demanda s'il n'avait pas rêvé sa première entrevue avec Jessica Hayes.

Franck Woodmill semblait plongé dans un état d'excitation inouï, arpentant de long en large le petit living de la « safe-house ».

— Il y a du nouveau, dit-il. Je vous avais averti du piège que j'allais tendre à William Nolan. L'information concernant le programme *Indigo* a été donnée au conditionnel, au DCI et à son adjoint. Nous ne sommes donc que trois à la connaître et, en plus, elle est prématurée.

— Et alors ?

— Vous avez vu William Nolan à Arlington, avant-hier ?

— Oui.

— Pensez-vous qu'il ait pu avoir un contact avec quelqu'un ?

— Cela me paraît impossible. Il était, soit en vue de ses gardes du corps, soit de moi.

Il relata avec le maximum de détails la visite du Directeur adjoint de la CIA.

— Vous avez vérifié la tombe ? demanda Woodmill.

— Oui. Je n'ai rien vu.

Le Directeur adjoint des Opérations hocha la tête.

— Dans ce cas, quelque chose nous échappe...

— Pourquoi ?

— Un de nos satellites d'observation des ICBM soviétiques passe plusieurs fois par jour au-dessus de la base de Baikonour. Hier, il est passé douze fois. Les six premières fois, il n'y avait rien d'anormal.

— Vous avez les photos en temps réel ? demanda Malko.

— Oui, transmises par radio et reconstituées par ordinateur. Elles sont analysées par la NSA quelques minutes plus tard.

— Que s'est-il passé au cours des six derniers passages ? demanda Malko qui se doutait déjà de la réponse.

— Les trappes défendant l'accès des silos étaient fermées, expliqua le Directeur adjoint des Opérations. Les Soviétiques connaissaient ou plutôt croyaient connaître l'existence du nouveau satellite Indigo. La seule personne qui ait pu leur transmettre cette information, c'est William Nolan.

CHAPITRE XVI

Un silence pesant s'établit dans la pièce. C'était le dernier clou du cercueil de William Nolan que l'on venait d'enfoncer. Le Directeur adjoint des Opérations se servit un Johnny Walker, alluma une cigarette et fit face à Malko.

— Je n'ai plus aucun doute, martela-t-il. William Nolan est un traître. Mais si je révèle cette histoire au FBI, ils vont y aller avec leurs gros sabots et il rentrera dans sa coquille. Nous n'avons strictement aucune preuve. Rien. Ni motivation non plus. Il nous rira au nez et se tiendra tranquille, définitivement s'il le faut.

Malko était plus que troublé.

— Vous me dites avoir transmis cette information le lundi, remarqua-t-il. Apparemment, les Soviétiques sont entrés en sa possession jeudi matin au plus tard. William Nolan s'est rendu à Arlington le mercredi. Il aurait pu la transmettre, mais je ne vois pas comment. Alors ?

L'Américain rejeta ses cheveux en arrière. Visiblement, il avait mal dormi la nuit précédente.

— L'emploi du temps de William Nolan est très simple. C'est là que le bât blesse, avoua-t-il. Il part de sa maison de Foxhall pour Langley tous les jours vers sept heures du matin avec son chauffeur. Il a chaque jour un déjeuner dans la salle du sixième étage et repart ensuite, directement, chez lui, sauf s'il est convoqué par la Maison Blanche ou une commission sénatoriale. Dans tous ces cas, il a son chauffeur et parfois un garde du corps. Il est donc impensable d'imaginer un contact. Le soir, son chauffeur l'attend pour dîner en ville et le ramène chez lui. Les seuls moments où il est plus libre, c'est le week-end. Il lui arrive de dîner le vendredi soir avec Fawn McKenzie et de coucher chez elle.

— Dans le cas qui nous intéresse, remarqua Malko, ce sont des jours de semaine.

— En effet, approuva Franck Woodmill. Et je vais vous dire plus : depuis le moment où j'ai transmis cette fausse info à Bill Nolan, j'ai chargé Milton Brabeck de le surveiller. J'ai étudié son emploi du temps minute par minute : je ne vois pas comment il a fait pour retransmettre aux Popovs l'histoire d'Indigo.

— Il reste le cimetière... dit Malko. Et je n'ai rien vu.

C'était hallucinant, Malko avait envie de se pincer. Le numéro 2 de la CIA alimentant le KGB en informations hyper-secrètes, par un moyen quasiment magique.

— Il faut retourner à Arlington, dit Franck Woodmill. Je peux savoir à l'avance s'il ira avant mercredi prochain. À mon avis, il va s'y rendre lundi.

— Pourquoi ?

— C'est l'anniversaire de la mort de son fils... Et j'ai continué le « Baryum meal technique ». En lui balançant ce matin une information sur un mémo secret du Président concernant le programme Starwar. J'ai parlé de tout cela à Jessica, elle est d'accord pour vous aider plus activement.

— Comment ?

— Une femme passe inaperçue, plus qu'un homme.

— Mais il la connaît.

— Bien sûr. Nous en tiendrons compte.

La perspective de se rapprocher de Jessica ne déplaisait pas à Malko. Au moins, il ne perdrait pas tout. Franck Woodmill continua.

— Votre enquête peut devenir extrêmement dangereuse. Je ne peux pas imaginer que le KGB n'ait pas un dispositif de protection pour une source aussi importante. Ils feront tout pour vous empêcher de la tarir. Même ici, à Washington. En dehors de leurs officiels, je sais qu'ils disposent de clandestins ou qu'ils peuvent en faire venir. La NSA a calculé d'après les messages radio codés diffusés à leur intention qu'ils doivent être environ deux cents dans ce pays. Milton Brabeck sera bien entendu prêt à vous aider, mais je ne veux l'utiliser qu'en dernier ressort. Je vais donc, demain matin, déposer ici de quoi vous défendre. (Il tira une clef de sa poche.) Voici pour entrer. Vous faites d'abord deux tours à droite, ce qui neutralise les systèmes de sécurité.

Il se leva et serra longuement la main de Malko, ajoutant d'une voix lasse :

— Tout ceci est un cauchemar. Chaque matin, quand j'arrive à Langley, je me demande si je ne vais pas aller tout raconter au DCI...

Des dizaines d'élégantes Washingtoniennes caquetaient à qui mieux mieux serrées comme des sardines autour des nappes à carreaux du *Jockey-Club*, le restaurant du *Ritz Carlton*. Même le samedi, c'était bondé. Discutant de leurs garde-robes, de leurs amants et parfois même de leurs époux. Malko et Jessica Hayes avaient trouvé une table coincée entre deux vieilles femmes qui s'empiffraient de foie gras et quatre épouses de sénateurs refaisant le monde. Cette fois, c'était un chemisier en soie émeraude qu'arborait l'analyste, avec une

jupe de cuir moulant ses hanches en amphore et des bas gris, probablement pour faire plaisir à Malko. Ce dernier se pencha au-dessus de la table.

— Vous savez que notre mission peut devenir dangereuse...

Elle but un peu de son Cointreau et demanda, étonnée :

— Vous croyez ? De toute façon, mon père m'a toujours dit qu'il fallait faire passer les intérêts de son pays avant tout. Et ici à Washington, je ne vois pas ce qui peut nous arriver.

— William Nolan est sûrement sous la protection du KGB, expliqua Malko. Une source de cette importance est unique. Donc, si nous essayons de débusquer la Taupe, il peut y avoir des réactions violentes. Ils ne bougeront que si nous touchons au but, pour ne pas nous alerter. Mais à ce moment, cela risque d'être extrêmement brutal.

Jessica écarta ses lèvres épaisses avec un sourire ambigu.

— Vous me protégez...

Le maître d'hôtel français leur apporta l'addition.

— Je vais à la « safe-house », dit Malko, vous m'accompagnez ?

— OK, fit-elle, je laisse ma voiture ici.

Dans la Pontiac, il s'aventura à caresser le nylon des bas gris, remontant le plus haut possible, mais le cuir vert empêchait d'aller bien loin. Jessica lui jeta un clin d'œil espiègle.

— Vous voyez, un Américain ne ferait jamais cela... Vous êtes très audacieux.

Il continua, parce qu'elle avait ouvert les jambes au maximum, attrapant la peau nue au-dessus du bas, tiède et souple. Brusquement, Jessica Hayes referma les cuisses sur sa main et dit d'une voix changée :

— Arrêtez !

Son regard avait chaviré et elle avait le souffle court. Malko était pourtant encore bien éloigné de son but. Il obéit et quelques instants plus tard, ils stoppaient dans la rue. Les bougies brûlaient toujours derrière les fenêtres. Malko entra par la porte de derrière, Jessica Hayes sur ses talons.

— Je n'avais jamais vu une « safe-house », avoua-t-elle. Je m'imaginai toutes sortes de choses et ça ressemble à une maison ordinaire.

À cela près qu'elle était protégée par un système hypersophistiqué relié au bureau de Franck Woodmill. Même le FBI ignorait l'existence de cette planque. Malko trouva sur la table basse du living-room une valise métallique. Il l'ouvrit. Jessica, regardant par dessus son épaule, poussa une exclamation de surprise.

— C'est pour vous ?

Dans un écrin de mousse, il y avait deux petits Colt « Cobra » avec une boîte de cartouches, deux walkie-talkie Motorola à grande

capacité et trois grenades aveuglantes.

— C'est pour nous, corrigea Malko en lui tendant le petit « deux pouces » Cobra noir. Mettez ça dans votre sac.

Jessica repoussa l'arme.

— Non, je ne saurais pas m'en servir et je ne peux pas supporter l'idée de tirer sur quelqu'un.

— Ne soyez pas idiot, fit Malko. Il suffit de presser sur la détente. Ou même de le braquer sur quelqu'un. Cela intimide et permet de gagner du temps. Nous allons nous lancer dans quelque chose de dangereux. Je veux que vous soyez armée. Et votre oncle Franck aussi.

— Bien, dit-elle avec résignation.

Elle jeta le « Cobra » dans son sac, sans même regarder comment il fonctionnait et Malko prit l'attaché-case métallique. Comme elle faisait la tête, il prit Jessica dans ses bras. Elle était raide et son regard le fuyait.

— Il ne faut pas faire l'enfant, dit-il. Nous avons affaire à des gens qui ne reculeront devant rien.

Elle se détendit peu à peu et il sentit son corps s'appuyer plus librement contre lui. Ses seins jouaient sous la soie verte et il ne put résister au désir de les caresser. Jessica se dégagea aussitôt.

— Pas ici.

— Pourquoi ?

Il s'imaginait déjà en train de la culbuter sur la table ou dans un des fauteuils. Elle le lut dans ses yeux et remit son manteau.

— Allons-nous en.

Elle avait vraiment peur qu'il la viole. Furieux, il referma la porte. La vue des armes semblait l'avoir traumatisée. Elle ne dit plus un mot jusqu'au Ritz-Carlton où elle avait laissé sa voiture.

— Vous dînez avec moi ce soir ? demanda-t-il en la quittant.

— Si je ne suis pas fatiguée, fit hypocritement Jessica. Appelez-moi d'abord.

L'Olsmobile noire aux glaces fumées filait sur Skipwith road à 55 miles à l'heure. William Nolan connaissait chaque arbre de ce trajet qu'il avait effectué des milliers de fois. En face de la station Esso, il tourna à droite, s'engageant dans un petit chemin bordé de modestes cottages.

Il s'arrêta cent mètres plus loin dans un driveway. Le chauffeur, assis à côté de lui, demanda :

— Je vous attends, Sir ?

— Non, merci, fit le numéro 2 de la CIA, on me raccompagnera. Ramenez la voiture à la maison et dites à George que nous serons

deux pour dîner. À lundi.

— À lundi, Sir. Bon week-end.

William Nolan sonna, son attaché-case contenant son téléphone portatif à la main. Il fallait qu'on puisse le joindre à tout moment. Fawn McKenzie lui ouvrit aussitôt et l'étreignit tendrement.

— Je suis heureuse que tu aies pu te dégager.

C'était une grande jeune femme aux cheveux blonds et courts, à peine maquillée, solidement charpentée, un peu le style de Jane Fonda. Elle l'entraîna dans le living. Sur une table basse, il y avait un plateau avec une citronnade chaude. Il sourit et lui serra la main. Elle pensait toujours à tout... Pendant qu'il buvait, elle l'observait.

— Tu as des problèmes ?

Elle connaissait chacune de ses expressions pour avoir vécu auprès de lui depuis plus de seize ans. Leur liaison avait commencé presque par hasard. Un jour, il était venu chez elle dicter des mémos urgents et secrets. Il était épuisé et s'était allongé sur le canapé pour prendre un peu de repos.

Fawn McKenzie l'avait regardé dormir longtemps avant de poser ses lèvres sur les siennes, puis de s'allonger à côté de lui. Elle l'avait pris dans ses bras et il lui avait rendu son étreinte. Chastement, d'abord. Comme un homme qui a besoin de chaleur, d'affection. Et puis, parce qu'il était aussi sevré de sexe, leur étreinte s'était transformée. Ils avaient fait l'amour gauchement, hâtivement, maladroitement, avec un vague sentiment de culpabilité, bien que William Nolan soit veuf depuis deux ans déjà.

Ensuite, ils étaient restés près de deux mois sans recommencer et ce n'était pas le fond de leurs relations.

Il leva les yeux vers elle et lui sourit. Elle aimait son regard, si clair, si lumineux. On avait l'impression de voir à travers son cerveau.

— Non, dit-il. Mais il y a vingt ans dans deux jours que John a été tué.

Il se tut et elle vit sa pomme d'Adam monter et descendre, comme s'il allait pleurer. La mort de son fils avait été un coup dont il ne s'était jamais relevé. Et dont il ne se relèverait jamais. Elle revoyait les photos de l'enterrement. Un des premiers morts du Vietnam : William Nolan, soutenant sa femme, avait un visage de pierre, un regard vide, comme les Marines de la garde d'honneur.

Fawn lui prit la main.

— Il n'y a rien à faire, fit-elle. Tu le sais. C'était la volonté de Dieu.

Il hocha la tête, sans répondre. Elle se leva et dit avec une gaieté un peu forcée :

— Allez, viens, la vente commence à trois heures.

Ils se rendaient à une vente d'art baroque, le dada de William Nolan. Fawn McKenzie disparut dans sa chambre et revint avec son

manteau et une grosse enveloppe jaune.

— Tiens, voilà pour tes amis du Sénat.

Il mit l'enveloppe dans son attaché-case et ils sortirent. Fawn se mit au volant de sa Dodge Lancer grise un peu écornée et mit une cassette de musique classique. Si seulement William avait eu envie de lui faire un enfant... Elle n'avait jamais osé aborder le sujet.

On se serait cru en Éthiopie dans la partie nord de la 18^e Rue, un quartier plutôt pouilleux tranchant avec l'élégant Georgetown. Des mesures de bois, de vieux buildings en brique décrépits, des boutiques poussiéreuses. Peu de Blancs. Tous les trois immeubles, il y avait un restaurant éthiopien offrant la même nourriture immangeable. Jessica paraissait ravie, pendue au bras de Malko, remontant le trottoir sous une bise glaciale. Ils avaient dîné dans un restaurant de cuisine créole, mal et lentement, dans un bruit infernal, mais la jeune analyste semblait de meilleure humeur.

— Si on allait danser ? proposa-t-elle.

— Pourquoi pas ? fit Malko.

Ils se retrouvèrent dans une disco de la 23^e Rue, près de M street, le *Papermoon*. Un grand hangar avec des parachutes au plafond, une sono démente et un immense bar où étaient accrochés quelques dizaines d'ivrognes. Beaucoup d'Iraniens.

À peine Jessica eut-elle entendu le « beat » de Michael Jackson, qu'elle arracha son manteau. Dessous, elle portait un tailleur orange hyper sexy, avec une veste très longue boutonnée jusqu'au cou, collant comme un gant assorti à une mini-mini, arrivant tout juste à mi-cuisse... Elle se mit à onduler comme une folle sur la piste à deux mètres de Malko.

La chaleur aidant, elle ne tarda pas à ouvrir sa carapace, découvrant un body de dentelle noire sous lequel ses seins somptueux étaient parfaitement visibles. Les bas noirs avec une couture de strass soulignant la ligne des jambes ajoutaient une note encore plus érotique. Jessica, tout le temps de la séquence rock, ne s'arrêta que le temps de prendre un Cointreau au bar.

Malko ne put la calmer qu'au premier slow où elle se laissa aller contre lui avec un abandon nouveau.

— J'ai chaud, fit-elle.

Elle se colla à Malko, comme une collégienne qui décide d'exciter à fond sa première conquête... Seulement, c'était une femme et ses formes épanouies avaient un effet dévastateur. D'autant que, le pubis en avant, elle mimait parfaitement l'amour... Il croisa son regard et ne vit qu'une lueur trouble dans ses prunelles noires. S'amusait-elle ou

avait-elle vraiment envie de lui ?

La bouche entrouverte, le bassin en avant, les seins écrasés contre lui, Jessica Hayes avait changé de personnage. Ondulant avec un art consommé, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus ignorer l'état de son cavalier.

Chauffé à blanc par ce manège, Malko lui releva le visage et l'embrassa. Elle lui rendit aussitôt son baiser, un baiser sucré, parfumé au Cointreau, avec violence et se serra encore plus de tout son corps, ne semblant pas s'apercevoir que les doigts de Malko jouaient sur la dentelle noire. Il trouva la pointe d'un sein érigée, la fit rouler doucement entre ses doigts. Jessica poussa un bref gémissement et, brutalement, s'immobilisa. Sa langue dansait une sarabande effrénée dans sa bouche, son ventre palpitait contre lui, ses doigts lui brisaient la nuque.

Si la musique ne s'était pas arrêtée, elle aurait probablement joui... Elle se contenta de foncer au bar pour son second Cointreau, auquel elle fit goûter Malko.

Jessica dansa encore plus d'une heure, avec un slow trop bref où elle montra les mêmes excellentes dispositions.

Ils remontaient M street sous un vent glacial qui ne refroidit pas Malko. À peine dans la Pontiac, il aventura une main sous la minijupe orange, découvrant que Jessica portait des bas sans jarretelles, en raison de la longueur de sa jupe. Très vite, il trouva la peau et, plus haut, ce qu'il avait espéré. Jessica sursauta et se recula :

— Laissez-moi ! supplia-t-elle, essayant d'écarter les doigts qui se faufilaient entre le nylon et la peau.

Malko atteignit ce qu'il cherchait et elle eut une secousse de tout son corps, avec un gémissement aigu. Il fut certain qu'elle venait de jouir, en quelques secondes. Tandis qu'ils remontaient Foxhall, il garda une main activement enfouie entre les cuisses charnues de Jessica. Celle-ci, la tête rejetée en arrière, se défendait mollement. Arrivé derrière sa maison, il stoppa et attaqua de plus belle. Jessica Hayes eut un sursaut.

— Vous êtes fou ! On va nous voir !

Elle tituba jusqu'au living où elle s'écroula sur le canapé après avoir mis un laser-disc sur la chaîne Akaï. Malko se jeta sur elle et Jessica le repoussa.

— Il faut que je dorme, rentrez ! On se verra demain.

Un cyclone ne l'aurait pas fait partir... Mais Jessica se leva, les yeux brillants et lui tendit la main, voulant l'entraîner vers la porte.

— Venez !

Elle était fabuleusement excitante avec sa mini à quinze centimètres de son sexe, le body noir moulant sa poitrine pleine, la bouche rouge et gonflée. Malko se sentait des envies de viol. Il

l'appuya contre le mur, l'embrassant violemment et comme un soudard, glissa une main sous la mini et continua ce qu'il avait commencé dans la voiture. Jessica en avait les jambes qui tremblaient... Elle roulait, se débattait contre lui. Il la décolla ensuite du mur et la jeta sur le canapé. La mini était remontée sur ses hanches, découvrant un slip de dentelle blanche. Jessica avait les yeux fous.

— Non, non, je ne veux pas ! supplia-t-elle.

Sans l'écouter, Malko venait de libérer son sexe tendu. D'abord, elle le repoussa, puis, il se coucha sur elle, et par surprise, parvint à effleurer le satin trempé du slip. Jessica eut un violent sursaut, prit son sexe à pleine main pour l'écarter de son objectif. Fou de rage, Malko, des deux mains, fit descendre le triangle de dentelle sur les cuisses pleines, jusqu'aux pieds, le laissant accroché à une cheville. Puis, glissant son genou entre ses longues cuisses charnues, il pesa, les ouvrant peu à peu et s'installa sur elle !

— Non !

La sage analyste, les yeux fous, le cheveu en bataille, les joues cramoisies, ressemblait à une cavale en furie. Le sexe de Malko toucha le sien et elle poussa un grognement désespéré. Une fois de plus, elle réussit à le repousser, mais sa résistance faiblissait. Alors, d'un coup, sa bouche s'abattit sur lui, l'avalant, le mordant, le léchant, faisant monter et descendre sa tête dans une fellation sublime, désordonnée et totalement inattendue.

Malko n'en revenait pas. Un peu calmé, il avait quand même une furieuse envie de s'enfoncer dans ce ventre qu'il sentait prêt à le recevoir. Il attendit qu'elle s'interrompe pour la renverser en arrière, l'écrasant sous lui. De nouveau, son sexe tendu à craquer effleura Jessica. Celle-ci murmura d'une voix suppliante :

— Non, non, je vous en prie, il y a ma fille !

Pendant une fraction de seconde, Malko resta médusé. Quels que soient les replis de l'âme baptiste de Jessica, il ne voyait pas la différence pour sa fille qui dormait en haut, entre une fellation enragée et un coït tout aussi violent.

Le sang palpitait dans son membre, l'instinct fut le plus fort. De toutes ses forces, il pénétra le ventre de Jessica.

Le hurlement faillit le désarçonner. La bouche ouverte, Jessica criait tout simplement de plaisir, les yeux révoltés. Automatiquement, ses mains se resserrèrent sur sa nuque, son bassin se mit à s'agiter furieusement. Quelques instants plus tard, ondulant sur lui, elle le suppliait.

— Défonce-moi ! Défonce-moi !

Il plongeait au fond d'elle, au plus loin, chacun de ses coups de reins ponctué par un hurlement de Jessica. Les jambes de la jeune

femme se nouèrent autour des siennes, pour mieux le verrouiller, et son pubis se jeta avec encore plus de force contre lui. Quand Malko explosa en elle, elle poussa un hurlement de possédée, puis retomba, ses cheveux noirs collés par la transpiration, le chemisier défait, les prunelles révulsées.

— Maman !

Malko tourna brusquement la tête. Une petite fille blonde, en chemise de nuit, les regardait fixement.

CHAPITRE XVII

Jessica Hayes se redressa brusquement et poussa une exclamation horrifiée.

— Priscilla ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je t'ai entendu crier, maman, fit la petite fille, j'ai pensé que tu faisais un cauchemar...

— Mais non, tout va bien, affirma Jessica Hayes. Remonte te coucher.

La petite fille obéit docilement. Dès qu'elle fut partie, Jessica retomba avec un soupir.

— Voilà pourquoi, je ne voulais pas faire l'amour ! Je me connais, je ne sais pas être silencieuse.

— Le mal est fait, dit Malko.

Ils demeurèrent enlacés un long moment, mais son désir n'était pas tombé. Ils recommencèrent à s'échauffer et, cette fois, Jessica, dépouillée de sa mini, l'enfourcha et s'empala sur lui avec un cri rauque.

Pendant un moment, elle bougea à peine, les yeux clos, se frottant avec douceur, se mordant les lèvres pour ne pas crier. Puis, elle baissa la tête et demanda :

— Caresse-moi les seins.

Ils étaient pleins et lourds. Malko les empoigna, les malaxa, les tortura. Jessica grondait de plus en plus fort et le balancement de son bassin s'accélérait. Les mains en coupe, il se mit à serrer très fort les pointes brunes tandis qu'il la soulevait de coups de reins de plus en plus violents. Il la sentit venir et un cri de bête blessée s'échappa de sa gorge, un râle profond comme celui de la mort. Puis, elle s'abattit sur lui, pantelante et palpitante. Cette fois, la petite fille n'apparut pas.

Beaucoup plus tard, elle alla se verser un grand verre de Gaston de Lagrange et revint, réchauffant le cognac entre ses doigts, la bouche encore gonflée de plaisir.

— Je ne fais pas l'amour assez souvent, remarqua-t-elle. Parfois, j'en ai tellement envie que je vais seule au *Willard* pour me faire draguer. Mais je me dégonfle toujours au dernier moment. J'ai peur du sida.

— Pourquoi n'as-tu pas un amant régulier ?

Elle repoussa ses cheveux noirs en arrière avec une moue.

— Je suis difficile, exigeante même. Et j'ai du mal à vivre avec un homme. Et puis, il y a Priscilla. Elle est très jalouse.

Quel curieux personnage... Ils bavardèrent encore un moment et Malko se prépara à prendre congé :

— Je te vois demain ?

— Non, dit-elle, je m'occupe de Priscilla.

— Et lundi, à Arlington ?

— Ça m'est très difficile, dit-elle. J'ai un boulot fou. Ça risque de donner l'éveil. Tu ne peux pas te passer de moi ?

— J'essaierai... dit Malko. Mais retrouvons-nous au *Willard* vers six heures.

Elle le raccompagna et murmura tendrement :

— Ne viens pas trop souvent... Je prendrais de mauvaises habitudes.

Un soleil radieux donnait aux pelouses du cimetière d'Arlington un air presque gai. Les visiteurs étaient réapparus, rendant la tâche de Malko plus délicate. Embusqué derrière l'énorme pierre tombale du général Lee Grant, il observait la section No 7. Milton Brabeck se trouvait dans le parking visiteurs, les deux hommes étant reliés par des Motorola codés. Ils devaient se méfier de tout le monde, même du FBI.

Si on les découvrait, cela déclencherait une enquête qui déboucherait Dieu sait sur quoi...

Il consulta sa montre : une heure et quart. William Nolan n'allait pas tarder s'il venait s'incliner sur la tombe de son fils pour l'anniversaire de sa mort. Il braqua ses jumelles vers l'entrée et vit bientôt apparaître dans son champ de vision l'Oldsmobile noire du numéro 2 de la CIA, suivie par une Dodge grise de protection. William Nolan descendit du véhicule et s'engagea dans McCullan Drive. Grâce à ses jumelles, Malko ne le lâchait pas.

Le cérémonial fut exactement le même que la fois précédente. L'Américain demeura quelques instants immobile, les mains croisées devant lui, plongé dans une profonde méditation, puis il repartit de son pas lent après s'être baissé pour arracher un peu de mousse.

Malko balaya l'horizon de ses jumelles. Sur sa gauche, il crut alors apercevoir une silhouette d'homme collée à un arbre, à côté du Mémorial JF Kennedy. Quand il revint dessus, elle avait disparu. Est-ce qu'on l'observait ? Troublé, il mit quelques secondes à retrouver William Nolan, en train de regagner sa voiture qui démarra aussitôt. Malko regarda sa montre : le cimetière fermait à cinq heures trente. Il

avait décidé de rester jusqu'à la fermeture. Sans trop savoir ce qu'il espérait. Il avait donc trois heures et demie à attendre. Une chose l'intriguait : l'homme qu'il lui avait semblé apercevoir près du JFK Mémorial. Lentement, il inspecta l'immense cimetière à travers ses jumelles sans rien apercevoir.

Et si le FBI l'avait repéré ? Il était possible qu'il surveille Arlington quand William Nolan y venait.

Il était seize heures quinze quand Malko aperçut dans l'allée parallèle un fourgon blanc en train de remonter vers le nord. C'était rare à Arlington où seuls les véhicules de service étaient autorisés. Il le suivait machinalement du regard quand le fourgon s'arrêta en face d'une grosse stèle au coin de Crook Walk. Il en sortit un homme chauve et bedonnant, une couronne à la main. Il débarrassa la stèle de l'ancienne, arrangea la nouvelle, brossa un peu le marbre et repartit.

Dans ses jumelles, Malko aperçut l'inscription en noir sur les flancs de l'Econoline blanche : « H. Feldstein, gardens & flowers. 2316 Wisconsin avenue Washington DC. »

Il remonta dans son véhicule et continua son manège. Vingt minutes plus tard, il stoppait devant la tombe de John Nolan et y changeait la modeste couronne, observé par Malko qui n'avait rien de mieux à se mettre sous la dent. Le fourgon parti, il restait encore une heure et quart à attendre. Il eut beau se crever les yeux, personne n'approcha plus de la tombe du fils de William Nolan. À cinq heures vingt-cinq, alors que la nuit commençait à tomber, il prit le chemin du parking. Frustré.

Il n'avait plus grand-chose à se mettre sous la dent, à part le fleuriste, qui paraissait pourtant bien innocent.

Jessica Hayes regardait nerveusement sa montre quand Malko apparut. Il eut à peine le temps de s'asseoir qu'elle lui dit :

— Je suis désolée, j'ai une réunion à F street avec mon patron dans dix minutes. Qu'a donné Arlington ?

Malko lui parla du fleuriste. Jessica, déjà debout, ne semblait pas passionnée.

— Je dirai ça à oncle Franck demain matin. De toute façon, il m'a transmis un rendez-vous pour faire le point : demain cinq heures à la « safe-house ».

Franck Woodmill attendait dans le living-room de la « safe-house » en fumant un cigare, arborant son habituel air hébété et d'énormes poches sous les yeux. En ce moment, il ne devait pas dormir beaucoup...

— J'ai checké votre fleuriste, annonça-t-il. À première vue, il n'y a rien d'extraordinaire. Harry Feldstein est arrivé du Canada en 1980, avec un passeport canadien. Il y a quatre ans, il a acheté une petite boutique sur Wisconsin et il tire plutôt le diable par la queue. Il s'occupe de tout avec sa femme. Ne sort pratiquement jamais. Bonne réputation dans le quartier et à sa banque. Va à Montréal une fois par an pour y voir sa famille.

» J'ai téléxé aux Canadiens, mais ils ne m'ont pas encore répondu. Le FBI n'a rien sur lui, la Company non plus.

— Il fallait vérifier, dit Malko fataliste. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un fleuriste se rende dans un cimetière. Mais comme il est le seul à avoir approché la tombe de John Nolan...

— Nous faisons peut-être fausse route, soupira le Directeur Adjoint des Opérations. Si, dans une semaine, nous n'avons rien, je me décharge sur le DCI. Je me ferai sonner les cloches mais tant pis. Vous ne pouvez pas rester éternellement à Washington.

Malko repensa à l'incident de la veille.

— Le FBI surveille-t-il Arlington lorsque William Nolan s'y rend ? demanda-t-il.

Franck Woodmill resta le cigare en l'air.

— Non, je ne pense pas, mais je peux vérifier. Pourquoi ?

— Il m'a semblé voir quelqu'un qui m'observait à la jumelle...

— Ce peut être un touriste, un curieux, ou un « bird-watcher », dit-il. Nous piétons. Je pense que demain, comme tous les mercredis, Bill Nolan va se rendre à Arlington. Il faut encore le surveiller.

— Et votre « Baryum meal technique » ?

Le Directeur Adjoint des Opérations haussa les épaules.

— Rien de probant encore. Si nous avions les codes du KGB... Eh bien, regagnez le Jefferson. Pour le moment, il n'y a plus rien à faire.

Malko était en train de regarder les nouvelles sur CNN dans sa chambre du Jefferson lorsque le téléphone sonna.

— Bonsoir, fit la voix joyeuse de Jessica Hayes. Notre ami souhaiterait vous voir de toute urgence à l'endroit habituel. À bientôt.

Elle avait déjà raccroché.

Intrigué, Malko coupa la télé et enfila sa pelisse. Que voulait Franck Woodmill ? Il l'avait quitté deux heures plus tôt. Des rafales de

vent glacial avaient vidé les rues de Washington et il tombait quelques flocons de neige. En cinq minutes il atteignit L street. Franck Woodmill l'attendait, visiblement nerveux. Il se leva vivement, ses yeux brillaient d'une lueur que Malko n'y avait plus vu depuis longtemps.

— Je crois que vous avez touché le jackpot ! annonça-t-il.

— À propos de quoi ?

— Le télex de la Police Montée canadienne vient de tomber, concernant Harry Feldstein. Il s'appelle en réalité Rufus Sevchenko et il est arrivé d'Ukraine il y a quinze ans à Toronto. Naturalisé cinq ans après. La Police Montée avait émis un avis défavorable car on le suspectait d'être un faux réfugié.

Malko avait envie de crier de joie. Enfin, un indice matériel ! Le lien qui reliait le KGB à la CIA. Ce n'était pourtant pas encore grand-chose.

— Il peut s'agir d'une coïncidence, remarqua-t-il. Il y a des milliers de réfugiés d'Europe de l'Est et très peu de taupes...

— Bien sûr, reconnut le Directeur Adjoint des Opérations. Oh il n'y a rien contre lui, pas le plus petit fait. Mais il a exactement le profil des « clandestins » que le KGB introduit chez nous. Un passage par le Canada pour se blanchir. Ensuite, un passeport canadien. Nous ne contrôlons pratiquement pas ceux qui arrivent de là-bas. Il est marié à une femme de son pays, qui a suivi le même itinéraire, ils ont très peu d'amis, et sa profession le met en contact avec beaucoup de gens...

— Qu'allez-vous faire ?

— Dans des circonstances normales, je lui mettrais quarante types du FBI au cul. Là, je n'ai que vous et Mr Brabeck. Et je ne veux surtout pas l'alerter. Plus j'y pense, plus je suis persuadé que le cimetière sert de « boîte aux lettres » morte. Même si, le nez dessus, nous n'avons rien découvert. Demain, William Nolan va revenir à Arlington. Si Feldstein passe après, il faut le suivre, et ne plus le lâcher. Pour cela, nous aurons besoin de Jessica et de Milton Brabeck.

Arlington était superbe sous un glacial soleil d'hiver ; le cœur de Malko battait plus vite. Cette fois, c'était le dispositif de combat. Dans le lointain, le dôme du Capitole scintillait et l'eau grise du Potomac ressemblait à un lac. Le piège à taupe était en place.

Franck Woodmill attendait dans la « safe-house », relié sur Motorola codé à une voiture conduite par Milton Brabeck, dans le parking des visiteurs. Tout le matériel avait été fourni par la Division D, sous de fausses références.

Jessica Hayes arpentait les allées d'Arlington, déguisée en jogger, walkman aux oreilles, des lunettes noires sur le nez. Avec l'ordre de se tenir à l'écart de Bill Nolan et de se concentrer sur le fleuriste, s'il apparaissait. Son walkman était en réalité un micro relié à un émetteur sur la fréquence des deux Motorola de Malko et Milton Brabeck.

Quant à Malko, il était en retrait sur les hauteurs du JFK Mémorial, afin d'identifier une possible contre-mesure et de coordonner l'ensemble des opérations. Une voix sortit du Motorola attaché à sa ceinture.

— La cible arrivera dans quelques minutes, annonça le gorille.

Effectivement, l'Oldsmobile noire apparut quelques secondes plus tard. Le cycle se déroula exactement comme les autres fois. William Nolan monta à pied jusqu'à la tombe de son fils, arrangea quelques fleurs, demeura un moment en prières et redescendit vers ses gardes du corps. Seule variante : l'un d'eux l'avait accompagné, probablement en raison du nombre élevé de visiteurs. Il repartit comme il était venu. Il n'y avait plus qu'à s'armer de patience.

L'Econoline blanche apparut vers trois heures et demie, du côté du JFK Mémorial. Son parcours parut infiniment long à Malko qui le surveillait aux jumelles. Le fourgon blanc commença à descendre vers McCullan Drive. Dix secondes plus tard, Jessica surgit dans son jogging argent sur Sheridan Drive, courant et marchant alternativement. L'Econoline arrivait à la hauteur de la tombe du fils de William Nolan. Harry Feldstein en descendit, en combinaison bleue, et se dirigea vers la pelouse où se trouvait la stèle.

Jessica approchait en courant de la tombe de John Nolan ; elle ralentit et se mit à marcher, et enfin, s'arrêta à côté du fourgon blanc. Observant Harry Feldstein en train de poser la couronne contre la stèle. Ce dernier se retourna et lui jeta un regard perçant, puis aussitôt, lui adressa un sourire commercial :

— *May I help you, miss ?*

Il revenait vers elle, une vieille couronne ramassée sur une tombe voisine dans la main gauche. Jessica lui rendit son sourire.

— Oh, je me demandais seulement si vous vous occupiez aussi des jardins pour les particuliers...

— Certainement ! fit le fleuriste, jovial. Et je préfère à ce boulot-là, c'est plus gai. Même si les clients ici ne se plaignent jamais.

Rire gras. Il venait de jeter la vieille couronne à l'arrière de l'Econoline.

— Laissez-moi votre adresse, demanda-t-il. Je passerai voir votre jardin et je vous ferai un devis. Sans engagement, bien sûr.

— Je n'ai rien sur moi, fit-elle. Vous avez de quoi écrire ?

— Sûr, dit le fleuriste.

Il lui tendit une de ses cartes professionnelles et un stylo-bille noir pris dans la batterie qu'il arborait dans la poche extérieure de sa salopette.

Jessica Hayes y nota son adresse et son téléphone et lui tendit la carte. Au même moment, un des gardiens du cimetière passa près d'eux et lança au fleuriste :

— Hé, Harry, il y a le type du Grand Monument qui t'attend là-haut.

— J'y vais, fit Harry Feldstein.

Il empocha la carte et sauta au volant de son fourgon oubliant le stylo. Jessica le fourra dans sa poche et reprit son jogging aussitôt.

Malko avait suivi la rencontre dans ses jumelles et dans le récepteur de son Motorola sans rien y voir de suspect. Plus perplexe que jamais, il vit l'Econoline blanche s'éloigner à vitesse réduite vers le bas du cimetière. Jessica avait disparu. Il était convenu qu'elle rentrait chez elle après être allée chercher sa fille à l'école. Il l'y retrouverait. Maintenant, l'objectif, c'était Harry Feldstein. Ce n'était pas la peine de vérifier la tombe.

Il rejoignit le parking. Milton Brabeck trépignait. L'Econoline blanche filait déjà vers Arlington Bridge. Milton sortit du cimetière, tournant à droite dans Mémorial Drive, la grande allée qui menait au Freeway. Cent mètres plus loin, deux « Marines » en uniforme, la nuque rasée, attendaient à côté d'une voiture, le capot levé. L'un d'eux leur adressa un signe accompagné d'un grand sourire. Milton Brabeck, instinctivement, freina.

— On va le jeter à un garage, fit-il.

À la vitesse à laquelle roulait l'Econoline, cela ne posait pas de problèmes. De toute façon, ils avaient une sirène et un gyrophare et Malko était persuadé que Harry Feldstein ne ferait rien dans l'immédiat s'il avait récupéré quelque chose. Milton obliqua vers le trottoir et baissa la glace.

— Vous avez un problème, les gars ?

Malko aperçut un visage dur avec des yeux gris et un sourire froid. Milton poussa un juron, en regardant le rétroviseur. Malko se retourna et un flot d'adrénaline se rua dans ses artères. Le second « Marine » avait sorti un court pistolet-mitrailleur de sous sa vareuse et les visait à travers la lunette arrière. Son compagnon tira un pistolet de sa ceinture au même moment et le braqua sur Milton Brabeck, muet de

surprise.

Juste au moment où son compagnon ouvrait le feu dans leur dos.

CHAPITRE XVIII

La voiture fut secouée par une série de chocs sourds, tandis que le claquement ultra rapide des détonations parvenait faiblement jusqu'à Malko. La lunette arrière devint instantanément opaque. Instinctivement, Malko avait plongé sur la banquette. Ignorant, comme le tueur, que les glaces de ce véhicule utilisé pour des missions spéciales étaient à l'épreuve des balles. Médusé, le faux « Marine », son chargeur vide, contemplait la lunette arrière constellée d'impacts, mais intacte.

Le bras tendu, le second « Marine » visait Milton Brabeck encore assis au volant. Il appuya sur la détente et son projectile, comme les autres, s'écrasa sur la glace à demi levée.

D'un coup d'épaule, Milton Brabeck repoussa violemment la portière, déséquilibrant son adversaire qui tituba en arrière, lâchant son pistolet ; le gorille roula sur la chaussée au moment où le second tueur, toujours posté derrière la voiture, remettait un chargeur dans son arme. Milton Brabeck n'eut pas le temps de dégainer son 44 Magnum israélien, l'autre l'arrosait déjà au pistolet-mitrailleur. Le gorille dut ramper devant la calandre. Malko arracha son Cobra de sa ceinture, entrouvrit la portière et plongea à terre pour venir dégager Milton Brabeck. Ce dernier, à plat-ventre, attendait une occasion.

— Planquez-vous ! lança-t-il à Malko.

Le faux « Marine » au pistolet, après avoir ramassé son arme, venait de bondir dans la voiture soi-disant en panne, rabattant le capot au passage. Aussitôt, son compagnon lâcha une nouvelle rafale dans les pneus de la Pontiac, faisant exploser les feux arrière. Milton riposta, mais étant donné sa position le rata. L'autre tira sous la voiture, forçant Malko et Milton à se réfugier dans le fossé.

Le faux « Marine », se rendant compte que le guet-apens avait échoué, continuait à lâcher de courtes rafales bien contrôlées avec un calme étonnant. Il est vrai qu'à cet endroit éloigné de toute habitation, les coups de feu n'attiraient l'attention de personne. Derrière eux, c'était le cimetière, et devant un énorme rond-point où se croisaient les freeways menant à Arlington Bridge. Le « Marine » au pistolet-mitrailleur atteignit sa voiture. Son compagnon était déjà au volant. Il ouvrit la portière.

Malko releva la tête juste le temps de presser une fois sa détente.

Le projectile frappa le faux « Marine » en pleine poitrine, le rejetant à l'intérieur de la voiture, qui démarra, portière ouverte... Milton Brabeck, jaillissant de son fossé, tira à son tour trois coups successifs. Sans résultat apparent. Les deux hommes virent même celui touché par Malko se redresser.

— *Shit*, il avait un gilet, explosa Milton.

Bondissant au volant, il passa en low et démarra. La voiture des tueurs venait de s'engager sur le George Washington, le freeway en direction de Crystal City et de l'aéroport.

Milton et Malko ne firent pas vingt mètres. Il y eut d'abord une effroyable odeur de brûlé, puis la Buick se mit à zigzaguer et même la poigne solide de Milton Brabeck ne put la maintenir en ligne. Ils terminèrent les deux roues avant à moitié dans le fossé... Juste avant d'arriver au freeway. Le vrai « Marine » de garde dans la guérite à l'entrée du cimetière arrivait en courant.

Milton était déjà penché sur son Motorola, appelant Franck Woodmill à la « safe-house ».

— Nous venons d'être attaqués, annonça-t-il. Deux faux « Marines » à la sortie d'Arlington. Je vous rappelle.

Le « Marine », essoufflé, braquait déjà son M. 16 sur les deux hommes.

— *Freeze !*^{28}

C'était un jeune soldat à la nuque rasée, visiblement décontenancé par cet incident unique dans les annales d'Arlington.

— *Secret Service !* cria Milton Brabeck, lui jetant son portefeuille avec son badge.

Le « Marine » l'examina et baissa son fusil.

— Que se passe-t-il, Sir ?

— Vous le voyez, fit sobrement Milton, on nous a tiré dessus. Vous avez le téléphone dans votre guérite. Il faut appeler la State police et le FBI.

Ils y coururent tous les trois. Malko se retourna. L'Econoline blanche avait disparu depuis longtemps de l'autre côté du Potomac. Il n'en revenait pas de cette attaque brutale. Il repensa à l'homme qu'il avait cru voir l'observer. Le KGB avait donc bien un système de surveillance. Ce qui venait de se passer ne pouvait avoir qu'une signification : William Nolan était bien la « super-taupe » du KGB et celui-ci venait de tenter une manœuvre désespérée pour gagner du temps. Une chose échappait à Malko. En quoi la surveillance de la tombe de John Nolan avait-elle pu déclencher une riposte aussi brutale ? Et Jessica ? Avait-elle été repérée ?

Milton Brabeck s'expliqua brièvement au téléphone et raccrocha.

— On va venir nous chercher, annonça-t-il.

Une Ford blanche s'engagea à tombeau ouvert dans Mémorial Drive, un gyrophare sur le toit, sirène hurlante. Malko et Milton Brabeck trépignaient depuis dix minutes. À bord du véhicule se trouvaient deux agents du FBI. Milton Brabeck s'identifia, puis lui et Malko montèrent dans le véhicule qui repartit aussitôt sur le Jefferson Davis Highway, longeant le Potomac.

— Le véhicule des tueurs n'a pas encore été retrouvé, Sir, annonça un des agents du FBI. Mais la zone est quadrillée jusqu'à Alexandria et des barrages ont été installés partout dans un rayon de cent milles. L'aéroport est fouillé également.

Deux cents mètres plus loin un « trooper^{29} » gigantesque, riot-gun coincé contre la hanche, leur fit signe de s'arrêter. Deux voitures de la State police en chicane interdisaient le passage. Milton ricana.

— Toujours aussi cons ! Comme s'ils les avaient attendus.

Ils repartirent vers Cristal City, la ville hyper-moderne en construction juste en face de l'aéroport. Croisant plusieurs voitures de police. Ils achevaient de la traverser lorsque la radio s'anima.

— Un véhicule abandonné dans le lot 5 du parking de l'aéroport, annonça une voix anonyme. Vitre arrière brisée. Traces d'impacts, nous vérifions.

Le chauffeur du FBI mit son gyrophare sur le toit et accéléra. Dix minutes plus tard, ils arrivaient au parking N° 5 qui grouillait de policiers en civil et en uniforme. Des barrières jaunes avaient été placées autour d'un véhicule gris dont le coffre était ouvert. Un sergent s'approcha, tenant une tunique de Marine.

— Il y avait deux tenues complètes dans le coffre, Sir. Ils se sont changés et ils ont dû prendre l'avion...

Milton secoua la tête, sceptique. Le parking d'un aéroport était l'endroit idéal pour changer de tenue et de voiture. Mais l'avion était un risque pour des professionnels.

— Fouillez l'aéroport, dit-il sans conviction.

Malko partageait son analyse. Les deux tueurs étaient sûrement venus d'ailleurs. Mais ils ne repartiraient que par un moyen sûr. Pas l'avion. Des clandestins du KGB ou des « contractuels ». Ils n'étaient pas de Washington, ville trop petite. Ce qui supposait une vaste opération. Les Russes ne se lançaient pas dans ce genre d'affaire sans un motif grave.

Il pensa aussitôt à Jessica. Est-ce que le plan du KGB se bornait uniquement à l'élimination de Malko et de Milton ? Il se tourna vers ce dernier :

— Filez chez Jessica et ramenez-la à la « safe-house », fit-il. J'ai peur qu'elle soit en danger. Je vais retrouver Franck.

Franck Woodmill était au téléphone lorsque Malko entra, utilisant sa clef. Milton était parti bien avant lui du National Airport récupérer Jessica. Le Directeur adjoint des Opérations raccrocha et secoua la tête.

— Nous sommes dans de beaux draps ! lança-t-il.

— Pourquoi ?

Il n'eut pas le temps de répondre, coupé par la sonnette de l'entrée.

Malko alla ouvrir. C'était Milton. Seul.

— Où est Jessica ?

— Je ne sais pas, dit le gorille. J'ai sonné, il n'y a personne.

— Il faut y retourner, fit Malko.

— Attendez ! fit Franck Woodmill. Le FBI veut interroger Mister Brabeck sur les raisons de sa présence à Arlington. Or, bien entendu, il n'est pas question de leur révéler la vérité. Il va donc être obligé de leur mentir. Sous serment.

Milton Brabeck pâlit. C'était une chose qu'il n'avait jamais faite de sa vie.

— Je le ferai, Sir, dit-il. Vous croyez qu'ils me passeront au « lie-detector » ?

— Pas dans l'immédiat, affirma le Directeur adjoint des Opérations. Il faut gagner du temps. Moi aussi, je vais être questionné. Par chance, le DCI est en déplacement pour quatre jours, en Europe.

— Et son adjoint ?

La Taupe... Qui, lui, avait sûrement déjà compris. Cela devenait kafkaïen.

— Je vais lui mentir, dit Franck Woodmill, mais tout ça ne peut pas durer. Avec le FBI, je vais louvoyer. Je suis en bons termes avec le patron de Washington DC. Si je lui promets la vérité dans quelques jours, il retiendra ses chiens.

— Vous n'avez plus besoin de moi ? demanda Milton.

— Non, dit Malko, filez chez Jessica. Je vous y retrouverai.

— Que s'est-il passé ? demanda Franck Woodmill.

Quand il eut entendu le récit complet de Malko, il alluma un cigare, pensif.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il. Une telle action du KGB ne peut que confirmer nos soupçons envers William Nolan.

— Évidemment, dit Malko. Le seul fait qu'il soit soupçonné est déjà catastrophique à leurs yeux. Il est grillé. Le sens de cette attaque est peut-être de l'avertir. Qu'il se mette en sommeil avant qu'il ne soit trop tard.

— Vous devez avoir raison, admit le Directeur adjoint des Opérations. Et cela veut dire que nous allons nous retrouver sans aucune preuve.

— Il reste Harry Feinstein, remarqua Malko. Si on arrive à le faire craquer, il peut amener la preuve qui manque. Il est certainement le lien entre le KGB et William Nolan.

— Je m'en occupe, dit Woodmill. Je vais réfléchir à la conduite à tenir vis-à-vis du FBI. Je reste encore ici une heure. Allez retrouver Jessica. Si elle a quelque chose d'important, rappelez-moi.

La petite rue calme où se trouvait le bungalow de Jessica Hayes était toujours aussi paisible. Malko repéra immédiatement la voiture de Milton Brabeck à côté d'un énorme tas de bois de chauffage et vint s'arrêter à côté.

Milton en émergea, l'air soucieux.

— Elle n'est toujours pas là, annonça-t-il.

Malko examina les lieux. La porte du garage était fermée, et à moins de la forcer, il était impossible de savoir si une voiture se trouvait à l'intérieur. Jessica avait dû aller faire une course après avoir été chercher sa fille à l'école. Ignorant l'attaque dont il avait été victime, elle n'avait aucune raison de s'alarmer.

— Restez là, demanda-t-il à Milton, je vais faire un tour dans Wisconsin voir ce qui se trame du côté de notre ami Harry Feinstein.

— Si vous allez dans le coin, dit Milton Brabeck, vous pourriez passer trente secondes voir Chis ? Je lui avais promis de venir. S'il ne me voit pas, il va s'inquiéter.

— Pas de problème, promit Malko. À tout à l'heure.

Il regagna Foxhall Road et de là, Wisconsin. L'Econoline blanche de Harry Feinstein était garée devant son magasin, la vitrine éclairée. Il ne s'attarda pas et fila jusqu'à Reservoir Avenue. Le Georgetown Memorial Hospital occupait un bloc entier, avec une succession de buildings en brique rouge, tous plus tristes les uns que les autres.

Chris Jones était plongé dans la lecture de *Sports Illustrated*. Son visage s'éclaira en voyant Malko.

— Je suis content de vous voir ! Mais où est Milton ? Il est mort ?

Malko attira une chaise à lui.

— Vous n'étiez pas loin de la vérité...

Il lui raconta l'attaque dont ils venaient d'être l'objet. On avait retrouvé des douilles de 9 mm, vraisemblablement tirées par un

« Skorpion », l'arme de prédilection des terroristes... Chris Jones hocha la tête et gratta les bandages de son estomac.

— Il a fallu une sacrée organisation. Une opération comme celle-là demande une dizaine de personnes, une logistique importante. Ils l'avaient prévu depuis plusieurs jours... Mais ils n'ont rien à gagner à attirer l'attention sur leur Taupe. Ils savent bien que, même s'ils vous avaient abattus tous les deux, la Company aurait cherché plus loin. À moins que cela n'ait servi à signifier à la Taupe que sa « boîte à lettres morte » était grillée...

— Vous croyez qu'ils n'ont pas d'autres moyens ?

— Je ne sais pas, fit le gorille. Pour un type comme lui, le problème, ce sont les communications. Il faut qu'il puisse évacuer sa « production », mais il n'a pratiquement pas de contacts avec sa Centrale... Si le KGB s'est aperçu que la tombe de son fils était surveillée, ils n'ont peut-être trouvé que ce moyen pour lui faire savoir rapidement qu'il était grillé...

Cela rejoignait ce que pensait Malko. Et si cette hypothèse se vérifiait, on ne saurait jamais de façon certaine si William Nolan avait trahi. Il lui suffisait de ne plus rien fournir aux Soviétiques. Sauf si Harry Feinstein mangeait le morceau... Mais ce dernier était un professionnel et ne se laisserait pas avoir facilement.

Malko se leva. Les longues visites fatiguaient Chris Jones et il avait hâte d'aller interroger Jessica Hayes.

— Je vous tiens au courant, Chris, dit-il.

Du hall de l'hôpital, il appela le numéro de l'analyste : toujours pas de réponse. Elle n'était donc pas encore rentrée et il n'y avait plus qu'à aller rejoindre Milton. À deux le temps passerait plus vite.

Il allait quitter l'hôpital quand une silhouette se dressa brusquement devant lui.

— Mister Linge ?

C'était l'ex-strip-teaseuse, Kareen Norwood, qui émergeait du bureau des admissions ! Les cheveux réunis en queue de cheval, vêtue d'un pull et d'un pantalon de lastex collant, pas maquillée, elle faisait très jeune. Elle avait une petite valise à ses pieds.

— Vous m'avez reconnu ? dit Malko, amusé et un peu surpris, bien qu'il connaisse la présence de Kareen Norwood au Georgetown Hospital.

— Bien sûr ! Vous étiez venu me voir ?

— Non, mais je vois que vous allez mieux.

— Heureusement ! fit-elle en riant. C'était surtout les saloperies de drogues que m'avaient fait prendre ces ordures de « latinos ». Déjà, je ne les aimais pas avant... Je ne suis pas près de retourner dans les Caraïbes.

— Je peux vous aider ? demanda Malko en lui prenant sa valise.

— Oh, je vais chez moi. Vous pourriez me déposer ?

— Si vous voulez, fit-il avec galanterie.

Milton veillait et il n'était pas à cinq minutes près.

— Tant mieux, j'économiserai un taxi... Il va falloir que je me remette au boulot... Je n'ai plus un dollar.

Elle s'installa dans la Pontiac toute neuve avec volupté, et soupira :

— Pauvre Paul, cela me fait un drôle d'effet de me dire qu'il est mort. Et que c'est un peu à cause de moi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il avait besoin d'argent pour m'en donner, dit-elle avec simplicité. Et il n'en gagnait pas beaucoup. Mais jamais je n'aurais imaginé qu'il fasse un truc pareil. Il était devenu cinglé ou quoi...

Ils remontaient la 15^e Rue à une allure d'escargot. À cette heure-là, la circulation dans Georgetown était une horreur, à cause des multiples « Stop » où les conducteurs semblaient s'endormir. Kareen Norwood lui glissa un coup d'œil aguicheur.

— Vous restez encore à Washington longtemps ? Si vous avez un soir de libre, on pourrait dîner ensemble...

— Peut-être, dit Malko.

Dix minutes plus tard, ils stoppaient devant son perron dans la 31^e Rue. Il lui monta sa valise et ils se retrouvèrent dans le petit hall qui sentait le renfermé. Kareen Norwood lui fit face avec un sourire désarmant.

— Je ne vous ai jamais remercié. Sans vous, ces salauds auraient fini par me tuer à force de baiser... Et vous avez fait cela en plus de votre boulot. C'est chouette...

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire, dit Malko.

— Je n'ai pas grand-chose, fit-elle, mutine, je suis fauchée, il n'y a plus rien à boire ici et je sors de l'hôpital. Mais...

— Mais quoi ?

Elle fit un pas en avant, passa brusquement ses bras autour de Malko et se colla contre lui, de tout son corps.

— Si j'ai rendu fou Paul Kramer, c'est que je dois avoir quand même quelque chose, murmura-t-elle.

Effectivement, elle avait quelque chose... Le corps souple de Kareen l'embrasa d'un coup. Elle s'en rendit compte, et, presque sans bouger, à petits coups de langue savamment répartis dans les oreilles, sur la bouche, avec des mains qui semblaient être partout à la fois, et surtout grâce à son ventre qui semblait un animal doué d'une vie autonome, elle lui fit une brillante démonstration de séduction-express. Malko en avait le vertige et sentait tout son sang se précipiter vers son sexe. En venant voir Chris Jones, il ne s'était pas attendu à cela...

D'un geste précis, Kareen écarta les pans de sa chemise préalablement déboutonnée pour continuer avec ses dents et sa langue, tandis que ses mains s'activaient à libérer Malko.

Puis, d'un lent mouvement coulé, elle glissa à terre et le sexe de Malko se retrouva tout naturellement au fond de son gosier. Elle faisait preuve d'une technique digne de « Deep throat », l'engloutissant entièrement tout en utilisant sa langue d'une façon exquise. Et ses mains ne demeuraient pas inactives. À genoux devant lui sur la moquette élimée, sa tête montait et descendait à toute vitesse, ralentissant lorsqu'elle le sentait au bord de l'explosion, parfois les deux bras tendus vers le haut, afin d'agacer sa poitrine, frottant la sienne contre ses cuisses.

Un vrai cobra d'amour.

Malko sentit la sève monter de ses reins. Aussitôt, d'un coup de langue précis, Kareen lui bloqua son orgasme, en vraie professionnelle... Ce qui lui fit gagner quelques minutes de volupté... Quand enfin, il explosa, dans un tourbillon de coups de langue, il eut l'impression que Kareen allait chercher sa sève au fond de ses reins.

Elle s'écarta ensuite, le laissant cuver son plaisir et se redressa, avec un sourire innocent sur son visage lisse.

— Voilà, fit-elle fièrement, je vous ai donné ce que j'ai de meilleur ! J'ai toujours aimé ça. Quand j'avais dix ans, je m'entraînais avec mes copains en leur demandant un dollar. Bien sûr, il n'y avait pas grand-chose à en sortir, mais ils étaient vachement contents.

Malko avait repris une tenue décente. Elle se serra contre lui chastement cette fois.

— Vous pouvez revenir quand vous voulez, dit-elle. Avec moi, vous avez un sacré crédit. Vous êtes à quel hôtel ?

— Au *Jefferson*, fit Malko.

Kareen eut un gentil sourire.

— N'ayez pas peur, je ne vais pas débarquer. Je connais, ils sont pas gais... Il y avait un Sénateur qui me sautait de temps en temps. Il me déguisait en secrétaire, avec machine et tout, pour me faire entrer...

Il se retrouva dans la 31^e Rue. Étourdi, rassasié et amer. Pauvre Paul Kramer... Mais sans Kareen Norwood, la CIA n'aurait jamais découvert la Taupe.

À quoi tiennent les choses. Il consulta sa Seiko-quartz : sept heures et demie. Jessica était sûrement rentrée et devait l'attendre avec Milton.

Dès que ses phares éclairèrent Milton Brabeck debout à côté de sa

voiture, Malko sut qu'il y avait quelque chose d'anormal. La maison de Jessica Hayes était toujours plongée dans l'obscurité, contrairement à celles du voisinage.

Milton s'approcha :

— Toujours personne, annonça-t-il.

Malko sentit son estomac se nouer. Cela commençait à devenir bizarre. À cause de sa fille, Jessica menait une vie très régulière. Son regard se porta sur la porte du garage. Il fallait envisager toutes les hypothèses.

— Vous pouvez ouvrir le garage ? demanda-t-il.

— Sûr, fit Milton avec un sourire malin.

Il s'approcha du battant de bois, sortit de sa poche un petit outil, trafiqua quelques instants dans la serrure. Il y eut un claquement sec et la porte s'ouvrit. Par-dessus l'épaule du gorille Malko aperçut immédiatement la Volvo verte de Jessica Hayes. Un flot d'adrénaline se rua dans ses artères. Milton poussa une sorte de grognement :

— *Shit !*

Ils ressortirent, examinèrent toutes les issues, sans succès. Sonnèrent même par acquit de conscience.

— Je peux essayer d'ouvrir la grande porte, proposa Milton Brabeck.

— Non, dit Malko, étreint par l'angoisse, il faut prévenir Franck immédiatement.

— Vous croyez que...

— Je ne sais rien. Je vais prévenir Franck. Restez là !

Il repartit, la gorge nouée après un dernier regard à la maison obscure. Essayant de s'accrocher à toutes les hypothèses avant d'envisager le pire. Au coin de Foxhall il entra dans une cabine téléphonique, et il composa le numéro personnel de Franck Woodmill.

— Je peux passer vous voir ? demanda Malko, dès que le Directeur adjoint des Opérations eut décroché.

— Tout de suite ?

— Oui. C'est important.

— Venez.

Malko repartit, remontant la L street qui traversait Georgetown d'est en ouest. La villa du Directeur adjoint des Opérations était une sorte de mini manoir Tudor, avec un affreux clocheton et une façade d'église. Il eut à peine le temps de poser le doigt sur le bouton de la sonnette que la porte s'ouvrit. Franck Woodmill avait l'air plus soucieux que jamais.

— Que se passe-t-il ? Vous savez que je suis sur écoute ?

— Oui, dit Malko, mais je suis très inquiet. Jessica n'est pas chez elle et sa voiture est là.

— Elle dîne probablement avec son père. C'est fréquent, assura

Woodmill. Je vais vérifier.

Ils passèrent dans son bureau et il décrocha le téléphone. L'Amiral répondit immédiatement. Il était en train de dîner et n'avait pas vu sa fille... Franck Woodmill raccrocha, puis échangea un regard avec Malko. Le sang s'était retiré de son visage.

— Venez, fit-il, nous allons demander l'aide de la police de Georgetown. Ils me connaissent bien. *My God*, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé.

La voiture de patrouille du 13^e Precinct s'arrêta en travers du sentier desservant l'arrière de la maison de Jessica Hayes, son gyrophare illuminant par intermittence le bois de sinistres lueurs bleues. Milton rejoignit Malko et Franck Woodmill pendant que le serrurier requis par les policiers montait le perron.

— Toujours rien, dit-il. Je suis monté sur le tas de bois et j'ai pu voir l'intérieur du living. Il n'y a personne.

Le serrurier mit vingt secondes à ouvrir le verrou de sûreté de la porte d'entrée.

Un des deux policiers, revolver au poing, pénétra alors dans le hall du bungalow, éclairant les lieux avec une puissante torche électrique. Il s'arrêta net.

— *My God !*

Malko, qui connaissait l'emplacement de l'interrupteur électrique, alluma le lustre du hall. Le sang se retira de son visage et il demeura figé d'horreur.

Jessica Hayes gisait sur le dos, les bras en croix, au milieu du hall. Sa main droite tenait encore un trousseau de clefs. Elle avait reçu une balle en plein visage, sous l'œil gauche et plusieurs dans la poitrine car une large flaque de sang s'élargissait sous elle. Ses yeux grands ouverts fixaient le plafond. Elle était encore vêtue de sa tenue de jogging, dont les poches avaient été retournées.

Priscilla, sa petite fille, avait été rattrapée par la mort deux mètres plus loin, à l'entrée de la cuisine. Une seule balle dans la nuque, qui avait maculé de rouge ses cheveux blonds.

CHAPITRE XIX

L'atmosphère du petit living-room était empuantie par le cigare sur lequel Franck Woodmill tirait nerveusement. Malko avait encore gravé au fond de ses prunelles le spectacle horrible découvert dans Foxhall Drive. Les deux hommes n'osaient pas se regarder en face. Se demandant lequel était le plus responsable. Malko but une gorgée de café très sucré pour effacer le goût amer de cette journée noire.

— Nous avons été très imprudents, dit-il. Lorsque ses intérêts sont menacés, le KGB réagit toujours féroceement.

Le Directeur adjoint des Opérations écrasa le mégot de son cigare, l'air absent, les yeux rouges d'avoir trop fumé.

— C'est vrai, dit-il de sa voix cassée. Nous avons eu tort tous les deux. Et elles sont mortes. Je dois prévenir l'Amiral.

Priscilla, une petite fille de cinq ans... Et Jessica Hayes, si saine, si sensuelle, si heureuse de vivre. Malko observa Franck, tandis qu'il appelait le père de Jessica. Grâce au haut-parleur du téléphone, il l'entendit lui annoncer l'atroce nouvelle.

Le vieil homme ne protesta pas, ne jura pas, ne pleura pas. Demeurant muet. Un silence plein de dignité.

— C'est la volonté de Dieu, finit-il par dire. Vous n'y êtes pour rien, Franck. C'est moi qui lui avais conseillé de toujours faire son devoir et de servir son pays. Mais je vous en prie, essayez de trouver qui a fait cela. Je dormirai mieux.

Franck Woodmill refoulait ses larmes.

— Amiral. Nous savons à peu près qui est le meurtrier. Nous n'aurons peut-être jamais aucune preuve. Mais je vous jure que je l'abattrai de ma main, même si c'est la dernière chose que je dois faire de ma vie.

— Merci, fit le père de Jessica Hayes. Maintenant, je vais prier pour ma pauvre petite fille.

Il raccrocha. Malko et Franck restèrent silencieux un long moment. Peu à peu leur émotion était chassée par une rage froide qui tournait à vide. Toute la police de Georgetown était mobilisée pour retrouver un assassin inconnu et ceux qui savaient ne pouvaient pas l'aider... Malko posa son verre.

— Pourquoi l'a-t-on tuée ? demanda-t-il. Je l'observais dans les jumelles, je n'ai rien vu d'anormal. Et c'était la première fois qu'elle

venait au cimetière. Or, le meurtrier cherchait quelque chose. Il a retourné ses poches. Mais quoi ? Est-ce que c'est Feinstein ? Ou un autre agent du KGB ?

— Feinstein, à mon avis, dit Franck. Pour une raison que nous ignorons encore, il s'est senti en danger et a réagi tout de suite.

— C'est bizarre, remarqua Malko. Jessica savait qui était Feinstein. Si elle avait pensé courir un risque, elle ne lui aurait pas donné son adresse. Elle a été chercher sa fille et est rentrée chez elle, puis a ouvert à son assassin qui l'a abattue tout de suite. Ainsi que Priscilla, pour ne pas laisser de témoin. Or, Jessica était prudente. Il y avait un judas dans sa porte. Elle n'aurait pas ouvert à un inconnu sans prendre des précautions. Nous lui avons donné une arme, après tout. C'est donc Feinstein. S'il a débarqué chez elle, Jessica n'a pas pu être surprise de sa visite.

— L'immonde salaud... murmura Franck Woodmill.

Le silence retomba. Malko se creusait la tête pour comprendre la raison de ce meurtre. Il avait suivi dans ses jumelles la rencontre avec l'homme du KGB, et entendu leur conversation. Rien ne l'avait alerté.

Et pourtant, il fallait que le clandestin du KGB ait décidé d'agir immédiatement pour que le meurtre se soit produit moins d'une heure plus tard. Il se sentait donc en danger immédiat. Pourquoi ?

Franck Woodmill, lui aussi, suivait la même trajectoire de pensée.

— Ce Feinstein – si c'est lui – n'a pas eu le temps matériel de rendre compte à sa Centrale. Je connais les Popovs : ils sont encore plus bureaucratiques que nous. Un « clandestin » comme Feinstein ne fout pas en l'air des années de travail sans un motif sérieux.

» Il a tué pour garantir sa sécurité. Puisque vous avez entendu leur conversation, c'est donc quelque chose que Jessica a vu et que nous aurions peut-être appris en l'interrogeant. Quelque chose qui le liait à la taupe. De façon incontestable.

— Et si Feinstein l'avait reconnue comme quelqu'un de la CIA ? suggéra Malko.

Franck Woodmill secoua la tête.

— Non. Dans ce cas, il savait qu'elle n'était pas seule et qu'en l'abattant il attirait l'attention sur lui. Il y a autre chose.

Le silence retomba, rompu un peu plus tard par Malko.

— Et maintenant ? Que faisons-nous ?

Le Directeur adjoint des Opérations eut une moue désabusée.

— Je crains que notre traque ne s'arrête là. Ils vont tous rentrer sous terre. Feinstein s'est certainement débarrassé de l'arme du crime. Il n'a pas laissé d'indices. Il niera. Au mieux, nous pourrions l'expulser, mais il ne parlera jamais. Et la Taupe va rentrer dans son tunnel. Peut-être définitivement. Un jour Nolan sera victime d'un accident de voiture et les Soviétiques pourront définitivement clore le dossier. Ils

procèdent ainsi avec les agents dont ils n'ont plus besoin ou qui sont grillés.

Malko avait un goût amer dans la bouche. Tout ce travail, cette chasse, ces morts pour en arriver à cet enlèvement ! Franck Woodmill hocha tristement la tête, et regarda sa montre.

— Je vais vous quitter. Le meurtre de Jessica va révolutionner la Maison.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je suis obligé de dire au DCI qu'elle travaillait pour moi. Si jamais on le découvrirait, tout sauterait.

— Vous allez lui parler de William Nolan ?

L'Américain hésita avant de répondre.

— Dans un premier temps, non. Je dirai seulement qu'elle surveillait Feinstein, soupçonné d'être un clandestin soviétique.

— Il va vous demander pourquoi vous ne l'avez pas signalé au FBI...

— Oh, ça peut s'arranger, nous faisons aussi des petits trucs nous-mêmes. Mais je ne sais pas si je pourrai tenir cette ligne de défense longtemps.

Malko se leva. Il se moquait de ces complications bureaucratiques. Jessica et sa fille étaient mortes. Il fallait les venger et achever sa mission.

— En pratique ? demanda-t-il. Que faisons-nous ? On ne surveille plus Feinstein ?

— Si, fit l'Américain. Tant que le FBI n'est pas sur le coup. La police locale ne va pas remonter jusqu'à lui. Et le temps que je donne mes informations au FBI... Milton Brabeck est devant chez lui en ce moment.

— Très bien, dit Malko.

— Rendez-vous ici, demain à la même heure, dit le Directeur adjoint des Opérations. Je vais faire cracher aux ordinateurs tout ce qu'ils savent sur Harry Feinstein. Cela nous mettra peut-être sur une piste. Il a sûrement un moyen de communiquer avec sa Centrale, en dehors de la radio. Il faut le trouver. C'est notre dernière chance. L'attentat dont vous avez été l'objet a été soigneusement préparé, parce qu'ils avaient découvert que leur Taupe était sous surveillance. Ils ont voulu faire le ménage avant de la mettre en sommeil.

William Nolan descendit de son Oldsmobile noire, entouré de trois gardes du corps et franchit d'un pas rapide les quelques mètres qui le séparaient du perron du bungalow de Jessica Hayes. Le DCI étant absent de Washington et le directeur de la Première Division

injoignable, c'est lui qui était de corvée... Des dizaines de policiers en uniforme fouillaient le bois derrière la maison, à la recherche d'un indice. Toute la zone avait été isolée. D'autres traquaient les empreintes digitales, partout dans la maison. Le sentier était encombré de véhicules de police, gyrophare tournant lentement. Une ambulance stationnait devant la maison, attendant d'emporter les corps.

William Nolan cligna des yeux en entrant dans le petit hall, violemment éclairé par des projecteurs de la police. La lumière crue était concentrée sur les deux corps allongés sur le plancher. Un médecin légiste procédait aux premières constatations... Un lieutenant de police s'approcha du Directeur adjoint de la CIA et lui serra la main, le visage grave.

— Nous sommes désolés, Monsieur Nolan, fit-il, c'est un horrible forfait.

William Nolan regarda les yeux ouverts et sans vie de Jessica Hayes. Les siens le picotaient. Il revivait de très mauvais souvenirs. Ses poings se serrèrent au fond de ses poches.

— Que s'est-il passé ?

— Nous l'ignorons encore, fit le policier. D'après les premières constatations, il semble qu'une seule personne ait agi. Chacune des victimes a reçu plusieurs balles. La petite fille, une dans la nuque. On voulait tuer ; à première vue rien n'a été volé et le sac de la jeune femme est là, ouvert, avec près de deux cents dollars. Pourtant ses poches ont été fouillées. C'est bizarre.

— Cela ressemble à une exécution, remarqua le Directeur adjoint de la CIA.

— Exact, sir, confirma le policier. Mais pour l'instant, nous n'avons aucune piste.

— Rien du tout ?

Le policier hésita.

— C'est-à-dire que nous avons été alertés par quelqu'un de chez vous. Mr Franck Woodmill.

Franck Woodmill...

William Nolan demeura impassible tandis que le policier expliquait comment ils étaient arrivés là.

— Bien, dit-il. Tenez-nous au courant de l'enquête. De mon côté, je vais voir si nous pouvons vous aider.

Il fit demi tour, après un dernier regard aux cheveux blonds tachés de sang de la petite Priscilla. S'efforçant de marcher droit. Il revoyait les photos du visage déchiqueté de son fils, vingt ans plus tôt. Elles étaient toujours cachées dans son secrétaire et il les regardait parfois en pensant à la mort. À peine dans l'Oldsmobile, il décrocha son téléphone et appela le 3435600, l'officier de permanence de la CIA.

— Dites à Mr Woodmill que je l'attends dans mon bureau dans

une demi-heure, dit-il.

William Nolan faisait tourner pensivement un verre de citronnade chaude entre ses doigts. Au septième étage de la CIA, seules les fenêtres de son bureau étaient éclairées, donnant sur un bloc noir : le bois qui entourait l'Agence.

Le George Washington freeway était trop loin pour qu'on voie les voitures. En face de lui, Franck Woodmill arborait un visage de pierre, contenant les battements de son cœur. Réprimant aussi une folle envie de sauter à la gorge de son supérieur et de lui serrer le cou jusqu'à ce qu'il avoue être la Taupe. Et par moments, il se demandait si tout cela n'était pas une gigantesque manip des Soviétiques. Si l'homme en face de lui n'était pas totalement innocent. C'était fou.

Il y avait de vraies larmes dans les yeux de William Nolan. Sa voix s'était brisée lorsqu'il avait appelé l'Amiral, père de Jessica. Il semblait sincèrement remué par une colère froide.

— Je veux que vous me fassiez un rapport complet sur votre opération concernant cet Harry Feinstein, dit-il d'une voix peu cordiale. Vous auriez dû me tenir au courant. Vous avez commis une faute grave.

— Oui, Sir, admit le Directeur adjoint des Opérations.

L'autre le tenait sur le grill depuis deux heures et il mourait de faim. Cette convocation avait envoyé des flots d'adrénaline dans ses artères et il avait cru aux hypothèses les plus folles. Même à une confession spontanée de la Taupe. Mais le Directeur adjoint de la CIA s'était cantonné dans son rôle, lui posant mille questions sur les liens de Jessica Hayes et de la Direction des Opérations. Franck Woodmill n'avait pu nier. Se retranchant derrière la mollesse et le manque de personnel du FBI pour expliquer son initiative. Et l'absence très probable de danger.

Mais il avait dû lâcher le nom de Harry Feinstein... William Nolan avait soigneusement noté toutes ces informations.

— Dès demain, demanda-t-il, mettez-vous en contact avec le FBI. Je veux tout savoir sur ce Feinstein.

De nouveau, l'opinion de Franck Woodmill vacillait. William Nolan ignorait-il vraiment qui était Feinstein et le rôle qu'il jouait dans sa trahison ? Ou était-il un prodigieux comédien, sûr de son impunité, grâce au cloisonnement ? Le Directeur adjoint de la CIA s'arracha à son fauteuil orange et adressa un sourire froid à son vis-à-vis.

— Allez vous reposer.

Il le raccompagna jusqu'à l'ascenseur dans le couloir désert. Avant

de le quitter, il lui serra longuement la main, les yeux dans les yeux et dit d'une voix grave :

— Ce crime doit être absolument puni.

Il n'y avait pas le moindre frémissement d'hésitation dans sa voix. De nouveau Franck Woodmill douta.

Le soleil brillait sur Washington. Malko avait étalé sur son lit le *Washington Post* et le *Washington Times* qui faisaient tous les deux leur « Une » avec le meurtre de Jessica Hayes. Toujours aucun indice. L'appartenance à la CIA de la jeune analyste avait été révélée et les deux journaux émettaient l'hypothèse d'un règlement de comptes entre services secrets. Dans un encadré, l'amiral Hayes affirmait que sa fille n'avait jamais travaillé qu'avec des ordinateurs...

Malko referma le journal, la gorge nouée et la tête lourde. Il allait relayer Milton Brabeck sur les traces de Feinstein. Depuis l'aube, le gorille planquait. Il avait appelé Malko : jusque-là, le marchand de fleurs n'avait pas bougé de Wisconsin Avenue. Il ne se faisait guère d'illusion. Si Feinstein était un clandestin du KGB ou du GRU, il n'allait commettre aucune faute et on pourrait le suivre jusqu'au jugement dernier sans rien découvrir.

Le seul espoir venait du fait qu'il avait quelque chose à transmettre à sa Centrale. Si William Nolan s'était rendu au cimetière mercredi, il avait sûrement cherché à transmettre le faux mémo sur « Starwar » communiqué par Franck Woodmill. Tout semblait indiquer que la transmission s'était faite de Nolan à Feinstein sous le nez de Malko, mais maintenant Feinstein devait aussi le donner à sa Centrale. Mais comme ils ignoraient son moyen de transmission, ils n'étaient guère avancés...

Tout à coup, un flash lui revint. Une chose qu'il avait observé dans ses jumelles, mais à laquelle il n'avait pas prêté attention sur le moment. Mais qui, rapprochée d'une autre constatation, prenait toute sa valeur. Le troisième élément, c'était Jessica Hayes qui le lui avait fourni.

Au moment où il allait prendre le téléphone, ce dernier sonna : une secrétaire lui passa Franck Woodmill. Donc, ce dernier n'appelait pas de la « safe-house ». Le Directeur adjoint des Opérations entra directement dans le vif du sujet. Il semblait animé d'une sombre satisfaction.

— Depuis l'aube, je travaille sur notre sujet, annonça-t-il. Je viens peut-être de découvrir quelque chose. Pouvez-vous venir me retrouver à l'Intelligence Building, dans F street. Bureau C 8765 ?

— J'arrive, dit Malko. Je crois que je sais pourquoi Harry

Feinstein a tué Jessica.

CHAPITRE XX

Franck Woodmill attendait Malko dans le hall de l'Intelligence Building et sauta sur lui dès qu'il eut franchi la porte à tambour.

— Qu'est-ce que vous m'avez dit à propos de Harry Feinstein ?

— Je me suis souvenu de ce que j'avais observé dans les jumelles, expliqua Malko. La tenue de jogging de Jessica avait été fouillée, n'est-ce pas ?

— Oui. Et alors ?

— Lorsque Jessica a donné son adresse à Feinstein, celui-ci lui a prêté un stylo et a oublié de le reprendre. Elle l'a mis dans sa poche.

— Et c'est pour cela qu'il l'aurait tuée ? Pour le récupérer ? Pourquoi ?

Franck Woodmill semblait sincèrement abasourdi. Et Malko le comprenait-il lui avait fallu un sacré travail mental pour parvenir à sa conclusion...

— Partons du point de départ, dit-il. Nous sommes persuadés tous les deux que, mercredi, William Nolan a transmis une information à Harry Feinstein, OK ?

— OK.

— Bien, éliminons la magie. J'ai observé Feinstein dans mes jumelles et j'ai écouté sa conversation avec Jessica. Aucun indice. J'ai vu, par contre, Feinstein tendre un stylo pris parmi plusieurs autres dans la poche de sa salopette, pour qu'elle écrive son adresse.

Or, au moment où elle allait le lui rendre, il a été appelé et elle l'a gardé. Quand nous avons trouvé le corps de Jessica, les poches de la tenue de jogging avaient été fouillées. L'assassin cherchait quelque chose.

— Ce stylo ?

— Si c'est Harry Feinstein, c'est plus que probable.

Franck Woodmill fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Supposons, dit Malko que William Nolan dissimule les informations qu'il transmet au KGB dans le corps d'un stylo. Ce qui est parfaitement possible. Qu'à chacune de ses visites, il le laisse sur place. Ensuite, Harry Feinstein n'avait plus qu'à le récupérer...

— Mais vous avez inspecté la tombe tout de suite après son passage, la première fois et vous n'avez rien vu...

— C'est exact, reconnu Malko, mais j'avais remarqué que Nolan s'était baissé à un certain moment. Il a très bien pu enfoncer le stylo verticalement dans l'herbe. Le sol est meuble. Et il est très possible que je ne l'ai pas remarqué.

— Dans ce cas, avança Woodmill, Feinstein aurait récupéré le stylo et l'aurait donné par mégarde, à la place d'un autre, à Jessica. C'est surprenant.

— Les meilleurs professionnels font des bourdes, remarqua Malko. Et c'est la seule explication de ce meurtre brutal qui n'a pas de lien direct avec l'attaque dont Milton et moi avons été victimes. Cela, c'était, à mon avis, pour signifier à Nolan qu'il était grillé. Harry Feinstein a agi, lui, sans ordre, précipitamment, pour réparer sa méprise. Il fallait à tout prix qu'il récupère son stylo.

Franck Woodmill réfléchissait. Il secoua la tête.

— Mais tous les stylos de Bill Nolan sont marqués à ses initiales. Vous vous rendez compte du risque ?

— Pas du tout, contra Malko. Imaginez que, par suite de circonstances imprévues, on en ait découvert un près de la tombe de son fils : les gardiens du cimetière le lui auraient rapporté. Quant à Jessica, elle n'a même pas dû réaliser. J'ai lu dans le mémo que Nolan utilisait des stylos japonais d'un modèle très banal.

Franck Woodmill ne semblait pas entièrement convaincu.

— Vous avez peut-être raison, admit-il, mais, tant que nous n'aurons pas retrouvé ce stylo... Si nous le retrouvons, cela reste seulement une hypothèse.

— Vous m'avez dit avoir avancé sur Feinstein ?

— Certainement, fit le Directeur adjoint des Opérations. Venez, je vais vous présenter à celui qui m'a aidé.

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au sixième et Franck poussa la porte vitrée d'un bureau où se trouvait un géant aux traits burinés, avec des yeux très bleus et le teint brique, les cheveux ultra courts, en chemise, un étui de revolver dans le dos.

— Malko, voici le capitaine Bill Livingstone. Un des responsables de l'Office of Foreign Missions, la branche du FBI chargée de surveiller les diplomates étrangers suspects de recruter des espions parmi nos gens...

Bill Livingstone transforma les doigts de Malko en pulpe avec un bon sourire. Il semblait sorti d'un film de propagande du FBI...

— Je suis un « mole-hunter⁽³⁰⁾ » expliqua-t-il. Nous avons souvent travaillé ensemble avec Franck...

Les deux hommes se trouvaient dans un bureau séparé par une vitre d'une immense pièce où s'alignaient des consoles d'ordinateurs sur lesquelles étaient penchés de studieux agents du FBI. Jour et nuit, la machine fonctionnait. Tous les diplomates en poste à Washington

étaient dans sa mémoire. F street était le second centre nerveux du Renseignement, à quelques dizaines de mètres de la Maison Blanche.

— Bill a trouvé quelque chose sur Harry Feinstein, expliqua Franck Woodmill.

L'agent du FBI eut un sourire prudent.

— Attendons... C'est seulement une hypothèse.

Ils s'approchèrent de l'écran d'un ordinateur sur lequel un carré vert clignotait en face d'un nom : Oleg Kusanov. Malko lut les indications affichées sur l'écran. Appartenance au KGB, sous couverture de Second secrétaire à l'ambassade d'URSS, plus des tas de détails sur ses habitudes, son logement, ses goûts, les gens qu'il fréquentait, ses précédents séjours à l'étranger. Un des officiers du KGB comme il y en avait des milliers...

La dernière ligne indiquait : *Banque Citicorp. Agence BN de Calvert street. Georgetown.*

Malko interrogea du regard le Directeur Adjoint des Opérations.

— C'est la même banque qu'Harry Feinstein, annonça l'Américain. Évidemment, cette agence de la Citicorp a quelques centaines de clients, corrigea aussitôt le « chasseur de taupes », mais nous ne pouvons négliger cette coïncidence.

— Il y a eu des mouvements de fonds suspects, sur l'un ou l'autre compte ? demanda Malko.

— Rien, fit Franck Woodmill, mais ce n'est pas le problème. C'est peut-être une façon de se rencontrer... Donc, si nous avons raison, de transmettre des informations.

— Il va falloir une longue surveillance pour les prendre sur le fait, objecta Malko.

Bill Livingstone sourit joyeusement.

— Non, le camarade Kusanov a des habitudes régulières. Il se rend à la banque tous les jeudis, comme aujourd'hui vers l'heure du déjeuner, pour y prendre de l'argent liquide. Bien entendu, au début, nous l'avons suivi, sans rien découvrir de suspect. Et nous n'avons pas assez d'hommes pour les surveiller tous en permanence.

— Par contre, coupa Franck Woodmill, aujourd'hui Bill est d'accord pour mettre le paquet... Nous avons encore deux bonnes heures.

— Nous allons nous mettre en place bien avant, proposa Bill Livingstone.

De la fenêtre du troisième étage de l'University Club, Sakharov Plaza, on plongeait directement dans le jardin en friche de la petite ambassade soviétique. Un hôtel particulier vieux et petit situé en

bordure de Connecticut Avenue, tout noir, au toit hérissé d'antennes de toutes les formes, comme des sculptures surréalistes... Des caméras automatiques balayaient sans cesse le minuscule jardinet.

Le FBI louait à l'année deux pièces à l'University Club, ainsi que dans l'immeuble moderne en face de l'entrée principale de l'ambassade dont l'arrière était pratiquement collée au building du Washington Post. Ce qui faisait dire à certains « faucons » de Washington que la tendance « gauchiste » du Post n'était pas entièrement due au hasard, mais à une sorte de malsaine osmose. Trois agents du FBI s'affairaient dans la pièce surchauffée autour d'une batterie de caméras, de magnétophones, de micros et d'appareils de détection, tous plus perfectionnés les uns que les autres. Dans la pièce voisine, un technicien, des écouteurs aux oreilles, captait les communications téléphoniques. Bill Livingstone regarda sa montre.

— Il ne devrait pas tarder à sortir, il est très ponctuel. Il prend la porte latérale.

Quatre voitures « CD » étaient garées dans une sente, le long de l'ambassade. Devant, sur Connecticut, une voiture bleue et blanche du « service secret » veillait. Le silence retomba. Cinq minutes plus tard, une petite porte s'ouvrit sur un homme athlétique, aux cheveux très noirs, un cigare entre les dents, le visage avenant, un attaché-case noir à la main. Il ressemblait à un méridional ou même à un Arabe.

— Voilà Kusanov, annonça Bill Livingstone. Il est de Bakou, dans le Causase. Un bon vivant.

L'officier du KGB monta dans sa Ford beige et s'engagea avec précaution dans Connecticut. Bill Livingstone se tourna vers Franck Woodmill.

— On y va. Une voiture nous attend. Il ne conduit jamais vite et je me suis arrangé. Un policier va l'arrêter au prochain carrefour, pour un contrôle du véhicule...

L'agence de Calvert street de la Citicorp n'avait qu'un étage, au coin de Wisconsin, avec un parking derrière, auquel on accédait en contournant le bâtiment. Une paisible petite agence de quartier. Le fourgon de AT & T dans lequel se trouvaient Malko, Bill Livingstone et Franck Woodmill pénétra dans le parking et se gara au fond. À travers de multiples ouvertures camouflées un peu partout, on pouvait observer sous tous les angles.

— J'ai des hommes partout, annonça le « chasseur de taupes ». Sur Calvert street, à l'intérieur de la banque, ici et même dans un immeuble voisin. Un de nos hommes a pris la place d'un caissier.

Pourvu que cela serve à quelque chose ! pensa Malko.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps. La Ford beige du Soviétique entra dans le parking et se gara à deux voitures d'eux. Oleg Kusanov pénétra dans la banque en balançant joyeusement son attaché-case. Apparemment, sans le moindre souci.

La tension remonta. Une voix assourdie grésilla dans un des haut-parleurs :

— Il fait la queue, il ne parle à personne.

Nouveau silence. Des voitures entraient et sortaient du parking. Tout à coup, Franck Woodmill poussa un rugissement étouffé.

— *God damned !*

Une Econoline blanche venait de pénétrer dans le parking. Elle passa devant eux et se gara contre le mur, assez loin de la voiture du diplomate soviétique. Tous retenaient leur souffle. La porte du véhicule coulisssa et un homme sauta à terre.

C'était Harry Feinstein, en salopette blanche, une vieille serviette de cuir à la main. Le ronron d'une caméra se déclencha. Il était filmé. On aurait entendu voler une toute petite mouche... Le marchand de fleurs se dirigea vers l'entrée de la banque et au moment d'y entrer, se retourna, balayant du regard le parking vide. Brusquement, au lieu de pousser la porte, il fit un pas de côté, s'approchant de la Ford du diplomate soviétique. Cela dura quelques secondes. Il se baissa soudain à l'arrière de la voiture, comme s'il regardait quelque chose à terre, le bras gauche pendant, puis se redressa et s'éloigna.

— Sainte Mère de Dieu ! murmura Bill, il a glissé quelque chose dans le tuyau d'échappement.

Le fleuriste avait disparu à l'intérieur de la banque. Au même moment, le haut-parleur annonça :

— Le second sujet vient d'entrer.

Bill Livingstone se pencha vers son micro.

— Que fait le premier sujet ?

— Il est en train de compter ses billets.

Le chef de l'OFM se tourna vers un des agents du FBI affublé d'une combinaison AT & T.

— Allez inspecter le pot d'échappement. Vite.

— Je retire l'objet ?

— Oui.

L'agent fit coulisser la porte et sauta à terre, se dirigeant vers la voiture du diplomate. Tous retenaient leur souffle. Il se penchait vers le tuyau d'échappement quand la voix venant de l'intérieur de la banque lança :

— Sujet numéro un se dirige vers la sortie.

— Tom, dégagez, cria presque Bill Livingstone dans son micro.

Tom se redressa brutalement, quelque chose dans la main, et revint vers eux. Il était en train de remonter dans le fourgon d'AT & T,

lorsque Oleg Kusanov sortit de la banque ; toujours aussi jovial. Il rouvrit sa voiture, jeta son attaché-case à l'intérieur et, sans se presser, fit le tour de son véhicule donnant de petits coups de pied dans les pneus. Pour, finalement, s'accroupir devant l'arrière. Les occupants du fourgon devinèrent sa main qui plongeait dans le tuyau d'échappement.

Il y farfouilla quelques instants, puis se redressa, et regarda autour de lui, visiblement décontenancé. Puis, il remonta en voiture et sortit du parking.

La tension diminua d'un coup dans le fourgon. Bill Livingstone, Malko et Franck Woodmill se tournèrent en même temps vers Tom, l'agent du FBI.

— Tom, qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda Livingstone.

— Ceci, Sir.

Il lui tendit un étui à cigare en métal. Bill Livingstone en dévissa le bout, faisant apparaître du coton. Il tira et sortit un stylo noir, assez ventru.

Malko vit le sang se retirer du visage de Franck Woodmill, qui tendit la main.

— Faites voir.

Bill Livingstone le lui tendit, et le Directeur adjoint des opérations l'examina attentivement. Malko aperçut en même temps que lui les deux lettres dorées sur le capuchon : W.N.

Franck Woodmill échangea un regard avec Malko. Il y avait une détresse inhumaine dans ses prunelles. William Nolan, sûr de l'impunité en dépit des soupçons qu'il devait sentir peser sur lui, avait continué son travail de taupe.

— Vous aviez raison, murmura-t-il.

Bill Livingstone observait les deux hommes, intrigué.

— On dirait que cela vous dit quelque chose, Franck.

L'homme de la CIA inclina affirmativement la tête.

— Oui, Bill. J'aimerais vous en parler. En tête-à-tête.

Ils prêtèrent à peine attention à la voix sortant du haut-parleur qui annonçait la sortie de Harry Feinstein. Ils avaient découvert le système de transmission des Soviétiques et ils savaient où le localiser. Bill Livingstone lança dans un micro.

— Nous démontons. Retour à F street. Suivez le sujet numéro 2. Terminé.

Durant le trajet, personne n'ouvrit la bouche. Franck continuait à serrer le stylo dans sa main comme si on allait le lui voler. Ce n'est que dans le bureau de Bill Livingstone que ce dernier rompit le silence.

— Alors, Franck, qu'est-ce que vous cachez ?

Malko, Franck Woodmill et Bill Livingstone regardaient le stylo démonté sur le bureau et le rouleau de microfilms qu'il avait contenu. Mâchonnant un chewing-gum, le regard posé sur les diplômes qui décoraient les murs, Bill Livingstone semblait plongé dans une profonde perplexité. Il s'ébroua pour dire :

— Franck, vous me foutez dans une situation impossible. Le type qui a fait ça mérite d'être collé dans un pénitencier pour une centaine d'années. Quel que soit son rang...

— Bien sûr, reconnut le Directeur adjoint des Opérations. Mais vous réalisez l'importance de cette affaire... Tout ce que je vous demande, c'est de mettre tout ça dans votre coffre jusqu'à lundi, jour où le DCI revient. À huit heures du matin, nous serons tous les deux dans votre bureau. D'ici là, vous ne faites rien. Sauf surveiller Feinstein.

— Et si W.N. se tire ?

Il n'osait même pas prononcer son nom. Les révélations de Franck l'avaient abasourdi.

— Il ne bougera pas, assura Franck. Ce n'est pas une affaire ordinaire. Lundi, nous aviserons.

Il se tut, la bouche sèche. De nouveau Bill Livingstone semblait ailleurs. Une absence qui se prolongea d'interminables secondes. Finalement, Bill Livingstone émit un profond soupir et laissa tomber :

— OK. Franck. Lundi, huit heures. Mais il faut vraiment que j'aie confiance en vous.

Malko et Franck se retrouvèrent dans F street.

— J'ai fait de mon mieux, fit le Directeur adjoint des Opérations. Lundi, je raconte tout au DCI. Il prendra ses responsabilités. C'est une histoire horrible. Pourvu, au moins, qu'on arrive à inculper Feinstein du double meurtre. Je vais vous demander de rester à Washington. J'aurai besoin de votre témoignage.

— Et Milton Brabeck ?

— Qu'il décroche. C'est inutile de faire double emploi avec le FBI.

C'était une amère fin de semaine. Malko se dit que ces trois jours allaient être interminables.

— Je vais prévenir Milton moi-même, proposa-t-il.

Grâce au Motorola, il avait un contact facile.

William Nolan essayait de comprendre ce que lui disait son interlocuteur, le chef de la mission d'information du Sénat dans le brouhaha du Four Ways, un des restaurants les plus sélects de

Washington, sur la 20^e Rue au cœur de R street. Le Bermuda Lounge bruissait de dizaines de conversations. Le sénateur lui jeta un regard intrigué.

— Ça ne va pas, Bill ?

William Nolan eut un sourire contraint.

— Je crois que je couve une grippe.

— Prenez de la Bufferin, conseilla le sénateur. Avec un grand verre de Johnny Walker.

— Je ne bois jamais d'alcool, expliqua le Directeur adjoint de la CIA avec un sourire d'excuses, mais je passerai votre recette à d'autres. En tout cas, je crois que je vais aller me reposer.

— OK, soignez-vous, conseilla le sénateur, en train d'observer une ravissante attachée de presse du Congrès en mini pousse au viol.

Les deux hommes se séparèrent et William Nolan, après avoir serré quelques mains, alla aux toilettes et ensuite dans une cabine téléphonique. Sa conversation fut très brève, il ressortit et s'engouffra dans son Oldsmobile noire.

— On va au bureau, dit-il à son chauffeur.

C'était son anniversaire et il avait promis à Fawn McKenzie de passer la soirée avec elle : seulement avant, il avait beaucoup à faire.

Le matin même, il avait rendu visite au père de Jessica Hayes et trouvé un homme brisé. Toute la Company bruissait de folles rumeurs et la police de Georgetown piétinait. On savait que l'assassin avait utilisé un revolver muni d'un silencieux car il n'y avait pas de douilles et les voisins n'avaient rien entendu.

William Nolan avait eu besoin de toute sa volonté pour ne pas dire ce qu'il savait.

La nuit tombait sur Wisconsin Avenue et Milton Brabeck avait du mal à lutter contre une certaine somnolence. Il s'ébroua, regardant pour la millième fois l'Econoline blanche, garée en face de la boutique d'Harry Feinstein.

Il avait refusé de décrocher de sa planque, comme Malko lui en avait transmis l'ordre, en lui expliquant ce qui s'était passé. Maintenant qu'il était pratiquement sûr que le « clandestin » était le meurtrier de Jessica et de sa fille, il était comme un bouledogue accroché à sa proie.

Même si cela ne servait à rien.

Le FBI surveillait le fleuriste, avec des moyens infiniment plus sophistiqués que lui. Il avait déjà repéré deux fourgons, stoppés un peu plus loin, qui dissimulaient certainement des agents fédéraux...

Il bâilla et décida d'aller boire un café dans un bar, distant de cent

mètres à peine. Cela lui changerait les idées. En passant devant la boutique du fleuriste, il aperçut une voie le long de l'immeuble qui rejoignait une cour, bordée de garages en bois. Quelqu'un était en train de la traverser, venant visiblement de la porte de service du magasin de fleurs.

Harry Feinstein ! Le fleuriste n'avait plus sa salopette bleue mais une canadienne et un chapeau. Il ouvrit les portes d'un des garages et Milton aperçut une petite voiture blanche. Il s'attendait à ce que le fleuriste se mette au volant et parte. Mais ce dernier y entra et referma. Milton Brabeck s'arrêta, intrigué. Aucune lumière ne filtrait du garage. Il s'engouffra dans la cour, profitant de l'ombre, et colla son oreille au battant de bois.

Le grondement d'un moteur le fit sursauter. Il écouta, de plus en plus perplexe. Pourquoi Harry Feinstein faisait-il marcher sa voiture dans un garage fermé ? Est-ce qu'il était en train de se suicider ?

Au moment où il se préparait à ouvrir la porte du garage, le bruit s'atténua et s'éloigna. Milton Brabeck attendit quelques secondes, puis n'entendant plus rien, se décida à écarter le battant. Le garage était vide.

CHAPITRE XXI

D'abord interdit, Milton Brabeck traversa le garage en courant, réalisant qu'il possédait deux portes ! Il poussa la seconde, donnant sur l'arrière et aperçut, légèrement en contrebas, deux feux rouges qui s'éloignaient sur un chemin s'enfonçant dans la colline boisée derrière Wisconsin Avenue. Harry Feinstein était en train de filer sous le nez des agents du FBI qui n'avaient pas flairé la piège...

Le gorille retraversa la cour au pas de charge jaillissant sur Wisconsin Avenue. Le temps d'atteindre sa voiture un peu plus bas, il bondit au volant, plongeant aussitôt à gauche dans une sente traversant la zone boisée, parallèle à celle empruntée par le clandestin du KGB, qui était la prolongation de S street. Lui se trouvait maintenant sur R street. Autant qu'il s'en souvienne, S street faisait un coude, rejoignant R street à Dumberton Oaks. Après avoir parcouru trois cents mètres, il stoppa juste avant le croisement, éteignit ses lumières et attendit, le cœur battant.

Harry Feinstein pouvait aussi s'être enfoncé dans Monroe Park pour rejoindre le Potomac Parkway sinuant au milieu de cette zone boisée... Des phares apparurent soudain sur sa gauche. Il eut le temps de voir une Lancet blanche franchir le carrefour, descendant la 32^e Rue, qui coupait R et S street.

Il avait recollé !

Quelques secondes plus tard, il démarra à son tour, gardant une distance limitée : il ignorait totalement où se rendait le clandestin du KGB, mais étant donné les précautions qu'il avait prises, ce n'était pas chez son coiffeur. Un peu plus loin, Harry Feinstein tourna à droite dans N street, reprenant Wisconsin vers le Potomac. Il traversa K street, en bordure du fleuve et alla se garer juste au bord de l'eau dans Harbor Parking !

Milton Brabeck le vit couper ses lumières et allumer une cigarette. Le clandestin du KGB allait à un rendez-vous...

Il attendit quelques secondes, puis se rua vers une cabine téléphonique voisine. Après trois essais infructueux, il réussit à joindre Franck Woodmill qui se trouvait encore à F street, lui rendant compte de ce qui se passait.

— Malko doit être au *Jefferson*, dit le Directeur adjoint des Opérations. Je le prends et nous arrivons ! Surtout ne le perdez pas.

Le FBI avait été lâché, ils se retrouvaient en famille... Milton Brabeck regagna sa voiture, sortit de son holster un Sig automatique à quatorze coups, sa dernière folie, et en vérifia le chargeur. La voiture blanche était toujours immobilisée au bord du Potomac dans l'ombre du Harbor Parking. Qui Harry Feinstein attendait-il ?

Le bar lambrissé du *Ritz-Carlton* était quasiment vide. À l'exception d'un box occupé par William Nolan. Pour une fois, il avait changé son citron chaud pour un Martini qu'il s'était déjà fait renouveler une fois. Peu accoutumé à l'alcool, il était plongé dans une euphorie artificielle et inhabituelle. Il leva la tête. Fawn McKenzie se tenait devant lui. Somptueusement sexy. Avec un tailleur gris sombre, très près du corps, dont la jupe très courte découvrait une partie de ses longues cuisses gainées de bas gris. Elle se pencha pour embrasser son amant, posant un petit paquet devant lui :

— *Happy Birthday darling !*

— Merci, fit Nolan en lui rendant son baiser.

Il ouvrit le paquet, découvrant de superbes boutons de manchettes en or.

— Tu es folle ! s'exclama-t-il.

Elle le regardait un peu déhanchée, une lueur coquine dans le regard.

— Je te plais ?

— Tu es superbe ! affirma William Nolan.

Il effleura la cuisse gainée de nylon, éprouvant une sensation exquise d'excitation.

— Je me suis acheté ce truc français pour toi, dit-elle. J'ai retenu pour dîner au Watergate.

William Nolan la regarda, attendri et troublé et commanda au garçon une bouteille de Moët Impérial millésimé. Dès que le bouchon sauta, ils remplirent deux coupes et les choquèrent. Les yeux de Fawn pétillaient autant que le Moët.

— À notre bonheur ! dit-elle.

La vieille guitariste près du bar égrenait ses notes nostalgiques et l'atmosphère feutrée du bar donnait l'illusion d'être chez soi. Il était pratiquement vide et d'ailleurs, dans le coin où ils se trouvaient, personne ne pouvait les voir.

— J'ai une course à faire avant le dîner, avertit William Nolan en remplissant à nouveau leurs coupes de Moët.

Elle se pencha, serrée contre lui.

— Tu ne seras pas trop long !

Leurs regards se rencontrèrent et doucement, ils s'embrassèrent.

Les longues cuisses gainées de gris fascinaient William Nolan. Timidement d'abord, puis avec des gestes plus hardis, il se mit à les caresser. Fawn semblait prendre goût à ce flirt poussé. Sournoisement, elle se laissa glisser sur la banquette, afin que les doigts de son amant remontent encore plus. Quand ils touchèrent la peau nue au-dessus du bas, elle eut un sursaut de plaisir.

— On peut aller dîner dehors une autre fois, suggéra-t-elle.

Sa main effleura la taille de William Nolan et elle s'immobilisa, sentant la crosse d'un pistolet glissé dans sa ceinture.

— Pourquoi es-tu armé ? demanda-t-elle inquiète.

Il lui sourit :

— J'avais ce pistolet à mon bureau pour le faire nettoyer. On me l'a rendu et je le rapporte chez moi.

Rassurée, elle recommença à l'embrasser, à la fois honteuse de se tenir comme une « créature » et délicieusement excitée. Le Moët semblait aussi avoir libéré William Nolan. Il s'aventura à lui caresser la poitrine à travers sa tunique, maladroitement, mais avec tant d'intensité que Fawn faillit en gémir de bonheur. Il lui semblait être revenue à ses années d'Université lorsqu'elle flirtait sur les sièges arrière de voitures. Seule différence : elle mourait d'envie de sentir au fond de son ventre le sexe tendu dont sa main sentait le contour.

Elle eut soudain un geste fou : descendant le « zip » du pantalon de son amant, elle glissa la main dans l'ouverture et referma ses doigts sur le membre raidi. Le Directeur adjoint de la CIA eut un sursaut de tout son corps et tenta de la repousser.

— Tu es folle, arrête, dit-il à voix basse.

— Oui, je suis folle ! souffla Fawn.

Ses doigts allaient et venaient, doux et habiles, avec un souple mouvement du poignet. Les yeux de William Nolan devinrent vitreux. Fawn ne s'arrêta pas assez vite. Sa main fut secouée par les spasmes du sexe déversant son sperme dans sa main. Partagée entre la honte et le fou-rire, elle regarda autour d'elle et ne vit personne. Même la vieille guitariste était invisible.

William Nolan semblait frappé par la foudre. Il bredouilla quelques mots où il était question de rendez-vous et tenta de se rajuster tant bien que mal. Fawn McKenzie l'observait tendrement :

— Je t'aime, dit-elle.

Elle prit la bouteille de Moët et remplit à nouveau leurs coupes. William Nolan jeta un coup d'œil à sa montre et sursauta.

— Il faut que j'y aille. Tu peux me déposer ?

— Bien sûr. Et ensuite ?

— Je te retrouve au bar du *Willard* et nous irons dîner au *Watergate*.

Il paya et ils traversèrent le petit hall du *Ritz-Carlton*. L'Oldsmobile

noire aux vitres teintées était devant le portail. William Nolan s'approcha de son chauffeur et de son garde du corps.

— Vous êtes libre. Miss McKenzie m'emmène.

Les deux hommes approuvèrent et dirent en chœur.

— *Happy birthday. Enjoy your evening*^[31].

Ils avaient vu arriver Fawn McKenzie dans sa nouvelle tenue et étaient ravis de voir leur patron se détendre enfin un peu. Celui-ci attendit que les feux rouges de l'Oldsmobile aient disparu pour monter dans la Lancer grise de sa maîtresse. Encore sous le choc du plaisir.

— Tu me déposes au coin de K street et de la 32^e Rue, demanda-t-il.

Malko et Franck Woodmill se trouvaient dans une voiture banalisée, garée dans la 32^e Rue devant la borne d'incendie. Prêts à filer vers l'est, le centre de la ville. K street se transformait tout de suite en autoroute urbaine. Milton Brabeck était en face, embusqué derrière un camion, apte à démarrer dans l'autre direction, le long du Potomac. Harry Feinstein n'avait pas bougé. Comme ils guettaient un véhicule ils faillirent manquer l'homme de haute taille qui traversait en biais au risque de se faire écraser, s'approchant de la voiture blanche du clandestin soviétique. Franck Woodmill eut un sursaut de tout son corps et une exclamation plaintive.

— *My God !* C'est Bill Nolan !

Le Directeur adjoint de la CIA venait de prendre place dans la voiture blanche, à côté du chauffeur ! Harry Feinstein, aussitôt, alluma ses phares. Il fit demi-tour, partant vers l'ouest. La circulation était assez intense pour qu'il ne se fasse pas remarquer. Vingt secondes plus tard, Franck Woodmill coupa une file de voitures dans un concert de klaxons et se joignit à la poursuite. Il secoua la tête.

— Si on m'avait dit un jour qu'un truc comme ça arriverait, j'aurais tué le type. Bill Nolan...

— Il tourne !

Milton Brabeck venait de mettre son clignotant à droite. Les trois véhicules s'engagèrent sur la rampe menant à Key Bridge, franchissant le Potomac. Puis redescendirent, empruntant le George Washington Parkway, vers le nord-ouest.

Franck Woodmill sursauta de nouveau.

— Mais, bon sang, il va à Langley !

Vingt kilomètres plus loin, on arrivait à l'entrée principale de la CIA en sortant à Chain Bridge Road pour prendre la 123^e... La circulation était plus fluide. Le silence retomba. Ils passèrent la rampe de Chain Bridge Road. Le parkway filait à travers une zone boisée et le

Potomac était invisible.

— Il va probablement passer par la porte du personnel, dit Franck.

Une seconde entrée donnait directement sur le freeway, utilisée comme « entrée de service »... Il y avait de moins en moins de circulation. Ils passèrent la rampe passant sous le parkway et rejoignant l'entrée de la CIA.

— Mais nom de Dieu, où vont-ils ? explosa Franck Woodmill.

Malko n'en savait pas plus que lui. Ils suivaient aveuglément les feux rouges de Milton qui, lui-même... Et soudain, ce dernier mit son clignotant à droite. Franck jura.

— Ils s'arrêtent ou quoi ?

Ils ne s'arrêtaient pas... La première voiture et celle de Milton s'engagèrent dans une route s'enfonçant à travers bois et, au passage, Malko aperçut un écriteau : *Turkey run. Récréation area*⁽³²⁾. Les trois véhicules quittèrent le freeway.

— Ils vont revenir sur leurs pas, fit Franck Woodmill. Peut-être qu'ils ont loupé l'embranchement.

Malko ne voyait pas ce que le Directeur adjoint de la CIA pouvait faire avec un clandestin du KGB à Langley... Encore cent mètres. Turkey Run tournait vers la gauche, passant sous le parkway, puis remontait. Franck jura à nouveau. La voiture blanche était arrêtée presque au milieu de la route et celle de Milton Brabeck avait disparu.

Harry Feinstein ralentit si brusquement que Milton Brabeck dut donner un violent coup de volant pour ne pas l'emboutir. Il la frôla, continuant à remonter vers le parkway. Dans son rétroviseur, il aperçut l'autre véhicule s'arrêter. Puis, elle fut cachée par un virage... Il arriva en haut, et profita d'un parc de stationnement pour faire demi-tour.

Que signifiait ce rendez-vous dans cet endroit isolé ?

Après quelques secondes d'hésitation, il repartit d'où il était venu. Arrivé au sommet de la côte, il stoppa. La voiture blanche était toujours arrêtée au milieu de la route. Quelqu'un en était sorti et se tenait debout à côté. Derrière, il aperçut celle de Franck Woodmill, arrêtée, elle aussi.

Harry Feinstein jeta un coup d'œil dans son rétroviseur puis reporta son regard sur William Nolan.

— Pourquoi voulez-vous vous arrêter ici ? Nous sommes suivis.

William Nolan le fixait d'un air absent.

— C'est vous qui avez tué la jeune femme et sa fille ?

Sa voix était calme, mais le Soviétique ne s'y trompa pas. Il était plein de fureur. Il se maudit de s'être laissé entraîner dans ce rendez-vous fou avec un homme qu'il n'aurait jamais dû connaître. Mais quand Nolan avait appelé chez lui pour le retrouver, il n'avait pas osé refuser. Il pouvait s'agir d'une demande d'exfiltration. Il se sentait surveillé et ses communications avec sa Centrale étaient grandement perturbées.

— Il faut revenir à Washington, dit-il, passant la première.

— Répondez.

En même temps, son voisin ramena au point mort le levier de vitesse et il dut écraser le frein pour ne pas redescendre. La panique faisait battre son cœur. Ce n'était pas normal qu'en cet endroit désert, il y ait un autre véhicule arrêté.

— J'avais dit que je travaillais pour la paix, dit William Nolan. Pour qu'il y ait moins de sang sur la terre. Moins de larmes.

Tout en parlant, sa main avait glissé sur sa ceinture. Harry Feinstein aperçut brièvement la crosse d'une arme avant que les doigts de William Nolan ne se referment dessus. Sa propre arme était coincée sous son manteau. Il réagit sans réfléchir, ouvrant la porte de son côté et se jetant dehors. William Nolan avait déjà tiré à moitié son pistolet lorsque le clandestin du KGB arracha sa propre arme de son holster.

Un 38 équipé d'un long silencieux.

Le bras tendu, il visa la tête du Directeur adjoint de la CIA et tira.

Il y eut une faible détonation et William Nolan fut rejeté contre la glace droite. Il eut le temps d'appuyer sur la détente de son Herstatt avant de recevoir une seconde balle dans la mâchoire, mais le projectile du Herstatt ne fit que crever le plancher.

Harry Feinstein fit demi-tour, éclairé par la lueur des phares. Il eut le temps de voir deux hommes jaillir de la voiture derrière lui et partir en courant vers le sommet de la côte. S'il arrivait à se perdre dans ces bois touffus, il avait une petite chance de s'échapper. Soudain, un troisième véhicule surgit et stoppa en travers de la route. Feinstein s'immobilisa, indécis. Il était tombé dans un piège. Son vieux cœur battait la chamade, mais il devait faire face.

Milton vit dans la lueur des phares le petit bonhomme en chapeau mou, une arme au long canon à la main.

D'un bond, il sauta à terre, le Sig au poing, bien calé dans ses phalanges.

En le voyant, Harry Feinstein leva le bras droit. Un flot de haine balaya les derniers scrupules de Milton. Il entendit bien dans le

lointain la voix de Franck Woodmill qui hurlait « *Don't shoot him ! Don't shoot him !* ». Il avait déjà appuyé sur la détente du Sig.

Visant d'abord les genoux. Les jambes écartées, les bras tendus comme au stand, le corps légèrement penché en avant.

Le gros automatique se mit à tressauter dans ses mains. Il attendait une fraction de seconde entre chaque coup, afin de recentrer la mire sur sa cible. D'abord, les jambes, puis les cuisses, puis le ventre, la poitrine et enfin la tête.

Harry Feinstein semblait s'affaisser comme une poupée gonflable crevée. Il lâcha son pistolet, tournoya sur lui-même, le corps secoué par les impacts, hurlant comme un fou. La dernière balle, en pleine tête, le fit taire. La culasse du Sig claqua à vide dans un silence retrouvé. Milton Brabeck abaissa le bras, dégrisé et remit un chargeur neuf dans l'arme d'un geste machinal. Puis il s'avança d'un pas d'automate vers la silhouette recroquevillée sur le macadam. Il n'accéléra qu'en entendant le hurlement de Franck Woodmill penché sur la portière ouverte de la voiture blanche.

— Bill !

William Nolan, inerte, était tassé contre la portière droite de la voiture, serrant encore son Herstatt dans ses doigts crispés. Un flot de sang coulait de sa nuque et il était agité d'une sorte de tremblement qui secouait tout le côté droit de son corps.

— *My God !* s'exclama Milton Brabeck. Il est mort ?

Franck Woodmill tourna vers lui un visage gris.

— Non, il respire encore. Il faut le sortir de là.

À eux trois, ils entreprirent de l'extraire de la voiture avec précaution quand un gyrophare apparut : une voiture de police qui stoppa à côté d'eux. Un policier en chapeau feutre en sortit, arme au poing. Franck Woodmill agita sa carte de la CIA et courut vers lui.

— *Officer !* Aidez-nous.

En quelques mots, il lui expliqua ce qui se passait. De la radio, il appela la fréquence secrète de la CIA, obtint la permanence.

— Bill Nolan vient d'être grièvement blessé, annonça-t-il. À côté d'ici. Préparez la salle d'op. Nous arrivons.

Au rez-de-chaussée de la CIA se trouvait un service médical complet avec toujours un médecin de permanence... Il l'eut en ligne, décrivit les blessures du Directeur adjoint tandis qu'on installait ce dernier dans la voiture de police. L'interne lui dit :

— Sir, il s'agit d'une intervention lourde, nous ne sommes pas équipés. Je vais le faire transporter en hélicoptère.

Franck Woodmill montait déjà dans la voiture de police où Milton maintenait sa veste contre la nuque broyée de William Nolan. Malko avait pris place à l'avant. Ils débouchèrent sur le parkway, et trois minutes plus tard arrivaient devant la grille de la CIA. Un hélicoptère

attendait et une équipe de blouses blanches se précipita, installant William Nolan sur une civière, l'examinant sommairement, le plaçant sous perfusion à la lueur des projecteurs.

— Le Georgetown Hospital est prévenu, annonça le médecin. Ils l'attendent. Bonne chance.

La civière était déjà dans l'hélico plein d'infirmiers et de gardes du corps. Franck Woodmill se tourna vers le médecin.

— Il a une chance ?

L'autre eut une moue dubitative.

— Il semble avoir deux balles dans la tête. Cela dépend des dégâts qu'elles ont faits.

William Nolan avait été admis à l'hôpital de Georgetown sous le nom de William Nunn. Grâce au scanner, on savait qu'une des balles s'était logé dans le côté gauche de son cerveau, la seconde dans les os de sa mâchoire. Il était déjà totalement paralysé du côté droit et dans l'impossibilité de parler.

Malko et Milton Brabeck se trouvaient dans une chambre attenante à la sienne, avec les gardes de la CIA envoyés par l'Office of Security. Un médecin de la CIA veillait également. Deux gardes armés surveillaient les entrées du couloir. Malko regarda sa montre. Deux heures du matin. Cela faisait cinq heures qu'on avait emmené le Directeur adjoint de la CIA en salle d'opération. Un brouhaha dans le couloir indiqua qu'on le ramenait. Malko aperçut brièvement le visage bandé de William Nolan avant qu'on l'installe dans sa chambre.

Franck Woodmill entraîna Malko et Milton.

— Allons prendre un café. Il n'y a plus rien à faire pour le moment.

Ils se retrouvèrent dans une cafétéria ripolinée, au rez-de-chaussée, au milieu des infirmières.

— L'opération a réussi ? demanda Malko.

— Ils disent que oui, fit tristement Franck, mais ils ne savent pas s'il pourra parler à nouveau.

» Quand il se réveillera, son cerveau fonctionnera, mais il ne pourra pas transformer ses pensées en mots...

— Et son état a des chances de s'améliorer ?

— Théoriquement.

Le silence retomba. Franck Woodmill soupira.

— Maintenant, il va falloir affronter le DCI. Tout lui raconter. Je vais écrire mon rapport cette nuit... Enfin ce que je sais.

— J'ai l'impression qu'il voulait abattre Feinstein, dit Malko. Était-ce pour couper tout lien avec le KGB ou pour une autre raison ?

L'autre a été plus rapide.

Harry Feinstein criblé de balles et William Nolan muet, on risquait de ne jamais savoir la vérité. Pourquoi le Directeur adjoint de la CIA avait-il travaillé pour les Soviétiques ? Ils se posaient encore la question quand un garde de la CIA vint chuchoter quelques mots à l'oreille de Franck Woodmill. Ce dernier sursauta.

— Fawn McKenzie est en haut. Elle a été prévenue par je ne sais qui...

Fawn McKenzie avait les traits et les cheveux tirés, des talons plats, un jean et les yeux rouges de larmes.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle. On n'a rien voulu me dire.

Malko, Franck et Milton se trouvaient dans la salle des gardes, désertée pour l'instant.

— Quelqu'un a tiré sur Bill, dit Franck. Il est grièvement blessé, atteint au cerveau.

Fawn McKenzie se mordit les lèvres.

— Mon Dieu ! Il va...

— Personne n'en sait rien, fit Franck. Vous l'avez vu ce soir, paraît-il. Que s'est-il passé ?

— Je l'ai déposé au coin de K street, fit-elle, il devait me retrouver au *Willard* une heure plus tard. Il n'est jamais venu. J'ai attendu jusqu'à dix heures et je suis rentrée chez moi. On m'a téléphoné tout à l'heure.

— Vous saviez avec qui il avait rendez-vous ?

— Non ? Qui ?

— Un agent clandestin du KGB.

Elle fronça les sourcils.

— Mais le FBI n'était pas là ? Que s'est-il passé ?

Elle semblait parfaitement claire. Malko l'interrompt.

— Miss McKenzie, nous avons des raisons de croire que Bill trahissait au profit du KGB. Il s'agissait d'une rencontre secrète.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent, elle demeura muette quelques secondes, puis ses yeux se remplirent de larmes, elle secoua la tête.

— Non, non, ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai.

— Venez, dit Franck Woodmill, nous devons vous parler.

Il était six heures du matin et tous étaient épuisés. Franck Woodmill n'avait pas arrêté de prendre des notes. Fawn McKenzie

titubait. Il la renvoya gentiment.

— Rentrez chez vous, prenez une douche, dormez deux heures et revenez à Langley. Nous aurons encore besoin de vous.

Dès qu'elle fut sortie, il résuma la situation.

— Bill Nolan s'est servi d'elle pour sortir des documents de Langley. Elle pensait qu'ils étaient destinés à une commission sénatoriale et qu'il le faisait par amitié pour Barry Goldwater. Ensuite, il les photocopiait et les mettait en micro-films chez lui.

» Le reste nous l'avons découvert : il remplissait l'intérieur d'un de ses stylos avec le micro-film et l'enterrait le long de la pierre tombale de son fils. Harry Feinstein n'avait plus qu'à le récupérer.

— Elle vous a donné une idée de la raison pour laquelle il aurait trahi ?

— Non, pas vraiment ! Elle prétend qu'il n'en avait aucune, qu'elle le connaît depuis vingt ans, que c'est l'homme plus intègre qu'elle ait jamais croisé... Qu'elle le défendra jusqu'au bout. Il vivait dans le souvenir de son fils tué au Vietnam, il avait horreur de la violence. Espérait beaucoup dans les conférences sur le désarmement...

Un angle qu'on n'avait jamais exploré.

Les deux hommes se regardèrent, aussi épuisés l'un que l'autre. Malko n'aurait pas voulu être dans la peau de Franck Woodmill.

— Et Harry Feinstein ?

— Son arme n'avait pas de numéro, on ne la tracera pas. Sinon, rien. Le FBI, est en train d'interroger sa femme. Au mieux, on l'expulsera. Les perquisitions n'ont rien donné. J'ai presque l'impression qu'il ne connaissait pas Bill avant de l'avoir vu ce soir. Le cloisonnement.

Dehors, il faisait froid et Malko se sentait moralement glacé. Le mystère demeurerait entier et ils étaient au bout du rouleau.

Le docteur Thorpe, le médecin de la CIA, attendait dans le couloir, en grande conversation avec deux confrères, lorsque Franck Woodmill et Malko débarquèrent au Georgetown Hospital. Malgré ses quelques heures de sommeil, Malko se sentait épuisé et Franck avait des yeux de lapin russe.

— Ça a été dur, annonça-t-il. J'ai cru que le DCI allait tomber raide. Et même maintenant, il ne me croit pas encore. J'ai réussi à lui faire jurer de ne rien dire à personne tant que nous ne serons pas fixés sur l'état de Bill. Même le Président sera tenu dans l'ignorance... Allons voir Thorpe. J'ai fait installer des micros dans la chambre, à tout hasard.

Le docteur Thorpe s'approcha d'eux, le visage sombre.

— Les nouvelles sont mauvaises, dit-il. L'état de Bill Nolan ne cesse de décliner. Le cerveau a été trop endommagé.

Franck Woodmill le regarda comme s'il avait proféré une obscénité.

— Vous voulez dire qu'il va mourir ?

Le médecin inclina la tête affirmativement.

— Est-ce qu'il peut s'exprimer ?

— Non. Nous avons fait des tests. Il essaie, mais c'est incompréhensible.

— Est-il toujours conscient pour le moment ?

— Oui. Mais cela ne durera pas.

Ils pénétrèrent dans l'antichambre, puis dans la grande chambre. Bill Nolan était appuyé à ses oreillers, les yeux ouverts, le visage tordu sur le côté droit. En voyant Franck Woodmill, il essaya de dire quelques mots, mais il ne sortit de ses lèvres que des borborygmes indistincts. Thorpe se pencha à l'oreille du Directeur adjoint des Opérations.

— C'est tout ce qu'il peut faire.

Bill Nolan fixait Franck. Des larmes venaient d'apparaître dans ses yeux. Il fit un signe de la main gauche, répété, presque un tremblement. Franck se pencha sur lui et posa un bloc-notes sur ses genoux.

— Bill, dit-il, nous devons savoir. Nous connaissons maintenant vos liens avec les autres. Pourquoi ? Dites-nous pourquoi.

La moitié gauche du visage de Bill Nolan se crispa. Avec peine, il écrivit quelques lettres sur le bloc et referma les yeux. Malko lut :

— F... a... w... n.

— Il veut sa secrétaire, dit l'officier de la sécurité. Il faut demander une autorisation au DCI.

Le docteur Thorpe s'approcha et murmura à l'oreille de Franck Woodmill :

— Dépêchez-vous, je ne suis pas certain qu'il passe la journée.

Le Directeur adjoint des Opérations se retourna et lança sèchement :

— Prenez un hélico et allez chercher Miss McKenzie. J'appelle le DCI.

Il se pencha vers le lit.

— Bill Fawn va venir.

Le regard de Malko croisa celui de Fawn et y lut toute la détresse du monde. Depuis une heure, elle serrait sans parler la main de Bill Nolan. Ce dernier ouvrait parfois les yeux et lui adressait un regard

embué. Mais il avait repoussé toutes les demandes concernant sa trahison. De temps à autre, le docteur Thorpe regardait les écrans des moniteurs d'un air inquiet : Bill Nolan s'affaiblissait sans cesse.

Malko sourit à Fawn McKenzie.

— Je peux vous parler ?

Elle le suivit dans le couloir.

— Vous pouvez rendre un dernier service, dit-il. Bill Nolan va mourir.

— Je le sais, dit-elle, je le sens.

— Demandez-lui de nous dire la vérité. Pourquoi il a trahi. Sinon, cette histoire empoisonnera la CIA pendant des années.

Elle le fixa longuement.

— D'accord, mais ensuite, vous me laissez seule avec lui.

— Vous avez ma promesse.

Elle revint dans la chambre et s'approcha de Bill Nolan. Pendant plusieurs minutes, elle lui parla à l'oreille. Malko guettait le visage tordu du Directeur adjoint. Finalement, il inclina lentement la tête et Fawn McKenzie annonça :

— Vous pouvez le questionner. Malko écrivit sur le papier.

— Pourquoi avez-vous trahi votre pays ?

Bill Nolan lut et s'agita. De la main gauche, il se mit à écrire quelques mots laborieux. Malko lut au fur et à mesure.

« La... paix... Plus de conflits. Je n'ai pas trahi. » Sa main retomba. Malko écrivit à côté. « C'est à cause de votre fils ? » Les yeux de Bill Nolan s'emplirent de larmes. Presque avec fermeté, il écrivit :

« Oui... mon fils... Les autres. Il faut éviter une nouvelle guerre. Ils sont sincères... » Malko écrivit : « Ils » : les Soviétiques » « Oui. »

On aurait entendu une mouche voler dans la chambre. Franck Woodmill reniflait et Fawn McKenzie avait le visage inondé de larmes. « Depuis combien de temps ? » écrivit Malko. « Douze ans... Je ne regrette rien... » Cela correspondait au passage en Libye de William Nolan.

Il retomba épuisé, et Malko prit les feuilles de papier. Fawn se précipita sur lui.

— Je vous en prie, laissez-le, laissez-le-moi.

Elle les poussait presque hors de la pièce. Le docteur Thorpe se pencha sur le blessé, l'auscultant rapidement.

Il se redressa et chuchota à un agent de la CIA :

— Allez chercher un prêtre.

Bill Nolan les rappela soudain avec des gargouillis horribles, et reprit la feuille de papier. Fébrilement, il écrivit :

« Je ne voulais plus de sang... Pardon pour Jes... Je n'ai pas pu... »

Le docteur Thorpe les poussa hors de la pièce. Malko sortit le

dernier. Il se retourna. Fawn McKenzie avait pris la main de Bill Nolan entre les siennes et l'embrassait.

Un garde de la CIA referma la porte et se planta devant.

William Nolan mourut à 11 heures 55, sans avoir pu parler. Il fut inhumé deux jours plus tard au cimetière de Georgetown, en présence du Président des États-Unis, du Directeur de la CIA et des membres les plus importants de la communauté du Renseignement.

- {1} Bloc des pays de l'Est.
- {2} Service de protection de la Constitution de la R.F.A.
- {3} Services de Sécurité allemands.
- {4} Regardez la valise !
- {5} Office of Foreign Missions. (Bureau des Missions Etrangères.)
- {6} Un autre.
- {7} Ordinateur Central de la CIA.
- {8} Détecteur de mensonges.
- {9} Directeur de la CIA.
- {10} Contre-espionnage.
- {11} Camp Peary, base secrète de la CIA en Virginie.
- {12} On donne des informations fausses pour vérifier si elles sont transmises de l'autre côté.
- {13} Mélange rhum et coca.
- {14} Vous n'aimez pas la viande ?
- {15} Gare au Sida ! Joyeux Noël.
- {16} Departamento National de Inteligencia.
- {17} Littéralement lézard. Terme péjoratif.
- {18} Environ 1200 francs.
- {19} Le palais présidentiel.
- {20} Le gros.
- {21} Société nationale des pétroles mexicains.
- {22} Voir SAS n° 12 : *Les 3 Veuves de Hong Kong*.
- {23} Laissez-moi tranquille.
- {24} Agent de change.
- {25} Technique du repas au Baryum.
- {26} Inter Continental Balistic Missile.
- {27} National Intelligence Digest.
- {28} Ne bougez pas !
- {29} Soldat de la National Guard.
- {30} Chasseur de taupes.
- {31} Bon anniversaire. Bonne soirée.
- {32} La promenade de l'oie. Aire de repos.